This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

ed by C.-S. Sautreau de Marsy

Vet. Fr II A. 1673

7519/5

b)

LE PETIT
CHANSONNIER
FRANÇOIS.

LE PETIT
CHANSONNIER
FRANÇOIS,
OU
CHOIX
DES MEILLEURES CHANSONS,
SUR DES AIRS CONNUS.

DEUXIEME ÉDITION.

A GENÈVE;
Et ſe trouve
A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,
au-deſſus de la rue des Mathurins,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 OCT 1986
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

IL n'eſt preſque perſonne qui ne ſe plaiſe à chanter : mais beaucoup ne ſont pas Muſiciens, & renoncent à déchiffrer les airs difficiles. C'eſt à cette derniere claſſe, dans les deux Sexes, que ce Recueil eſt principalement deſtiné. On ſe flatte cependant qu'il ne ſera pas ſans intérêt pour les autres Amateurs de notre Littérature & de notre Poéſie. On a eu pour objet d'y raſſembler toutes

les jolies Chanſons qui peuvent ſe chanter ſur des airs connus : il en eſt réſulté que les meilleures Odes Anacréontiques, les meilleurs Couplets qui aient été faits dans nôtre Langue, y ont trouvé place ; & l'on ne craint pas d'avancer que, de tous les Recueils de Chanſons, celui-ci ſera inconteſtablement le plus agréable à lire. Il ſuffira de parcourir les noms des différens Auteurs, pour ſe convaincre qu'on a été difficile dans le choix des petits Ouvrages qui le compoſent. Les vingt-ſix volumes du

Chanſonnier François, les trois de *l'Anthologie*, toutes les Pièces éparſes dans les Auteurs qui ont travaillé avec ſuccès en ce genre, ont fourni un ſeul volume. Depuis douze ans que *l'Anthologie Françoiſe* a paru, ceux de nos Poëtes qui ont le plus de réputation ont fait un grand nombre de Chanſons charmantes : preſque toutes ſont ſur des airs faciles à retenir : on les a réunies dans ce nouveau Recueil. Enfin on a eu l'attention d'entremêler les différens airs, ainſi que les Auteurs, afin de prévenir toute eſpece de mo-

notonie, autant qu'il a été poſſible. Quant à la partie typographique, on s'appercevra ſans doute, au premier coup-d'œil, que peu d'Ouvrages ont été exécutés avec plus de ſoin.

AUTEURS
MORTS.

LE PETIT CHANSONNIER FRANÇOIS.

LE RETOUR D'IRIS.

AIR : *Allons ſous ces Coudrettes, &c.*

SORTEZ de vos Retraites,
Accourez, Dieux des Bois;
Au ſon de nos muſettes
Accordez vos hautbois;
Chantez l'objet que j'aime,
Secondez mes deſirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaiſirs.

Dans ce lieu ſolitaire,
Iris eſt de retour :
Déeſſe de Cythere,
Célébrez ce grand jour ;
Rappellez ſur ces rives
Les Amours envolés,
Les Graces fugitives,
Et les Ris exilés.

Reprenez, belle Flore,
Vos premieres couleurs ;
Couronnez-vous encore
Des plus brillantes fleurs ;
Joignez-vous à Pomone
Pour embellir nos champs,
Et prêtez à l'Automne
Les beaux jours du Printems.

Sous ces tendres feuillages,
Venez, petits oiſeaux ;
Accordez vos ramages
Au murmure des eaux ;
Chantez l'objet que j'aime,
Secondez mes deſirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaiſirs.

J. B. ROUSSEAU.

A UNE PETITE FILLE

DE DOUZE ANS,

Qui avoit adreſſé un Couplet à l'Auteur.

AIR *de Joconde.*

PAULE, vous faites joliment
Lettres & Chanſonnettes :
Quelque grain d'amour ſeulement,
Elles ſeroient parfaites.
Quand les ſoins au cœur ſont connus,
Une Muſe ſait plaire :
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, ſans le connoître :
Mais j'eſpere vous voir un jour
Ce petit Dieu pour maître.
Le doux langage des ſoupirs
Eſt pour vous Lettre cloſe :
Paule, trois retours de Zéphirs
Font beaucoup à la choſe.

Si cet Enfant, dans vos Chanſons,
A des graces naïves,
Que ſera-ce quand ſes leçons
Seront un peu plus vives ?
Pour aider l'eſprit en ces vers,
Le cœur eſt néceſſaire :
Trois printems, ſur autant d'hivers,
Font beaucoup à l'affaire.

LA FONTAINE.

LA CONSOLATION.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

MA Maîtreſſe en épouſe un autre ;
Amis, quelle idée eſt la vôtre,
D'en craindre pour moi du tourment ?
Qui de nous vaut qu'on le regrette ?
Elle perd le plus tendre Amant :
Moi, je ne perds qu'une Coquette.

LES LENDEMAINS.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

PHILIS, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuſer,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiſer.

Le lendemain, nouvelle affaire :
Pour le Berger, le troc fut bon ;
Car il obtint de la Bergere
Trente baiſers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au Berger,
Fut trop heureuſe de lui rendre
Trente moutons pour un baiſer.

Le lendemain, Philis peu ſage,
Auroit donné moutons & chien,
Pour un baiſer que le volage
A Liſette donnoit pour rien.

DUFRESNY.

LA DISCRÉTION.

AIR : *Des ſimples Jeux de mon Enfance.*

ENFIN la charmante Liſette,
Senſible à mon cruel tourment,
A bien voulu, deſſus l'herbette,
M'accorder un heureux moment.
Preſſé d'une charge ſi belle,
Tendre gazon, relevez-vous :
Il ne faut qu'une bagatelle,
Pour alarmer mille jaloux.

QUINAULT.

LA DOUBLE FÉLICITÉ.

AIR : *La bonne aventure, o gué.*

DEDANS mon petit réduit,
Je vis à mon aiſe ;
Je n'ai qu'une table, un lit,
Un verre, une chaiſe :
Mais je m'en ſers chaque jour
Pour careſſer tour-à-tour
Ma Pinte & ma Mie, o gué, ma Pinte & ma Mie.

Le haut dégré de grandeur
Me fait peu d'envie ;
On y doit au ſpectateur
Compte de ſa vie :
Mais, dans mon obſcurité,
Je poſſéde en liberté
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.

Dans tous les brillans emplois
Qu'un ſot orgueil brigue,
On eſt ſujet à des loix
Que le joug fatigue ;

Pour moi, libre de tous ſoins,
Je prends, ſelon mes beſoins,
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.

Je ne veux point des grands mots
Être la victime;
De la gloire des Héros,
Je fais peu d'eſtime.
N'ai-je pas aſſez vécu,
Quand j'ai ſu mettre ſur cu
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.

Qu'au travers de mille morts,
Sur la terre & l'onde,
On courre après des tréſors
Dans un nouveau monde;
Je crois avoir tous les biens,
Lorſque dans mes bras je tiens
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.

Des ſimples & des métaux
Cherchant l'analyſe,
Pour échauffer ſes fourneaux
Le ſouffleur s'épuiſe:

Moi, ſouvent, ſans trop ſouffler,
Je ſais faire diſtiller
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.

La promenade & le jeu
N'ont rien qui me pique;
Un concert me touche peu,
Foin de la Muſique!
Je ne veux, pour m'amuſer,
Que remplir & renverſer
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.

A UNE JEUNE DEMOISELLE.

AIR *de Joconde.*

TIRCIS vous apprend des Chanſons
Où le cœur s'intéreſſe:
On dit qu'il y joint des leçons
Qu'inſpire la tendreſſe.
Craignez ce charme ſuborneur,
C'eſt un appât funeſte:
L'oreille eſt le chemin du cœur,
Et le cœur l'eſt du reſte.

Mlle DE SCUDERI.

L'EMPLOI DU TEMS.

PLUS inconſtant que l'onde & le nuage,
Le tems s'enfuit ; pourquoi le regretter ?
Malgré la pente volage
Qui le force à nous quitter,
En faire uſage,
C'eſt l'arrêter.
Goûtons mille douceurs ;
Et ſi la vie eſt un paſſage,
Sur ce paſſage, au moins, ſemons des fleurs.

MONCRIF.

A UNE INFIDELLE

AIR : *Dans nos Hameaux.*

QUE de chagrins, de tourmens & d'alarmes,
Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté !
Faut-il encor que je verſe des larmes,
Pour déplorer ton infidélité ?

Tu me jurois une ardeur éternelle,
Et cependant tu me manques de foi :
Crois-tu trouver un amant plus fidèle ?
Il n'en eſt point qui t'aime autant que moi.

Ce beau Berger, à qui tu voudrois plaire,
Sent pour Philis & pour toi même ardeur :
Quand tu m'aimois, la Reine de Cythere
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

Tes faux ſermens & tes trompeuſes larmes,
N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté ;
Reviens, Iris ; en faveur de tes charmes,
Je ferai grace à ta légéreté.

CHAULIEU.

COUPLETS

SUR MADEMOISELLE DE SACY,

Dont le Pere venoit de publier un Traité de l'Amitié.

AIR : *Des Fanatiques.*

SUR l'Amitié paroît au jour
Un magnifique Ouvrage : *Bis.*
Quoique l'Auteur, par ſon tour,
Y brille à chaque page,
Il en a fait, pour l'Amour,
Un qui plaît davantage.

On y voit briller la douceur
Et la délicateſſe ; *Bis.*
Tous ſes traits vont juſqu'au cœur
Y porter la tendreſſe :
Bien heureux eſt l'Imprimeur
Qui le met ſous la preſſe !

PORTRAIT DE SOPHIE.

AIR : *Pour la Baronne.*

POUR Émilie,
Qu'un autre ſe laiſſe enflammer :
Si je n'avois pas vu Sophie,
Je pourrois me laiſſer charmer
Par Émilie.

Sur ſon viſage,
Mille petits trous pleins d'appas
Des Amours ſont le tendre ouvrage,
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur ſon viſage.

Sa gorge ronde
Eſt de marbre, à ce que je croi :
Car mortel encor, dans le monde,
N'a vu que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

REGNARD.

LA CONTRADICTION.

AIR *de Joconde.*

DE la nature un doux penchant
Nous porte à la tendreſſe ;
Et l'on dit que la loi défend
D'avoir une Maîtreſſe ;
Mais la nature eſt foible en ſoi,
Ou bien la loi trop dure :
Grands Dieux ! réformez votre loi,
Ou changez la nature.

LES RARETÉS.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

ON dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,
Qui vaut mieux que celle-ci,
Et bien mieux choiſie.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un Abbé qui n'aime rien
Que le Séminaire ;
Qui donne aux pauvres ſon bien,
Et dit ſon Bréviaire.
Va-t-en voir, &c.

Un Magiſtrat curieux
De Juriſprudence,
Et qui, devant deux beaux yeux,
Tient bien la balance.
Va-t-en voir, &c.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui penſe que les enfans
Se font par l'oreille.
Va-t-en voir, &c.

Une femme & ſon époux,
Couple bien fidèle;
Elle le préfère à tous,
Et lui n'aime qu'elle.
Va-t-en voir, &c.

Un Chanoine dégoûté
Du bon jus d'Octobre,
Un Poëte ſans vanité,
Un Muſicien ſobre.
Va-t-en voir, &c.

Un Breton qui ne boit point,
Un Gaſcon tout bête,
Un Normand franc de tout point,
Un Picard ſans tête.
Va-t-en voir, &c.

Une femme que le tems
A preſque flétrie,
Qui voit des appas naiſſans,
Sans aucune envie.
Va-t-en voir, &c.

Une belle qui cherchant
Compagne fidelle,
La choiſit en la ſachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t-en voir, &c.

Un ſavant Prédicateur,
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur,
Et craint qu'on le loue.
Va-t-en voir, &c.

Une Nonne de Long-Champs,
Belle comme Aſtrée,
Qui brûle, en courant les champs,
D'être recloîtrée.
Va-t-en voir, &c.

Un Médecin, ſans grands mots,
D'un ſavoir extrême,
Qui n'envoie point aux eaux,
Et guérit lui-même.
Va-t-en voir, &c.

Et, pour bénédiction,
Il nous vient un Moine
Fort dans la tentation
Comme Saint Antoine.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.

La Motte.

L'ANTI-RIMEUR.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

TRÊVE aux Chanſons, ne vous déplaiſe ;
Je ne ſaurois boire à mon aiſe,
Quand il faut arranger des mots.
Gardons, ſuivant l'antique uſage
Parmi les verres & les pots,
La liberté juſqu'au langage.

Évitons toute ſervitude,
Et fuyons la pénible étude
De rimailler hors de ſaiſon.
C'eſt une plaiſante maxime,
Quand il faut perdre la raiſon,
De vouloir conſerver la rime.

MALÉZIEU.

LA FEMME ACCOMPLIE.

AIR : *De Nina.*

RÉUNIR à des traits flatteurs,
Sans aigreur,
Sans humeur,
Mœurs,
Un cœur bon, un ſouris malin,
Un eſprit, ſans deſſein,
Fin ;
Ce ſeroit un objet parfait :
Mais où le trouver cet objet ?
Philis entra ;
L'Amour cria :
Tiens, le voilà, le voilà,
Là.

LES QUAND.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

QUAND on trouve le veſtibule
Trop ennuyeux, trop fatiguant ;
Quand, pour ſupplanter un émule,
On n'eſt pas aſſez intriguant ;
Quand le manége fait déplaire,
Quand on refuſe d'encenſer,
Quand on eſt trop vrai, trop ſincere,
A la Cour il faut renoncer.

Quand on veut voir quelque ménage
Où l'on n'entende point gronder ;
Quand on veut voir quelque partage
Où l'on s'arrange ſans plaider ;
Quand on veut voir veuve jolie,
Que rien ne puiſſe conſoler ;
Apprenez-moi, je vous ſupplie,
Dans quel pays il faut aller.

Quand, chez une fille jolie,
Je vois quelqu'un donner le ton ;

Quand à lui plaire on s'étudie,
Quand jamais on ne lui dit non ;
Quand tout, juſqu'au chien de la belle,
Pour lui devient un vrai mouton,
Je ſais qui c'eſt, & je l'appelle
Le pourvoyeur de la maiſon.

Quand vous voyez votre fillette
Bâiller en étendant les bras ;
Quand elle eſt rêveuſe & diſtraite,
L'eſprit toujours dans l'embarras ;
Quand elle court à la fenêtre ;
Chaque fois qu'elle entend ſonner,
Maman, cela vous fait connoître
Qu'au Notaire il faut l'amener.

Quand Philis eſt-elle charmée ?
Quand ſa rivale a du deſſous.
Quand Floriſe eſt-elle alarmée ?
Quand elle voit ſon vieux jaloux.
Quand un Auteur fait-il produire ?
Quand la gaité ſait l'inſpirer.
Quand voit-on les Médecins rire ?
Quand la fiévre nous fait pleurer.

PANARD.

LA BELLE CURIEUSE.

AIR *de Joconde.*

Vous voulez, par une Chanſon,
Connoître ma tendreſſe,
Et que je vous diſe le nom
De celle qui me bleſſe :
Grand Dieu ! qu'en vous obéiſſant,
Mon plaiſir eſt extrême,
Puiſque je trouve le moment
De vous nommer vous-même !

Je ne ſaurois, de bonne foi,
Faire ni vers ni proſe ;
Mais, belle Iris, permettez-moi
De vous faire autre choſe.
A cela près, & de bon cœur,
Je vais vous ſatisfaire.
Je voudrois vous... n'ayez pas peur ;
Ce n'eſt rien que vous plaire.

LE MOIS DE MAI.

AIR *des Triolets.*

LE premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie :
Je vous vis & je vous aimai
Le premier jour du mois de Mai.
Le beau deſſein que je formai !
Si ce deſſein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.

RANCHIN.

LA PRÉVOYANTE.

Vous me grondez d'un ton ſévere,
D'avoir, malgré votre leçon,
L'autre jour, dans notre maiſon,
Reçu, même écouté Valere;
Il reviendra ce ſoir, je crois,
Maman; grondez-moi pour deux fois.

Le nom d'amour, qui m'effarouche,
Il me le fait ſi bien goûter,
Qu'on jureroit, à l'écouter,
Qu'il eſt innocent dans ſa bouche.
Il reviendra, &c.

Il me conjure avec inſtance
De lui laiſſer prendre un baiſer;
Me taire, c'eſt le refuſer;
Mais il n'entend pas mon ſilence.
Il reviendra, &c.

Je devrois fuir ce téméraire,
Pour agir ſelon vos deſirs;

Mais, quand on ne ſent que plaiſirs,
Comment bien marquer ſa colere ?
Il reviendra, &c.

En vain, contre un amant ſi tendre,
De vos leçons, je veux m'aider,
Il a l'art de perſuader
Mieux que vous ne ſavez défendre.
Il reviendra ce ſoir, je crois,
Maman ; grondez-moi pour deux fois.

LE TÊTE-A-TÊTE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

QUE tête-à-tête on eſt heureux
Avec l'objet qu'on aime !
Lorſque l'on croit n'être que deux,
L'Amour fait le troiſieme.

LA RECRUE.

COUPLETS à la Femme d'un Officier qui enrôloit des Hommes pour ſon Mari.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

Vous faites des Soldats au Roi :
Iris, eſt-ce là votre emploi ?
Pour vous en épargner la peine,
Que l'on aſſemble ſeulement
Ceux qu'Amour met dans votre chaîne,
Et vous aurez un Régiment.

J'y veux entrer, & que l'argent
Ne ſoit point mon engagement.
Je n'ai point l'ame mercenaire,
D'un ſeul baiſer faites les frais :
Enrôlé par ce doux ſalaire,
Je ne déſerterai jamais.

Mais n'allez pas, pour conteſter,
A la taille vous arrêter.

Petit ou grand, cet avantage
A la valeur n'ajoute rien ;
C'eſt du cœur que part le courage ;
Quand on aime, on ſert toujours bien.

RACINE le fils.

L'ORIGINE DE LA NOBLESSE.

AIR *de Joconde.*

D'ADAM nous ſommes tous enfans,
La preuve en eſt connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue :
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a déteslé le matin,
L'autre l'après-dînée.

COULANGE.

L'ISLE DE CYTHERE.

AIR : *l'Amour, la nuit & le jour.*

C'EST un charmant pays
Que l'Iſle de Cythere ;
Allons-y, mon Iris,
Tout à notre aiſe faire
L'amour,
La nuit & le jour.

Point de nouveaux impôts
Dans l'Iſle de Cythere,
Sinon ſur des lourdeaux
Qui ne ſavent pas faire
L'amour, &c.

Point de nouvel Edit
Dans l'Iſle de Cythere :
La ſeule loi qu'on ſuit
N'ordonne que de faire
L'amour, &c.

Point de Prince ni Roi
Dans l'Iſle de Cythere ;
Demain ce ſera toi,
Si tu ſais le mieux faire
L'amour, &c.

Querelles ni procès
Dans l'Iſle de Cythere :
Car à moitié de frais
Tous ſont d'accord de faire
L'amour, &c.

Point de mal ni de mort
Dans l'Iſle de Cythere,
Sinon d'un noble effort
Qui viendroit de trop faire
L'amour, &c.

Pourſuites ni Sergens
Dans l'Iſle de Cythere :
Que prendre à deux Amans
Qui n'ont que de quoi faire
L'amour, &c.

Ni cachot ni priſon
Dans l'Iſle de Cythere :

On donne un autre nom
Au lieu où l'on va faire
L'amour, &c.

Point de ſang répandu
Dans l'Iſle de Cythere,
Qu'un peu ; mais il eſt dû,
Quand on commence à faire
L'amour, &c.

Point de froid ni d'hiver
Dans l'Iſle de Cythere :
Quand l'un eſt bien couvert,
L'autre s'échauffe à faire
L'amour, &c.

Drogues ni Charlatans
Dans l'Iſle de Cythere :
Car rien ne purge tant
Que de faire & refaire
L'amour, &c.

Point d'auſteres leçons
Dans l'Iſle de Cythere ;
Meres & filles ont
Même deſir de faire
L'amour, &c. GRÉCOURT.

A UN MAUVAIS PLAISANT.

AIR : *De tous les Capuçins du Monde.*

QUAND vous vous efforcez de plaire,
On croit voir l'âne contrefaire
Le petit chien vif & coquet;
Et ſi vous vous contentiez d'être
Un ſot, comme Dieu vous a fait,
On craindroit moins de vous connoître.

ROUSSEAU.

LE PORTRAIT DE CÉLIMÈNE.

AIR *des Trembleurs.*

POUR peindre d'après nature
Célimène en miniature,
Il faudroit que la Peinture
Pût exprimer, à la fois,
D'une Nymphe le corſage,
D'une Grace le viſage,
D'une Muſe le langage,
D'une Sirène la voix.

VAUDEVILLE.

J'OBTIENS ta main, ma chere Agathe :
Ah ! qu'un pareil bonheur me flatte !
Ce jour va combler mon eſpoir :
S'il faut qu'après l'hymen s'enſuive
Quelque échec qu'on ne peut prévoir,
Hélas ! du moins que ça m'arrive,
Sans le ſavoir.

La Dame, ainſi que la Bergere,
Également cherchent à plaire,
Et s'occupent de cet eſpoir.
A Paris, la moindre Griſette
En fait un art matin & ſoir :
Mais au Village, on eſt Coquette,
Sans le ſavoir.

Je fus toujours ſimple & novice :
Mais ſouvent dans le précipice
Je tombe ſans m'appercevoir.
Si jamais je te fais injure,
Colin, ne va pas m'en vouloir ;
Car ce ſera, je te le jure,
Sans le ſavoir.

Sans nous parler de ſa tendreſſe,
Un jeune Amant nous intéreſſe,
Et l'on s'accoutume à le voir :
Petit-à-petit ſon langage
Sur notre cœur prend du pouvoir ;
Et c'eſt ainſi que l'on s'engage
Sans le ſavoir.

Un tendre Amant à ſa Bergere
Dérobe une faveur légere ;
C'eſt un baiſer qu'il veut avoir :
Enſuite il oſe davantage ;
Le cœur commence à s'émouvoir ;
La tête tourne à ſon langage,
Sans le ſavoir.

Iris dormoit ſur la fougere ;
Un jeune Berger téméraire
Voyant voltiger ſon mouchoir :
L'occaſion me favoriſe ;
Faiſons, dit il, notre devoir ;
La pauvre enfant ſe trouva priſe,
Sans le ſavoir.

LA BELLE DORMEUSE.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Réveillez-vous, belle Dormeuse ;
Si ce baiſer vous fait plaiſir ;
Ou, ſi vous êtes ſcrupuleuſe,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous éveille ;
Favoriſez ma trahiſon.
Vous ſoupirez !... Votre cœur veille ;
Laiſſez dormir votre raiſon.

Souvent, quand la raiſon ſommeille,
On aime ſans y conſentir,
Pourvu qu'Amour ne nous éveille
Qu'autant qu'il faut pour le ſentir.

Si je vous apparois en ſonge,
Jouiſſez d'une douce erreur :
Goûtez les plaiſirs du menſonge,
Si la vérité vous fait peur.

DUFRESNY.

L'ENCHANTEMENT.

AIR : *Quand vous entendrez le doux Zéphir.*

TOUT plaît, tout rit, tout charme en ces lieux,
Lorſque j'y vois l'objet que j'adore :
Ils ſemblent emprunter de ſes yeux
L'éclat qui les décore.
Ces fleurs, ces eaux,
Le chant des oiſeaux,
Du tendre Zéphir
L'amoureux ſoupir,
Ces verds feuillages,
Ces frais ombrages,
Tout peint le plaiſir.
Dès qu'elle part, la fleur ſe flétrit,
Le roſſignol ceſſe ſon ramage ;
La ſeule tourterelle gémit
Dans ce triſte bocage.

L'ÉPICURIEN.

L'AUSTÈRE Philoſophie,
En contraignant nos deſirs,
Prétend que, dans cette vie,
Il n'eſt point de vrais plaiſirs.
Je renonce à ce ſyſtême :
Dieux ! n'en ſoyez point jaloux !
Dans les bras de ce que j'aime,
Suis-je moins heureux que vous ?

Eh quoi ! m'avez-vous fait naître
Avec des ſens ſuperflus ?
Pour avoir le plaiſir d'être,
Faut-il que je ne ſois plus ?
Je renonce à ce ſyſtême :
Dieux ! n'en ſoyez point jaloux !
Dans les bras de ce que j'aime,
Suis-je moins heureux que vous ?

D'un bonheur imaginaire,
Je ne repais point mon cœur,
Lorſque le préſent peut faire
Mon unique & vrai bonheur.

Voilà quel eſt mon ſyſtême :
Dieux, devenez-en jaloux ;
Dans les bras de ce que j'aime,
Je ſuis plus heureux que vous.

Attribuée au RÉGENT.

---

*A LA PRINCESSE DE C**,*

DONT le Roi de Maroc étoit devenu amoureux, ſur ſon Portrait.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

VOTRE beauté, grande Princeſſe,
Porte les traits dont elle bleſſe
Juſques aux plus ſauvages lieux ;
L'Afrique avec vous capitule ;
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule.

ROUSSEAU.

LA MORALE DE L'AMOUR.

AIR : *Et voilà comme, & voilà juſtement.*

NE point s'engager ſur le champ,
Aimer quelqu'un qui puiſſe être eſtimable,
Chercher, dans un tendre penchant,
Un objet moins beau que touchant;
Pour le charmer ſe rendre aimable,
Le lui prouver ſans trop d'empreſſement,
Et voilà comme, & voilà juſtement
Comme il faut que l'on ſoit en aimant.

De tout caprice hors de ſaiſon,
De vains ſoupçons & de toute humeur noire
Éviter le fatal poiſon,
Pour le cœur & pour la raiſon;
N'être jaloux que de la gloire
D'aimer le mieux & le plus ardemment,
Et voilà comme, &c.

Vouloir que, ſur tous nos plaiſirs,
Ce ſoit la ſageſſe qui nous éclaire;
Deviner juſques aux deſirs
Du tendre objet de nos ſoupirs;
Borner ſon triomphe à lui plaire,
Et ſon bonheur à l'aimer conſtamment,
Et voilà comme, &c.

Être vif & reſpectueux
Auprès de la Beauté qui nous engage,
Être ſage & voluptueux,
Plaire ſans être faſtueux,
Faire parler, dans ſon langage,
Beaucoup moins l'eſprit que le ſentiment,
Et voilà comme, &c.

Comme le délicat Buveur
Sait ménager une liqueur charmante,
Pour mieux goûter chaque faveur,
Économiſer ſon ardeur,
Sur les foibleſſes d'une Amante
Fermer les yeux, même en la ſoumettant,
Et voilà comme, &c.

Varier ſes amuſemens,
Et des neuf Sœurs ſavoir ſuivre les traces;
Marquer, orner tous ſes momens
Par quelques nouveaux agrémens;
Faire des talens & des graces
Et des amours l'heureux aſſortiment,
Et voilà comme, & voilà juſtement
Comme il faut que l'on ſoit en aimant.

L'AMOUR AU VILLAGE.

AIR : *Muſette de Naïs.*

A NOTRE bonheur l'Amour préſide ;
C'eſt lui qui nous choiſit nos Bergers :
Des ornemens du temple de Gnide,
Il décore nos riants vergers.
C'eſt là qu'il reçoit nos ſacrifices,
Sous les doux auſpices
Des tendres deſirs ;
Et ſur les autels l'encens qui fume,
Jamais ne s'allume
Que par nos ſoupirs.

Du fragile agrément d'être belle,
Nous ne tirons point de vanité ;
Chez nous les attraits d'un cœur fidèle
L'emportent ſur ceux de la beauté.
Auſſi nos Bergers, dans leur hommage,
N'ont point le langage
Des trompeurs Amans :
Leur talent eſt de peindre à notre ame
Leur ſincere flamme
Par les ſentimens.

Nous ignorons les triſtes alarmes ;
Aux tourments notre cœur eſt fermé :
Si notre Berger répand des larmes,
C'eſt du plaiſir de ſe voir aimé.
Plus il eſt ſûr de notre tendreſſe,
Et plus il s'empreſſe
De la mériter.
Le feu délicat qui nous anime,
Nourri par l'eſtime,
Ne fait qu'augmenter.

Aux douceurs d'une juſte eſpérance,
Un Berger conſtant peut ſe livrer ;
L'inſtant vient où notre réſiſtance
Dans de vrais plaiſirs doit expirer.
Mais l'Amant à qui l'on rend les armes,
Des vives alarmes
Sait nous préſerver ;
Et plus ardent après la victoire,
Il trouve ſa gloire
A la conſerver.

VADÉ.

SUR L'ABBÉ CHAULIEU.

AIR : *Voilà-t-il pas que j'aime ?*

J'AI couru chez le pauvre Abbé ;
Il eſt ſur la litiere,
Martyr du fils de Sémelé
Et du Dieu de Cythère.

Les Amours, auprès étendus,
Qu'avec lui l'on vit naître,
Diſent : Nous ne ſervirons plus ;
C'eſt notre dernier maître.

L'un lit, pour charmer ſon repos,
Les Annales ſacrées
Où les myſteres de Paphos
Et ſes loix ſont gravées.

Ils chantent cet art ſéducteur
Si cher à ſa mémoire,
A qui Chaulieu dut ſon bonheur,
Et qui lui doit ſa gloire.

Le Préſident HÉNAUT.

SOPHIE.

AIR : *Babet m'a ſu charmer.*

IL eſt une Sophie,
Oncq il n'en ſera d'autre ;
Raviſſant d'un ſouris
Mon ame, auſſi la vôtre.
Euſſiez-vous cent ans,
Fuſſiez-vous cinq cents,
Et tout le monde encore ;
Quand ſon regard tant doux verrez,
Son parler divin entendrez,
De bouche & de cœur lui direz :
Tenez ! je vous adore :
Tenez ! je vous adore.

DE MONCRIF.

L'AVIS MAL RÉCOMPENSÉ.

AIR : *Mon petit doigt me l'a dit.*

ARRÊTEZ, jeune Bergere ;
Je ſuis un Amant ſincere :
Un Amant vous fait-il peur ?
Je n'ai qu'un mot à vous dire,
Et tout ce que je deſire,
C'eſt de vous tirer d'erreur.

Le tems vous pourſuit ſans ceſſe ;
L'éclat de votre jeuneſſe
Sera bientôt effacé :
Le tems détruit toutes choſes,
Et l'on ne voit plus de roſes,
Quand le printems eſt paſſé.

Un peu de tendre folie
Fait d'une fille jolie
Le plaiſir & le bonheur ;
Et dans le déclin de l'âge,
Un dehors fier & ſauvage
Lui rend la gloire & l'honneur.

Par cette leçon fidelle,
Tircis preſſoit une Belle
D'avoir pitié de ſon mal ;
Son diſcours la rendit ſage :
Mais elle n'en fit uſage
Qu'au profit de ſon rival.

ROUSSEAU.

LA JEUNESSE PROLONGÉE.

AIR *de Joconde.*

IL vous ſied bien, charmante Iris,
De calculer votre âge,
Lorſque les Graces & les Ris
Sont ſur votre viſage !
Votre teint vif eſt du printems
Une image fidelle :
C'eſt ſavoir arrêter le tems,
Que d'être toujours belle.

Madame DE SAINTONGE.

LA PROMESSE MAL GARDÉE.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

JE l'adorois cette jeune Zélie :
Aimant ſi bien, j'avois ſu l'enflammer.
Elle a changé ; je ſens que je l'oublie :
Amour, Amour, je ne veux plus aimer.

Ah ! j'étois né pour brûler de ta flamme,
Et ce penchant ne ſert qu'à m'alarmer :
Ne m'offre rien qui ſéduiſe mon ame ;
J'aimerois trop : je ne veux plus aimer.

Foible mortel ! quelle crainte importune,
Me dit le Dieu ; vois, pour te mieux charmer,
J'ai raſſemblé les trois Graces en une :
N'importe, Amour, je ne veux plus aimer.

Thémire alors à mes yeux ſe préſente,
Telle qu'Amour prit ſoin de la former ;
Je m'écriai : Sans doute elle eſt charmante !
Mais, c'en eſt fait, je ne veux plus aimer.

Oui, du printems c'eſt l'image embellie ;
C'eſt, je le vois, mais comment l'exprimer ?
Flore, Vénus, Minerve & la Folie :
Heureuſement je ne veux plus aimer.

De l'univers je la verrois ſuivie ;
A ſes rivaux peut-on s'accoutumer ?
A l'admirer je paſſerai ma vie ;
C'eſt bien aſſez ; je ne veux plus aimer.

Oui, dit l'Amour, viens, ſuis toujours Thémire ;
Sur le péril je ſaurai te calmer ;
A chaque inſtant j'aurai ſoin de te dire :
Daphnis, au moins il ne faut pas l'aimer.

Par quels conſeils me laiſſois-je ſéduire ?
Contre ſes droits, l'Amour peut-il s'armer ?
L'Enfant malin ! Je le voyois ſourire,
Quand je diſois : Je ne veux plus aimer.

Depuis ce jour, ſans vouloir m'en défendre,
De tous ſes feux je me ſens conſumer ;
Belle Thémire, ai-je pu m'y méprendre ?
Vous avoir vue, hélas ! c'eſt vous aimer.

De Moncrif.

LES SOUHAITS.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

QUE ne ſuis-je la fleur nouvelle,
Qu'au matin Climène choiſit,
Qui, ſur le ſein de cette Belle,
Paſſe le ſeul jour qu'elle vit !

Que ne ſuis-je le doux Zéphire,
Qui flatte & rafraîchit ſon teint,
Et qui pour ſes charmes ſoupire
Aux yeux de Flore, qui s'en plaint !

Que ne ſuis-je l'oiſeau ſi tendre,
Dont Climène aime tant la voix,
Que même elle oublie, à l'entendre,
Le danger d'être ſeule au bois !

Que ne ſuis-je cette onde claire
Que, contre la chaleur du jour,
Dans ſon ſein reçoit ma Bergere
Qui ſe croit la mere d'Amour.

Dieux ! ſi j'étois cette fontaine !
Que bientôt mes flots enflammés . . .
Pardonnez : je voudrois, Climène,
Être tout ce que vous aimez.

LA MOTTE.

A MADAME **.

AIR *de Joconde.*

POURQUOI vous offrir à nos yeux
Si brillante & ſi belle ?
L'éclat qui vous ſuit en tous lieux
N'eſt pas d'une mortelle :
L'Amour emprunte vos attraits
Pour faire des conquêtes,
Et laiſſe repoſer ſes traits
Dans les lieux où vous êtes.

HAMILTON.

LE DÉPART.

IL eſt donc vrai, Lucile,
Vous quittez ce hameau !
Cherchez-vous à la ville
Quelque hommage nouveau ?
L'Amant qui ſait entendre
Un langage apprêté,
Vaut-il un Berger tendre,
Qui dit la vérité ?

Vous verrez ſur vos traces
Voler mille Galants,
Qui vanteront vos graces,
Qui peindront leurs tourmens.
C'eſt l'art qui les inſpire,
Et non le ſentiment :
Moi, j'oſe à peine dire
Que j'aime tendrement.

A l'air qu'ils font paroître,
Quand ils offrent leur foi,
Vous les croiriez peut-être
Auſſi tendres que moi.

Leur vanité, Bergere,
Allume tous leurs feux :
Je n'ai ni l'art de plaire,
Ni de tromper comme eux.

PLUMETEAU.

LE PROCÈS.

AIR *des Triolets.*

SI je ne gagne mon Procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre ;
Vous n'aurez pas un bon succès,
Si je ne gagne mon Procès.
Vous avez chez moi libre accès :
J'en demande chez vous un autre.
Si je ne gagne mon Procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre.

DE LA MONNOIE.

LES PORTRAITS A LA MODE.

Obliger ſans réſerve & ſans éclat,
En s'expliquant s'épargner un combat,
Chérir la vertu, reſpecter l'État,
C'étoit la vieille méthode ;
Dans ce monde ne regarder que ſoi,
S'égorger pour un mot, railler la Foi,
Fouler les mœurs & tranſgreſſer la loi,
Voilà les hommes à la mode.

N'aimer que ſon époux, & l'aimer bien,
De la décence obſerver le maintien,
Quand on la bleſſoit, changer l'entretien,
C'étoit la vieille méthode :
Tromper mille amans & ſans beaucoup d'art,
Étaler ſa honte ſur un rempart,
Et ne plus rougir qu'à l'aide du fard,
Voilà les femmes à la mode.

De ſa maman ſuivre les ſages loix,
Pour aimer, attendre ſon goût, ſon choix,
A ſa cadette céder quelquefois,
C'étoit la vieille méthode :

D'un tas d'étourdis reſpirer l'encens,
A coquetter perdre ſes plus beaux ans,
Chaſſer les épouſeurs par les galans;
Voilà les filles à la mode.

Pour débrouiller de ténébreux procès,
Fils de Thémis, hors le tems du Palais,
Reſtoient tout le jour dans leurs cabinets,
C'étoit la vieille méthode:
Ne connoître que de nom le Barreau,
Ceindre l'épée ou l'élégant couteau,
Quitter Cujas pour courir à Rameau,
Voilà les Robins à la mode.

Petits Collets ſans oſtentation,
Loin du fracas & de l'ambition
Se renfermoient dans leur profeſſion,
C'étoit la vieille méthode:
Laiſſer la pénitence & le travail,
Des ris, des jeux compoſer un bercail,
Près d'un rendron jouer de l'éventail,
Voilà les Abbés à la mode.

D'un art divin ne point faire un métier,
Lire avec fruit, toujours étudier,
Voir la nature pour la copier,
C'étoit la vieille méthode:

A peine ſortant d'être régenté,
Prendre pour Muſe la futilité,
Écrire ſans nerf & ſans vérité,
Voilà les Auteurs à la mode.

De la ſatyre éviter le poiſon,
Ne rien peſer qu'au poids de la raiſon;
Rejetter le mauvais, goûter le bon,
C'étoit la vieille méthode:
Être moins juſte, moins fin que méchant,
Enlaidir tout par un jaloux penchant,
Et prodiguer l'injure pour l'argent,
Voilà le Cenſeur à la mode.

Sur un Théâtre ſans gêne, aiſément
De l'expreſſion montrer l'ornement,
D'après ſon cœur rendre le ſentiment,
C'étoit la vieille méthode:
Rétrécir ſon ame ſous le compas,
Hauſſer & baiſſer lentement un bras,
Marcher par bonds, réciter par éclats,
Voilà les Acteurs à la mode.

A UNE DAME,

En lui envoyant une Pierre antique.

AIR : *Du haut en bas, &c.*

Sous ce cachet,
Tu peux m'écrire ſans ſcrupule,
Sous ce cachet ;
L'Amour le fit pour le ſecret :
Il le grava du tems de Jule.
Lesbie (*) écrivoit à Catulle,
Sous ce cachet.

Le Préſident HÉNAUT.

(*) *Lesbie, Dame Romaine, Maîtreſſe de Catulle.*

LES DEUX SŒURS.

AIR *de Joconde.*

AH ciel ! quel beau couple de Sœurs
A mes yeux ſe préſente !
Que d'écueils pour de jeunes cœurs !
L'une & l'autre eſt charmante.
Mais, ſans mettre en comparaiſon
Leur beauté peu commune,
Soit par ſympathie ou raiſon,
J'aimerois mieux la Brune.

La cadette a pourtant le prix
Par un autre mérite ;
Les Graces, les Jeux & les Ris
Badinent à ſa ſuite :
L'Agrément, joint à la Beauté,
Enchante tout le monde ;
Et je crois que, tout bien compté,
J'aimerois mieux la Blonde.

Ah ! que l'aînée a de beaux yeux !
Quelle charmante bouche !
Que ſon ſourire eſt gracieux !
Tous les cœurs elle touche !

TAYLOR INST. OXFORD

Son ſérieux même fera
Quelque jour la fortune
De l'heureux époux qu'elle aura :
J'aimerois mieux la Brune.

Mais, quand je regarde de près
Son aimable cadette,
Je ſens balancer mes ſouhaits :
Qu'elle eſt belle & bien faite !
Sa blancheur efface les lis ;
Sa taille eſt ſans ſeconde :
Du premier choix je me dédis :
J'aimerois mieux la Blonde.

Comme un fer entre deux aimants
Demeure en équilibre,
Mon cœur, entre vous balançant,
D'aucun côté n'eſt libre.
Si l'on me donnoit à choiſir
De cœurs comme les vôtres,
Je dirois, de peur de faillir,
J'aimerois l'une & l'autre.

L'ASYLE DE L'AMOUR.

AIR : *Sortez de vos retraites.*

ALLONS ſous ces coudrettes,
Allons-y deux à deux,
Conter nos amourettes,
Jouer aux plus doux jeux :
Les gazons de verdure
Sont des lits ſi charmans !
La prudente Nature
Les fit pour les Amans.

Amour, de nos bocages
Écarte les jaloux ;
Épaiſſis ce feuillage,
Pour tromper leur courroux.
Apprenez à vous taire
Au bruit de nos ſoupirs,
Échos, c'eſt le myſtere
Qui préſide aux plaiſirs.

Cherchez d'autres retraites,
Vous qui craignez d'aimer,
Le ſon de nos muſettes
Toujours ſait nous charmer :

L'air qu'ici l'on reſpire
Fait naître plus d'ardeurs,
Que Flore & le Zéphire
N'y font naître de fleurs.

A UNE CÉLÈBRE ACTRICE.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

CETTE Actrice, en tout accomplie,
Sur la Scène ſe multiplie
Avec tant d'art & d'agrément,
Qu'on peut éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaiſirs du changement
Juſques dans la conſtance même.

ROUSSEAU.

COUPLETS

Adreſſés à une Princeſſe, à la fin du Bal de l'Opéra.

AIR *de Joconde.*

QUOI ! j'aurois pu vous amuſer,
Adorable Princeſſe !
Que ne puis-je me déguiſer,
Pour vous parler ſans ceſſe !
Tout mon eſprit eſt dans vos yeux :
Le deſir de vous plaire
A mis deux fois au rang des Dieux
Un mortel ordinaire.

Si j'ai pu vous inquiéter,
Pardonnez mon audace ;
Je me flatte de mériter
Que vous me faſſiez grace :
Mon crime fût-il des plus grands,
Mon repentir l'efface ;
Et l'hommage que je vous rends,
Me remet à ma place.

Cette prompte nuit va finir
Ma brillante aventure ;
De mon bonheur le ſouvenir
Deviendra ma torture.
Je vous verrai, fille des Dieux,
Au ſéjour du tonnerre :
Vous allez rentrer dans les cieux ;
Je reſte ſur la terre.

L'Abbé DE LA MARRE.

NICODÈME.

BAISE-MOI donc, me diſoit Blaiſe.
Nenni ! nenni ! je ne ſuis pas ſi niaiſe ;
Ma mere me le défend bien.
Mais voyez ce grand Nicodème !
Sa mere ne lui défend rien :
Que ne me baiſe-t-il lui-même !

AUTREAU.

L'AMOUR RÉVEILLÉ.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

DANS un bois ſolitaire & ſombre,
Je me promenois ſeul un jour ;
Un enfant y dormoit à l'ombre :
C'étoit le redoutable Amour.

J'approche, ſa beauté me flatte ;
Mais j'aurois dû m'en défier :
J'y vis tous les traits de l'ingrate
Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit la bouche vermeille,
Le teint auſſi vif que le ſien :
Un ſoupir m'échappe.... il s'éveille ;
L'Amour ſe réveille de rien.

Auſſi-tôt, déployant ſes aîles,
Et ſaiſiſſant ſon arc vengeur,
D'une de ſes fléches cruelles,
En partant, il me bleſſe au cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Sylvie,
De nouveau languir & brûler :
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir oſé m'éveiller.

La Motte.

LE PORTRAIT DU DIABLE.

AIR : *Quoi ! ma Voiſine, eſt-tu fâchée ?*

IL a la peau d'un rot qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied fourchu,
Le fuſeau dont filoit Hercule
Noir & tortu ;
Et, pour comble de ridicule,
La queue au cu.

Piron.

LE CHOIX.

AIR : *J'aime une ingrate Beauté.*

L'AMOUR venant m'embraſſer
Au fond d'un bois ſolitaire,
Dit : Je veux récompenſer
Ton cœur fidèle & ſincère.
Mon pouvoir partagé
En ſera le ſalaire ;
Vois, dans tout ce que j'ai,
Ce qui pourroit te plaire.

Ton cœur veut-il voltiger ?
Je t'abandonne mes aîles.
— Non, je ne veux point changer ;
J'aime la Reine des Belles.
— Accepte donc mes traits :
— Eh ! qu'en pourrois-je faire ?
Je renonce aux attraits
De toute autre Bergere.

— Mon flambeau te plaît-il mieux ?
— J'ai tout ſon feu dans mon ame ;
Pour moi l'objet de mes vœux
Brûle de la même flamme.

Que puis-je deſirer ?
N'ai-je pas la richeſſe,
Quand je fais ſoupirer
Mon aimable Maîtreſſe ?

Je n'ai plus que mon bandeau,
Me dit-il avec colere :
C'eſt le préſent le plus beau
Que l'Amour puiſſe te faire.
Si d'infidélité
Ta Bergere eſt capable,
Qu'il t'ôte la clarté
Et cache la coupable.

LES PROBLÊMES.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Qui des deux eſt le plus à plaindre,
De la Veuve ou de l'Orphelin ?
Qui des deux eſt le plus à craindre,
De la fiévre ou du Médecin ?
Du Plumet ou de la Coquette,
Lequel ſait mieux l'art de changer ?
L'égalité ſemble parfaite ;
L'affaire eſt encore à juger.

Les Gens de Robe & de Finance,
Dans leurs métiers ſont différens :
Mais ils ont une reſſemblance,
C'eſt qu'ils vivent à nos dépens.
Qui des deux ſait mieux nous détruire ?
Qui des deux ſait mieux nous ronger ?
C'eſt ce que je ne puis vous dire ;
L'affaire eſt encore à juger.

Il eſt des chevaux qui promenent,
Il en eſt qui ſont promenés ;
Combien en voyons-nous qui traînent ?
Combien en eſt-il de traînés ?

C'eſt un calcul qu'en cette ville
Maint chiffreur voudroit arranger :
Mais l'ouvrage eſt trop difficile ;
L'affaire eſt encore à juger.

Lorſque, dans l'amoureux myſtere,
Deux jeunes & tendres Amans
D'un feu mutuel & ſincere
Reſſentent les tranſports charmans,
Qui des deux goûte davantage
Le doux plaiſir de s'engager ?
Sont-ils égaux dans leur partage ?
L'affaire eſt encore à juger.

Trois ſuppôts d'humeur mercenaire,
Huiſſier, Procureur & Greffier,
Furent, par les Dieux en ſolere,
Deſtinés pour nous châtier.
Qui des trois a la main plus libre,
Plus adroite pour vendanger ?
La balance eſt en équilibre ;
L'affaire eſt encore à juger.

De Cnnente & de Cythérée,
Philis réunit les attraits ;
Sa voix, en tout lieu admirée,
Nous enchante autant que ſes traits ;

Eſt-ce à la voir, eſt-ce à l'entendre,
Que l'on court le plus de danger?
C'eſt ce qu'aucun n'a pu m'apprendre;
L'affaire eſt encore à juger.

PANARD.

L'ENTREPRISE DIFFICILE.

AIR : *des Triolets.*

GARDER ſon cœur & ſon troupeau,
C'en eſt trop pour une Bergere :
Qu'on a de peine, quand il faut
Garder ſon cœur & ſon troupeau!
Quand tous les Bergers du hameau
Et tous les loups lui font la guerre,
Garder ſon cœur & ſon troupeau,
C'en eſt trop pour une Bergere.

RANCHIN.

LE CONTRAT.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

PARDEVANT le Dieu de Cythere,
Qui, pour le moins, vaut un Notaire,
Iris, voulez-vous contracter
Une promeſſe reſpective,
Moi de vivre pour vous aimer,
Vous de m'aimer pour que je vive ?

De tout mon cœur je ſacrifie
A tous les plaiſirs de la vie ;
Le bonheur d'être aimé de vous,
Sur quelque eſpoir que l'on ſe fonde,
Eſt le moindre péché de tous,
Et le plus grand plaiſir du monde.

DUFRESNY.

LA NOUVELLE LESBIE.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

CATULLE a tant imaginé
D'attraits dans ſa Lesbie,
Que je crois qu'il a deviné
Comment ſeroit ma Mie.
Qui veut tracer fidélement
Des Graces le modèle,
N'a qu'à venir tout uniment
La voir, tout prendre d'elle.

J'avois, par de rians portraits,
Avant de la connoître,
Chanté les plus charmans objets
Que le ſiècle a vu naître :
Tous ces portraits, quand je la vois,
Elle me les rappelle ;
Plus ils ſont beaux, & plus je crois
N'avoir peint jamais qu'elle.

Conſultant un jour ſon miroir,
Hébé, par jalouſie,
Regardoit, cherchant à ſe voir
Belle comme ma Mie ;

Et ſe trouvant pleine d'attraits,
Elle dit : Quel dommage !
Il eſt vrai, j'ai bien tous ſes traits;
Que n'ai-je ſon langage !

Diane veilloit ſon Amant,
Dormant dans la prairie,
Quand, d'un pas léger & charmant,
Près d'eux ſurvint ma Mie :
Quel bonheur, dit-elle tout bas,
Que mon Amant ſommeille !
Non, que ſes yeux ne s'ouvrent pas !
Je le perds, s'il s'éveille.

MONCRIF.

VAUDEVILLE
DU BALLET DES SAVOYARDS.

AIR : *De la Piéce curieuſe.*

Vous allez voir, Meſſieurs, Meſdames
Tout ce que vous allez voir ;
Un Fat qui dit du bien des femmes,
Et qui les ſert ſans eſpoir ;
Un Guerrier conſtant & diſcret,
Qui rougit près d'un jeune objet :
Ah ! la rareté merveilleuſe !
La Piéce curieuſe !

Ah ! remarquez un beau modèle
D'amour envers un Mari ;
C'eſt une Épouſe jeune & belle
Qui pleure un Vieillard chéri ;
Elle va deſcendre au tombeau,
Pour s'y joindre à ſon tourtereau.
Ah ! la rareté, &c.

Voyez deux Petites-Maîtreſſes,
Qu'une amitié tendre unit ;
Point de noirceur dans leurs careſſes,
Leur cœur parle, & non l'eſprit.

Voyez comme, par ſentiment,
L'une cache à l'autre un Amant,
Ah! la rareté, &c.

Vous allez voir un Petit-Maître
Qui cache ſes rendez-vous;
Heureux, ſans vouloir le paroître,
Il brûle ſes billets doux:
Aux égards dûs à la Beauté
Il immole ſa vanité.
Ah! la rareté, &c.

Un Auteur qui ſe rend rend juſtice,
Un Critique ſans aigreur,
Un jeune Page ſans malice,
Une Prude ſans vapeur,
Un Valet devenu Commis,
Qui hante ſes anciens amis.
Ah! la rareté, &c.

Une Coquette ſuranée,
Qui n'a plus ſoin de ſon teint;
Qui, ſongeant au tems qu'elle eſt née,
Renonce au ton enfantin;
Des Belles louant les attraits,
Sans gliſſer un perfide *mais*;
Ah! la rareté, &c.

Un Bel-Eſprit ſans perfidie,
Sans orgueil & ſans jargon,
Qui de la bonne compagnie
N'a point pris le mauvais ton,
Et qui ne déchira jamais
Ses amis par de malins traits :
Ah ! la rareté merveilleuſe !
La Piéce curieuſe !

L'INCONSTANCE FIDELLE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

JE veux une femme accomplie,
Qui, pour plaire, ſe multiplie
Avec tant d'art & d'agrément,
Qu'on puiſſe éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaiſirs du changement,
Juſques dans la conſtance même.

J. B. ROUSSEAU.

LA MÉPRISE.

AIR : *L'autre jour, étant aſſis.*

L'AUTRE jour, prenant le frais,
Vous dormiez ſur la fougere ;
L'Amour, voyant tant d'attraits,
De loin vous prit pour ſa mere :
S'approchant de plus près,
Il dit : Ce n'eſt point elle ;
Ce ſont les mêmes traits,
Mais Vénus eſt moins belle.

L'INDULGENCE.

A PEINE ai-je quitté l'enfance,
Que nos Bergers me font la cour ;
En vain maman me fait défenſe
D'écouter un ſeul mot d'amour :
Sur ce point, ſouvent je friponne ;
Si quelqu'un s'y prend joliment,
Je gronde d'abord hautement :
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

Tous les matins, dans la prairie,
L'Amour fait moiſſonner des fleurs ;
Aux Bergeres les plus jolies,
On en fait des marques d'honneur.
Quand, par haſard, quelqu'un m'en donne,
Par un air froid & nonchalant
Je déconcerte le Galant :
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

Sur mes cheveux, mon teint, ma taille,
Colin fait de tendres Chanſons ;
Je feins de croire qu'il me raille ;
De maman je ſuis les leçons.

Quand, pour moi, ſa flûte réſonne,
Pour ne point faire de jaloux,
J'affecte un modeſte courroux :
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

Quand, tête-à-tête en un bocage,
Je me trouve avec ce Berger,
Ses yeux, ſes mains ſont le langage
Dont il ſe ſert pour m'engager.
Si je feins d'appeller ma bonne,
Il n'en devient pas plus diſcret :
Je crois qu'un démon, en ſecret,
Lui dit que mon cœur lui pardonne.

DE LA GARDE.

LA CONSTANCE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

IL faut, quand on aime une fois,
Aimer toute ſa vie :
Le bonheur dépend d'un beau choix,
Et j'ai choiſi Sylvie.

Vénus, fléchiſſez ſa rigueur,
Son empire eſt le vôtre ;
Ses regards ſont plus ſur un cœur,
Que les faveurs d'une autre.

Un cœur qui s'eſt laiſſé charmer,
Goûte un bonheur ſuprême ;
Le plaiſir qu'on ſent à s'aimer,
Ajoute à l'amour même.

Tout ce qu'on voit en ces beaux lieux,
Nous vante ſa conſtance ;
Les amours même les plus vieux,
Ont l'air de l'eſpérance.

Le même rameau, tous les ans,
Revoit ſes tourterelles :
Le bonheur de vivre conſtans,
N'eſt-il fait que pour elles ?

Pour Céphale, on a vu couler
Les larmes de l'Aurore ;
Le tems n'a pu la conſoler ;
Elle en répand encore.

Le ruiſſeau, fidèle à ſon cours,
Arroſe la prairie ;
Déjà, du fruit de leurs amours,
Cette épine eſt fleurie.

Le Préſident HÉNAULT.

LA PRIERE MAL EXAUCÉE.

SI l'on peut compter ſur un cœur,
C'eſt ſur le cœur d'une Bergere :
Par ſon air naïf & trompeur,
Ma Corine avoit ſu me plaire ;
Je la trouvois belle ſans fard,
Je chériſſois ſon cœur ſans art :
Mais, comme une autre, elle eſt légere.

Amour, venge un fidèle Amant
Des trahiſons d'une infidelle :
Fais-lui perdre quelque agrément
A chaque inconſtance nouvelle.
Hélas ! tu ne m'écoutes pas !
Loin d'ôter rien à ſes appas,
Chaque forfait la rend plus belle.

L'Abbé MANGENOT

LE COLIN-MAILLARD.

Je rêvois, l'autre jour,
Qu'avec vous & l'Amour,
Je jouois ſur l'herbette,
A certain jeu, Nanette,
Où l'on va juſqu'à neuf,
En comptant tour-à-tour.
Je te tiens, dit ce Dieu : ſuivant la loi commune,
De trois choſes, tu dois pour le moins en faire une :
Aime Nanette tendrement,
Aime-la ſans partage,
Aime-la conſtamment.
Tout autre, ſoumis à l'uſage,
N'eût rempli qu'une de ces loix :
Pour moi, volontiers je m'engage
A les accomplir toutes trois.

PANARD.

LES REPROCHES.

AIR : *Dans ma Cabanne obſcure.*

UNE faveur, Liſette,
M'a prouvé ton amour :
Au ſon de ma muſette,
Tu danſois l'autre jour ;
Sur celle de Sylvandre,
Tu ne danſerois pas :
Mais tu daignes l'entendre ;
Non, tu ne m'aimes pas.

Pour toi, dans la prairie,
Je faiſois un bouquet ;
Je l'offrois à Sylvie,
D'un air aſſez coquet ;
Je feins de rendre hommage
A de nouveaux appas ;
Tu n'en prends point d'ombrage :
Non, tu ne m'aimes pas.

Quand, te trouvant ſeulette,
Je conte ma langueur,
Tu parois inquiette,
Ton eſprit eſt rêveur :

L'abſence de Sylvandre
Cauſe ton embarras ;
Ton cœur ſouffre à m'entendre :
Non, tu ne m'aimes pas.

Lorſque, deſſus l'herbette,
Mon chien vient te flatter,
D'un coup de ta houlette,
On te voit l'écarter ;
Et quand le ſien, cruelle,
Par haſard ſuit tes pas,
Par ſon nom tu l'appelle :
Non, tu ne m'aimes pas.

L'autre jour, dans la danſe,
Avec moi ſous l'ormeau,
Tu ſuivois la cadence
De mon doux chalumeau ;
De loin, tu vis Sylvandre,
Et tu fis un faux pas ;
Je ſus bien le comprendre :
Non, tu ne m'aimes pas.

Son ame fut ravie,
Mon pipeau s'en rompit,
Et la danſe finie,
(J'en rougis de dépit.)

Ce Berger, d'un air tendre,
Te dit un mot tout bas,
Et tu daignas l'entendre :
Non, tu ne m'aimes pas.

LES AVEUGLES.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas.*

BERGERE, détachons-nous
De Newton, de Deſcartes :
Ces deux eſpeces de fous
N'ont jamais vu le deſſous
Des cartes, des cartes, des cartes.

Le Marquis de SAINT-AULAIRE.

L'ÉNIGME.

AIR : *La trop innocente Colette*, ou *comme v'là qu'c'eſt fait.*

QUE notre ignorance eſt extrême !
Toujours douter, eſt notre lot ;
Le flambeau de la raiſon même
N'eſt pour nous qu'un foible falot.
Sans ſavoir ni pourquoi ni comme
On naît, on meurt preſque auſſi-tôt ;
L'homme eſt une énigme pour l'homme :
Quand on en veut chercher le mot,
On eſt tout ſot,
On eſt tout ſot.

L'Abbé PRÉVOST.

A MADAME LA PRINCESSE DE LIXIN.

AIR *de la Romance d'Alix & d'Alexis.*

Aux demi-Dieux que Flore enchante,
J'ai dit : Venez ;
C'eſt une énigme que je chante :
Or devinez !
Mais craignez que d'un trait de flamme,
Certain enfant
N'en imprime, au fond de votre ame,
Le mot charmant.

Quel portrait ce mot renouvelle
Dans notre eſprit !
A meſure qu'il eſt fidèle,
Il s'embellit ;
Lorſqu'il enchante, on ne peut craindre
Qu'il ſoit flatté ;
A peine l'art va juſqu'à peindre
La vérité.

Ce mot eſt une enchantereſſe,
Vous la verrez ;
Votre cœur ſera dans l'ivreſſe,
Et vous direz :
Tous les ſecrets qu'en Theſſalie
On ſut former,
N'égaloient pas ceux d'Auſtraſie,
Pour faire aimer.

Ce charme qu'en elle elle ignore,
En eſt plus fort.
Qui la connoît, bientôt l'adore :
Voilà ſon ſort.
Par ſon pouvoir, la fuite eſt vaine,
Et, malgré vous,
Du bout du monde, il vous ramène
A ſes genoux.

Celui qui, bravant l'eſclavage,
A pu la voir,
Contre un autre écueil fait naufrage,
Sans le prévoir.
Au doux charme qui vous attire
En l'écoutant,
On croit ſeulement qu'on admire,
On eſt amant.

Tenez ! on ne peut s'y méprendre,
M'ont-ils dit tous :
L'énigme eſt aiſée à comprendre ;
Écoutez-nous.
C'eſt à Paphos que, par fortune,
Amour voulut
Unir les trois Grâces en une :
Lixin parut.

De Moncrif.

LE TOMBEAU DE L'AMOUR.

AIR : *Ton himeur eſt, Catherine.*

L'Amour à nous vaincre eſt preſte ;
Mais la défaite d'un cœur
Lui devient ſouvent funeſte :
Il meurt dès qu'il eſt vainqueur.
Ainſi quand le frêlon bleſſe,
Il ſuccombe à ſon effort ;
Et l'aiguillon qu'il nous laiſſe,
Eſt la cauſe de ſa mort.

LA DOUBLE MÉPRISE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

L'AUTRE jour l'Enfant de Cythere,
Sous une treille, à demi-gris,
Diſoit, en parlant à ſa mere :
Je bois à toi, ma chere Iris.
Vénus le regarde en colere :
Calmez, Maman, votre courroux ;
Si je vous prends pour ma Bergere,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

BAINVILLE.

AUX MARIS.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère ?*

DE la ſombre jalouſie,
Maris, fuyez le poiſon :
Cette noire frénéſie
Vous prive de la raiſon.
Si des rivaux redoutables
Cauſent vos tourmens ſecrets,
En vous rendant plus aimables,
Renverſez tous leurs projets.

Argus, auprès d'une Belle,
Eut beau veiller nuit & jour :
Malgré ſa garde éternelle,
Il fut dupé par l'Amour.
Si ce gardien ſi ſévere
Ne put rien avec cent yeux,
Hélas ! que pourriez-vous faire,
Vous, qui n'en avez que deux ?

Si votre Épouſe eſt fidelle,
A tort vous vous alarmez ;
Si l'Amour ailleurs l'appelle,
En vain vous vous gendarmez.

Par douceur, vous pourriez être
Excepté du ſort commun :
Mais, ſi vous parlez en maître,
Je parierai cent contre un.

La contrainte dont on uſe
Par un jaloux mouvement,
D'une femme accroît la ruſe,
Et les deſirs d'un amant.
Souvent même on ne s'engage
Dans un commerce galant,
Que pour goûter l'avantage
De tromper un ſurveillant.

Pour trop uſer de remede,
Bien ſouvent on ſe détruit ;
De l'erreur qui vous poſſéde,
Jaloux, c'eſt là tout le fruit :
Vos précautions ſéveres
Avancent l'inſtant fatal,
Et vos peurs imaginaires
Réaliſent votre mal.

PANARD.

CANTIQUE

CANTIQUE SPIRITUEL

D'UN PARALYTIQUE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

POUR moi, vous croyez qu'il n'eſt plus
De plaiſir dans la vie :
Je trouve moi, bien que perclus,
Mon ſort digne d'envie.

De mes pieds & mains engourdis,
Lorſque je perds l'uſage,
D'un avant-goût du Paradis
Je fais l'apprentiſſage.

N'avoir aucun ſens en défaut,
Me paroît bien commode :
Car vous ſavez bien que là-haut
Tout change de méthode.

Nous laiſſerons en ces bas lieux
La dépouille mortelle,
Et nous n'en jouirons que mieux
De la vie éternelle.

Dans ce ſéjour délicieux
Des céleſtes merveilles,
Nous aurons des plaiſirs ſans yeux,
Sans mains & ſans oreilles.

Aux plaiſirs des ſens renoncer
Pour vous ſera bien rude;
Et moi, de ſavoir m'en paſſer
J'aurai pris l'habitude.

Un jour pourtant Dieu nous rendra,
Conſolez-vous, Meſdames,
Nos yeux, nos mains *& cætera*,
Nos corps avec nos ames.

LA CONDAMINE.

A UNE DAME,

Qui avoit quitté le rouge à vingt-deux ans.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

DAME, d'eſprit, de corps, qu'elle étoit belle !
Trop belle, hélas ! de plus de la moitié :
Comment le ciel raſſembla-t-il en elle
Ce qu'on envie & ce qui fait pitié ?

Alexandrine, objet tant admirable,
Tréſor d'eſprit, de talens & d'appas,
Vous aviez donc tout ce qui rend aimable !
Oui, tous les dons, & ne le ſaviez pas.

On me dira : Voyez la belle hiſtoire !
On eſt charmante, on l'ignore ? Non, non :
Au fond du cœur, ne voulant pas le croire,
La plus modeſte en a quelque ſoupçon.

Non, celle-ci ne connoît, ne reſpire
Rien que vertu ; c'eſt ſa beauté, ſon bien :
Comment ſonger aux erreurs qu'elle inſpire ?
Elle jugeoit tous les cœurs ſur le ſien.

Je vois encor, lorſqu'elle alloit au Temple,
Les yeux s'ouvrir & les cœurs ſe troubler ;
Un ſeul moment, ſi-tôt qu'on la contemple,
Adieu raiſon ! il n'en faut plus parler.

L'un ſe diſoit : Moi ! ſa vertu m'enchante,
Non ſa beauté ; c'eſt un frêle ornement :
L'autre penſoit : Que mon ame eſt contente !
J'aime l'eſprit, & le ſien eſt charmant.

O gens de bien ! c'eſt ainſi qu'on s'abuſe :
Reſpect, eſtime eſt langage emprunté ;
Sous un faux nom, le ſentiment s'excuſe ;
Tout eſt amour auprès de la Beauté.

Mais ſes Amans, dans le fond de leur ame,
Cachent leurs feux, diſſimulent leurs maux :
On la connoît, le devoir ſeul l'enflamme,
Et ce vainqueur n'aura point de rivaux.

L'un d'eux pourtant, ambulante pagode,
Avec éclat ſe produit ſur ſes pas :
Brillans atours, mines, mots à la mode
Sont employés ; on ne l'apperçoit pas.

De tels Muguets que l'engeance eſt méchante !
Malheur à qui s'en laiſſe environner !
Ils vont lorgnant une roſe naiſſante,
Se diſputant l'honneur de la faner.

En vers galans faits pour Alexandrine,
Notre indiſcret ſon amour étala ;
Les voici tels qu'un jour, à la ſourdine,
Sur ſa toilette un griſon les couſa.

« Si vous jugez crimes impardonnables
» Les feux d'amour dont on brûle pour vous,
» Vous ne verrez jamais que des coupables :
» Moi, croyez-moi, je le ſuis plus qu'eux tous ».

Fuyons, dit-elle en ſa douleur profonde ;
Allons gémir au fond des monumens :
Comment peut-on vivre encor dans le monde,
Quand, par malheur, on y fait des Amans ?

De cet inſtant, voilant toujours ſes charmes
Dans l'appareil du plus funébre deuil,
Pour paſſe-tems, elle verſoit des larmes,
Et pour ſophas, elle avoit un cercueil.

Dans ſon printems, voir le talent déplaire ;
Comme un malheur, vouloir s'en délivrer :
Quel rare exemple ! un ange de lumiere
Vint tout exprès du ciel pour l'admirer.

O Chérubins ! tremblez elle eſt trop belle ;
Fermez les yeux, craignez un tel écueil :
La chûte, hélas ! eſt bien plus naturelle
De ſuccomber à l'amour qu'à l'orgueil.

De Moncrif.

L'ÉGALITÉ.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

L'Amour égale, ſous ſa loi,
La Bergere ainſi que le Roi :
Si-tôt qu'il en fait ſa Maîtreſſe,
Si-tôt qu'elle a pu l'engager,
La Bergere devient Princeſſe,
Et le Prince devient Berger.

LES AMOURS
DE COLIN ET COLETTE.

AIR : *Où s'en vont ces gais Bergers ?*

COLIN, à peine à ſeize ans,
Aimoit déja Colette ;
Colette, à peine à treize ans,
Écoutoit la fleurette :
Onc ne vis de ſi jeunes Amans
Que Colin & Colette.

Colin ſent déja des feux,
En ſecret il ſoupire :
Colette forme des vœux,
Et cache ſon martyre :
Colette & Colin s'aiment tous deux,
Sans oſer ſe le dire.

Ils s'en alloient ſans deſſein,
Le matin, ſur l'herbette ;
Le cœur battoit à Colin :
Il battoit à Colette.
Son bouquet lui tombe de la main :
Colin perd ſa houlette.

Il s'approche doucement :
Un ſoupir le décèle ;
L'un regarde tendrement :
L'autre en devient plus belle.
Qu'as-tu donc, lui dit-il en tremblant ?
Qu'as-tu donc, lui dit-elle ?

Colette, au-dedans de moi,
Je ſens un trouble extrême :
Moi, Colin, auprès de toi,
Je le ſens tout de même :
Ah ! Colette, je t'aime, je croi ;
Colin, je crois, je t'aime.

Pour l'uſage de ſes dons,
Nature les éclaire ;
Un Dieu, par des charmes prompts,
Les conduit au myſtere :
En amour, il n'eſt pas de leçons
Qui vaillent la premiere.

LE MIROIR (*).

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

MIROIR officieux, je doi
T'aimer toute ma vie :
Je poſſede, graces à toi,
La charmante Sylvie ;
Et je te regarde, en ce jour,
Comme un Dieu tutélaire,
Qui fait pour moi plus que l'Amour
N'auroit jamais pu faire.

Miroir plus Peintre que LA TOUR,
Plus prompt & plus ſincere,
Et vous, mes trumeaux, tour-à-tour
Répétez ma Bergere :
Croyez que jamais vous n'aurez
De plus parfait modèle,
Et que plus vous l'embellirez,
Plus vous ſerez fidèle.

(*) *L'Auteur avoit chez lui un Miroir dont les ornemens antiques étoient eſtimés ; une Dame très-jolie voulut le voir, & il lui donna ces trois Couplets.*

Glaces, ne faites votre effet
Qu'en faveur de ma Belle ;
Obſcure pour tout autre objet,
Ne repréſentez qu'elle.
Par le même art, en ma faveur,
Et contre votre uſage,
Puiſſiez-vous, ainſi que mon cœur,
Conſerver ſon image !

PIRON.

LA FEVE DES ROIS.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

FAISANT les Rois avec Climène,
Une feve la rendit Reine :
Tout le monde en fut enchanté.
L'Amour me chargea de lui dire,
Qu'il approuvoit ſa Royauté,
Et qu'il lui cédoit ſon Empire.

LA FANTAISIE.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

ELLE m'aima, cette belle Aſpaſie,
Et bien en moi trouva tendre retour ;
Elle m'aima ; ce fut ſa fantaiſie :
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aſpaſie
Entend Mirtil chanter l'hymne d'amour :
Elle l'aima ; ce fut ſa fantaiſie ;
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

Toujours aimant, cette belle Aſpaſie
A pris, quitté nos Bergers tour-à-tour :
Ils ſont fâchés ; moi, je la remercie ;
Las ! elle fait paſſer un ſi beau jour !

Pour ramener une belle Aſpaſie,
C'eſt grand abus de montrer du courroux ;
Si réclamez ſa douce fantaiſie,
Elle dira : Que ne l'inſpirez-vous ?

Lors j'apperçus cette belle Aſpaſie,
Qu'un doux ſouris coloroit ſes attraits !
Elle reprit ſa douce fantaiſie,
Et me donna même le jour d'après.

Amans quittés d'une belle Aſpaſie,
Ayez près d'elle un modeſte maintien ;
Ne prétendez gêner ſa fantaiſie :
Qui plaît eſt Roi, qui ne plaît plus n'eſt rien.

De Moncrif.

L'ORAGE.

AIR : *Mon jeune cœur palpite.*

LISE, entends-tu l'orage ?
Il gronde, l'air gémit !
Sauvons-nous au bocage :
Liſe doute & frémit.
Qu'un cœur foible eſt à plaindre,
Dans ce double danger !
C'eſt trop d'avoir à craindre
L'orage & ſon Berger.

Mais cependant la foudre
Redouble ſes éclats :
Que faire & que réſoudre ?
Faut-il donc ſuivre Hylas ?
De frayeur Liſe atteinte,
Va, vient, fuit tour-à-tour :
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.

Liſe au boſquet s'arrête,
Et n'oſe y pénétrer :
Un coup de la tempête
Enfin l'y fait entrer.

La foudre au loin s'égare ;
On échappe à ſes traits ;
Mais ceux qu'Amour prépare
Ne nous manquent jamais.

Ce Dieu, pendant l'orage,
Profite des momens ;
Caché dans le nuage,
Son œil ſuit les Amans.
Liſe, de ſon aſyle,
Sortit d'un air confus ;
Le ciel devint tranquile :
Son cœur ne l'étoit plus.

COLARDEAU.

LE CRITIQUE EMBARRASSÉ.

COUPLETS faits à l'occaſion d'une Fête donnée le 23 Juillet 1774, au Château de Vanves, à MADAME, & MADAME ELISABETH, par MADEMOISELLE DE BOURBON-CONDÉ. (M. *Laujeon* avoit obtenu, pour l'Auteur de ces Couplets, la permiſſion de voir cette Fête, où peu de perſonnes étoient admiſes).

AIR *de Joconde.*

MAIS voyez donc quel tour affreux
L'ami Laujeon me joue !
Tout ce qui frappe ici mes yeux,
Il faut que je le loue !
Par lui, d'être admis en ces lieux
J'obtiens le privilége ;
Et c'eſt... c'eſt... (j'en ſuis furieux)
Pour me tendre ce piége.

Concevez-vous cette noirceur ?
Sans critiquer, j'admire !
Expoſer un grave Cenſeur
A ce cruel martyre !...

Liſez, dans mes yeux abattus,
Ma triſte deſtinée ;
Je puis dire, comme Titus :
Je perds une journée.

Imaginez tous les attraits ;
MADAME les efface.
J'ai décoché d'aſſez bons traits
Sur les Nains du Parnaſſe :
Mais ſes beaux yeux, ſa douce voix,
Font bien plus de bleſſures ;
L'Amour n'a point dans ſon carquois,
De fleches auſſi sûres.

Sa Sœur naquit, & Jupiter
dit auſſi-tôt : « Déeſſes,
» A cet Enfant, qui nous eſt cher,
» Prodiguez vos largeſſes :
» Minerve, dès ſes jeunes ans,
» Prenez ſoin de l'inſtruire ;
» Muſes, donnez-lui vos talens ;
» Graces, votre ſourire ».

Voilà-t-il pas encor BOURBON,
Qui force mon hommage ?
Jeuneſſe, eſprit, beauté, raiſon,
Elle a tout en partage :

Ses

Ses pas font naître plus de fleurs
Que les pas de l'Aurore ;
Mais c'eſt ſans répandre des pleurs
Les Ris les font éclore.

Beaujeon, tu me paîras ce tour ;
Et le premier Ouvrage
Que ta Muſe doit mettre au jour,
Expîra cet outrage :
Oui, je t'apprendrai, ſur ma foi !
Dans mon Martyrologe,
A me réduire, moi ! moi ! moi !
Au ſtyle de l'éloge !

FRÉRON.

LE CHOIX DIFFICILE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

Entre le vin & la tendreſſe,
Je ne ſaurois faire de choix ;
Je ne puis vivre ſans Maîtreſſe,
Et je me meurs ſi je ne bois.

Chacun d'eux m'anime & m'engage ;
Le plaiſir en eſt différent :
Iris m'en donne davantage ;
Bacchus m'en donne plus ſouvent.

LE SONGE RÉALISÉ.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere ?*

AU fond d'un bois ſolitaire,
Chloé rêvoit que Lycas
L'invitoit au doux myſtere,
Et la preſſoit dans ſes bras.
Morphée, fermant ſa paupiere,
Ouvroit ſon cœur au plaiſir :
Chloé ceſſe d'être fiere ;
Chloé commence à jouir.

Lycas, plein de ſa tendreſſe,
Arrive en ce lieu charmant ;
Il voit ſa belle Maîtreſſe
Dans ce doux égarement :
D'abord ſa bouche vermeille,
Reçoit ſon premier tranſport ;
Chloé ſoupire & s'éveille ;
Mais le plaiſir la rendort.

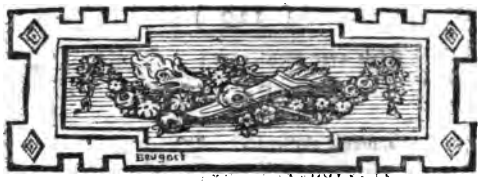
Trois fois l'heureux téméraire
Touche au comble du bonheur ;
Trois fois, d'un tendre ſalaire,
Chloé paya ſon ardeur.

Comme une fleur fraîche éclose,
Que careſſe le Zéphir,
Lycas, ſur ſon teint de roſe,
Voit le progrès du plaiſir.

Hélas ! n'eſt-ce qu'un menſonge,
Dit-elle, en ouvrant les yeux ?
Si mon bonheur n'eſt qu'un ſonge,
Le vrai plaiſir n'eſt qu'aux cieux :
Mais ma défaite eſt réelle ;
C'eſt Lycas, c'eſt mon Amant :
Ah ! voilà comment, dit-elle,
Le bien nous vient en dormant !

Le Marquis DE PEZAY.

AUTEURS VIVANS.



LE PETIT CHANSONNIER FRANÇOIS.

LES MŒURS D'A-PRÉSENT.

AIR : *Le Port-Mahon eſt pris.*

CHANSONNIERS, mes Confreres,
Le cœur, l'amour, ce ſont des chimeres.
Dans vos Chanſons légeres,
Traitez de vieux abus,
De Phébus,
De rébus,
Ces vertus,
Qu'on n'a plus.
Tâchez d'hiſtorier
Quelque Conte ordinaire :

Mais avec bienſéance :
De mots
Trop gros,
L'oreille s'offenſe.
Tirez votre indécence
Du fond de vos ſujets,
Et de faits
Faux ou vrais,
Scandaleux,
Mais joyeux.

Les Madrigaux ſont fades ;
L'apprêt
Qu'on met
A ces vers mauſſades,
Ne vaut pas les boutades
D'un Chanſonnier ſans art
Et ſans fard,
Mais gaillard ;
Indécent,
Mais plaiſant.
Et puis tous ces nigauds,
Qui font des Madrigaux,
Suppoſent à nos Dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des ames,
Et rempliſſent de flammes

Et de beaux ſentimens
Nos amans
Preſque éteints,
Ces pantins
Libertins.

L'Amour eſt mort en France ;
C'eſt un
Défunt
Mort de trop d'aiſance ;
Et c'eſt la jouiſſance
Qui ſuccéde, en ce lieu,
A ce Dieu
Des Gaulois,
Des Bourgeois
D'autrefois.
Chanſonniers de bon ſens,
Ne parlez donc qu'aux ſens ;
Peignez-nous ſans ſcrupule,
Chantez,
Vantez
Les talens d'Hercule ;
Tournez en ridicule
Ceux qui n'avancent pas
Plus d'un pas,
Et qui font
Un affront
Au ſecond.

M. Collé.

L'INFIDÉLITÉ.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

JE vis deux oiſeaux amoureux
Un jour ſous ce feuillage ;
J'étois attentive à leurs jeux,
A leur doux badinage :
Mais le premier qui s'envola
Fut le mâle infidèle :
J'entends, depuis ce moment là,
Se plaindre la femelle.

M. FAVART.

L'AMOUR FOUETTÉ.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

JUPITER, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour :
Donne, que je réduiſe en poudre
Le Temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide, que ne ſuis-je armée
De ta maſſue & de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un Dieu que je hais !

Médée, enſeigne-moi l'uſage
De tes plus noirs enchantemens ;
Formons pour lui quelque breuvage
Égal au poiſon des Amans.

Ah ! ſi, dans ma fureur extrême,
Je tenois ce monſtre odieux !...
Le voilà, lui dit l'Amour même,
Qui ſoudain parut à ſes yeux.

Venge-toi, punis, ſi tu l'oſes...
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roſes,
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la Bergere,
Dans ſes bras n'oſant le preſſer,
En frappant d'une main légere,
Craignoit encor de le bleſſer.

M. L. C. D. B.

LA LEÇON.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

DE s'engager il n'eſt que trop facile;
Cent fois au moins Maman me l'avoit dit,
Et j'en doutois : mais Colin, plus habile,
En un inſtant, l'autre jour, me l'apprit.

LE SOUVERAIN BIEN.

AIR *du Menuet d'Exaudet.*

Les grandeurs,
Les honneurs,
La fortune,
Tout cela me tente peu,
Je vous en fais l'aveu;
Trop de bien importune:
Être aimé
Et charmé
D'une Belle,
C'eſt là le ſouverain bien;
Tout le reſte n'eſt rien
Sans elle.
Tenez! dans notre Village,
On n'en veut pas davantage;
Un objet
Qui nous plaît
Peut ſuffire,
Joyeux, on nous voit ſauter,
Courir, danſer, chanter
Et rire.

Quelquefois
Vos Bourgeois,
Qu'on envie,
Au ſein même des plaiſirs,
Pouſſent de gros ſoupirs;
Quelle mélancolie!
A la Cour,
Ce ſéjour
Où tout brille,
On rit d'un ris emprunté,
Quand chez nous la gaîté
Pétille.

L'Abbé LATTAIGNANT.

QUATRAIN.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

O DIEUX! que mon Iris eſt belle,
Et que je l'aime tendrement!
Je meurs de douleur abſent d'elle,
Et de plaiſir en la voyant.

VAUDEVILLE
Du Devin du Village.

L'art à l'Amour eſt favorable,
Et ſans art l'Amour ſait charmer :
A la ville, on eſt plus aimable ;
Au village, on ſait mieux aimer.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend :
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

Ici, de la ſimple nature
L'Amour ſuit la naïveté ;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté :
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

Souvent une flamme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu ;
Souvent, par la coquetterie,
Un cœur volage eſt retenu :
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

L'Amour, ſelon ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe de nous ;
Ce Dieu permet la jalouſie,
Et ce Dieu punit les jaloux :
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

A voltiger de Belle en Belle,
On perd ſouvent l'heureux inſtant ;
Souvent un Berger trop fidèle
Eſt moins aimé qu'un inconſtant :
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

A ſon caprice on eſt en butte ;
Il veut les ris, il veut les pleurs ;
Par les rigueurs on le rebute,
On l'affoiblit par les faveurs :
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

M. ROUSSEAU, de Genève.

CADET ET BABET.

AIR : *Si le Roi vouloit m'donner.*

UN ſoir revenoit Cadet,
Ce n'eſt pas ſa faute,
Tenant ſous le bras Babet,
La fille à notre Hôte ;
Un voleur ſaiſit Cadet ;
Un voleur ſaiſit Babet :
C'eſt bien la faute du Guet,
Ce n'eſt pas leur faute.

Un voleur roſſoit Cadet,
Ce n'eſt pas ſa faute ;
Un voleur baiſoit Babet,
La fille à notre Hôte :
Ça fit du mal à Cadet,
Ça fit plaiſir à Babet :
C'eſt bien la faute du Guet,
Ce n'eſt pas leur faute.

Ah ! quels coups, diſoit Cadet !
Ce n'eſt pas ſa faute ;
Ah ! quels coups, diſoit Babet,
La fille à notre Hôte !

Je me meurs, disoit Cadet !
Je me meurs, disoit Babet !
C'est bien la faute du Guet,
Ce n'est pas leur faute.

Au voleur, crioit Cadet !
Ce n'est pas ma faute :
Cher voleur, disoit Babet,
La fille à notre Hôte !
Je n'y reviens plus, Babet ;
Moi, j'y reviendrai, Cadet :
C'est bien la faute du Guet,
Ce n'est pas leur faute.

COLLÉ.

L'HEUREUSE DISCRÉTION.

AIR : *L'Amant frivole & volage.*

SUR une écorce légere,
Amans tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma Bergere
N'eſt gravé que dans mon cœur.
Je n'oſe occuper ma lyre
A chanter un nom ſi doux ;
Écho pourroit le redire,
Et j'aurois trop de jaloux.

Corine, à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins :
Ce qui lui plaît davantage,
Semble me plaire le moins.
L'herbe où ſon troupeau va paître,
Voit le mien s'en écarter ;
Et je ſemble méconnoître
Son chien, qui veut me flatter.

Vous, qu'un fol amour inſpire,
Connoiſſez mieux le plaiſir :
Vous n'aimez que pour le dire ;
Nous n'aimons que pour jouir.

Cœlie, que ce myſtere
Dure autant que nos amours!
L'Amant content doit ſe taire :
Fais-moi taire pour toujours.

M. Bernard.

LE DIFFÉREND.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

L'autre jour l'aimable Baronne,
Étant vêtue en Amazonne,
Fit naître un plaiſant différend
Entre les Dieux de la tendreſſe :
Vénus la vouloit pour Amant ;
L'Amour la vouloit pour Maîtreſſe.

M. l'Abbé de Lattaignant.

L'AMOUR SANS REMEDE.

AIR : *Vous, qui toujours ſuivez mes traces.*

Vous fuyez ſans vouloir m'entendre,
Charmant objet de mes amours :
Si vous trouvez mon cœur trop tendre,
Eglé, vous me fuirez toujours.

L'Amour pourroit-il ſe contraindre,
Quand c'eſt vous qui ſavez charmer ?
Votre rigueur me le fait craindre :
Mais vos yeux me le font aimer.

Sans regret vous voyez mes larmes :
Hélas ! que vais-je devenir ?
Si vous me privez de vos charmes,
Otez-m'en donc le ſouvenir.

Pour être ſous votre puiſſance,
Ai-je mérité vos mépris ?
Plus vous dédaignez ma conſtance,
Plus vous en augmentez le prix.

Ne rendez-vous mon cœur fidèle,
Que pour mieux faire mon tourment ?
Hélas ! que n'êtes-vous moins belle !
Ou que ne puis je être inconſtant !

LE SONGE.

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus groſſier menſonge :
Une nuit, dans l'erreur d'un ſonge,
Au rang des Rois j'étois monté ;
Je vous aimois alors, & j'oſois vous le dire :
Les Dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté ;
Je n'ai perdu que mon Empire.

M. DE VOLTAIRE.

LA LOI D'ÉPICURE.

Vous qui, du vulgaire ſtupide,
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Épicure pour guide,
Et la nature pour flambeau ;
Il n'invente point de ſyſtêmes,
Il ne ſait que bannir l'erreur,
Et ſi nous rentrons en nous-mêmes,
Épicure eſt dans votre cœur.

La Nature, prudente & ſage,
N'a jamais rien produit en vain ;
Nos ſens ont chacun leur uſage,
Et nous devons tendre à leur fin.
Pour nous l'enſeigner, la Nature
Nous a fait préſent du deſir :
Par une route toujours ſûre,
Il nous mène droit au plaiſir.

Mais le plaiſir ceſſe de l'être,
Dès qu'il ceſſe d'être goûté :
La débauche ne peut paroître,
Sans faire fuir la volupté.

Qu'on mêle avec délicateſſe
Et les ſens & le ſentiment,
Et que Bacchus, laiſſant l'ivreſſe,
N'ait avec lui que l'enjoûment.

Ton cœur eſt épris de Thémire :
Thémire eſt ſenſible à ſon tour ;
Tous deux, dans un commun délire,
Cueillez les roſes de l'amour.
A ſervir l'ardeur de vos flammes,
Employez l'été de vos ans,
Et qu'à l'ivreſſe de vos ames,
Se joigne celle de vos ſens.

Que les ardeurs de la jeuneſſe
Se temperent avec Vénus ;
Que les glaces de la vieilleſſe
Se réchauffent avec Bacchus.
La vie eſt un inſtant qui paſſe ;
Malgré nous il va s'envoler :
Rempliſſons-en du moins l'eſpace,
Ne pouvant pas le reculer.

M. SAURIN.

LE DÉPART DE THÉMIRE.

AIR : *Quoi ! vous partez, &c.*

Sois tous mes Dieux, ô ma chere Thémire!
A tes genoux laiſſe-moi t'adorer ;
Te voir, t'aimer, toujours te le redire,
C'eſt un plaiſir dont je veux m'enivrer.
Sois tous mes Dieux, ô ma chere Thémire!
A tes genoux laiſſe-moi t'adorer.

Grands de la Terre, & vous Roi qu'on admire,
De votre éclat je ne ſuis point jaloux :
Dieux! que j'obtienne un regard de Thémire,
Et je ſerai plus fortuné que vous.
Grands de la Terre, &c.

Hélas! tu pars, tu quittes ces bocages!
Cours mériter des temples dans Paris ;
On t'offrira de plus riches hommages :
De leur encens je connois tout le prix.
Hélas! tu pars, &c.

Vents orageux, fuyez loin devant elle ;
Cieux, parez-vous du plus brillant azur ;
Et toi, Zéphir, couvre-la de ton aile ;
Répands par-tout le parfum le plus pur.
Vents orageux, &c.

Tendres Amours, conduiſez-la ſur l'onde :
Telle Vénus enchanta tous les yeux,
Lorſque, naiſſant pour le bonheur du monde,
Elle enflamma les mortels & les Dieux.
Tendres Amours, conduiſez-la ſur l'onde :
Telle Vénus enchanta tous les yeux.

M. D'ARNAUD.

A MADAME **.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

QUE de vertus & que de graces !
Tel qui pourroit ſuivre vos traces,
Iroit tout droit dans ce ſaint lieu
Des délices inexprimables :
Mais votre exemple mène à Dieu,
Et votre mine à tous les Diables.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

LES SYMPTOMES
DE L'INDIFFÉRENCE.

Sans dépit, sans légèreté,
Je quitte une Amante volage ;
Et je reprends ma liberté,
Sans regretter mon eſclavage.

Ce matin, j'ai cueilli des fleurs
Sans faire un bouquet à Liſette :
J'ai déja quitté ſes couleurs ;
Je vais lui rendre ſa houlette.

Sans rougir, j'ai vu, ſous l'ormeau,
Sylvandre aux pieds de l'Infidelle :
J'ai joué, ſur mon chalumeau,
L'air que Sylvandre a fait pour elle.

Je ne fais plus, dans nos vallons,
Retentir le nom de Liſette ;
Je veux lui dire les Chanſons
Que je ferai pour Thimarette.

Si quelquefois, dans le ſommeil,
Ses faveurs me ſont retracées,
Elle n'eſt plus, à mon réveil,
La premiere de mes penſées.

Je ne viendrai plus en ces lieux,
Reſpirer l'air qu'elle reſpire ;
Je ne cherche plus dans ſes yeux
Ce que je dois penſer ou dire.

Liſette a perdu plus que moi :
J'étois tendre ; elle étoit coquette :
Liſette m'a manqué de foi :
Non, non, je n'aime plus Liſette.

M. DE SAINT-LAMBERT.

LES DINDONS DE CYTHERE,

VAUDEVILLE DE PARADE.

AIR : *Chanſons, Chanſons.*

Qu'on voit de dindons ſur la terre !
Les plus beaux ſont ceux qu'à Cythere
Nous vous gardons.
Ce ſeroit une liſte à faire !
Abbés, Robins & Gens d'affaires :
Dindons, dindons.

Jeune Amant, qui reſte à rien faire ;
Vieux Amant, qui veut contrefaire
Nos Céladons ;
En amour, celui qui préfere
D'être dupe, au plaiſir d'en faire :
Dindons, dindons.

L'Amant, préſentant ſon offrande,
Qui, timide après, en demande
Bien des pardons ;

Cet autre, qu'une ardeur trop grande
Conſume, avant que l'on ſe rende :
Dindons, dindons.

Sur nos amuſemens comiques,
Nous ne craignons pas les critiques,
Ni les lardons ;
Nous nous moquons des Satyriques,
Et nous appellons les Cauſtiques,
Dindons, dindons.

M. COLLÉ.

DE TOUT UN PEU.

AIR : *Du haut en bas, &c.*

DE tout un peu,
Philis, eſt ma Philoſophie ;
De tout un peu,
En amour, dans le vin, au jeu,
C'eſt le trop qui fait la folie :
Mais il faut goûter, dans la vie,
De tout un peu.

L'OBSERVATEUR.

J'ADORE une jeune Bergere
Dont le cœur neuf, l'air enfantin,
Promet le plus heureux deſtin
Au Berger qui ſaura lui plaire.
Je vois tout, je ne dis rien :
Mais pour moi tout va fort bien.

Qu'un autre approche de ma Belle,
Négligemment elle ſourit :
Mais que j'arrive, elle rougit ;
Son teint, ſes yeux, tout parle en elle.
Je vois tout, &c.

Les bouquets plaiſent à Liſette ;
Chacun lui vient offrir le ſien :
Mais c'eſt toujours avec le mien
Qu'elle embellit ſa coleretté.
Je vois tout, &c.

J'oubliai, le jour de ſa fête,
Par pur haſard, d'en donner un ;

Pour vouloir n'en porter aucun,
Elle feignit un mal de tête.
Je vois tout, &c.

Soit qu'elle danſe, ou qu'elle chante,
En chorus chacun applaudit :
Mais ſi Liſandre n'a rien dit,
Liſette paroît peu contente.
Je vois tout, &c.

Que j'écrive une Chanſonnette,
Elle veut d'abord la ſavoir ;
Et qui de moi veut en avoir,
Les trouve toujours chez Liſette.
Je vois tout, je ne dis rien.
Mais pour moi tout va fort bien.

L'USURIER EN AMOUR.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

VOUS me devez, depuis deux ans,
Trente baiſers des plus charmans ;
Je vous les ai gagnés à l'ombre :
J'en veux calculer l'intérêt ;
Et vous en augmenterez le nombre,
Que vous me paîrez, s'il vous plaît.

Trente baiſers, charmante Iris,
N'étant payés qu'au denier dix,
Valent bien cinq baiſers de rente :
Trente baiſers de capital,
Dix d'intérêt joints à ces trente,
Sont quarante pour le total.

Acquittez-vous, car il eſt tems :
Payez-moi mes baiſers comptans,
Et le principal & la rente :
Car, ſans Huiſſiers, ni ſans Recors,
Si vous en êtes refuſante,
Je vous y contraindrai par corps.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

*A MADEMOISELLE D**,*

QUI nommoit péché chaque Piéce de Vers qui échappoit à l'Auteur.

AIR *de Joconde.*

POUR mon trop long retardement,
Je vous demande grace ;
Je ne fais pas facilement
Des péchés au Parnaſſe :
Si vous me demandiez de ceux
Qu'on permet à Cythere,
Vous me verriez moins pareſſeux,
Belle Iris, à les faire.

M. DE CHENEVIERES.

L'ÉLOGE DE BABET.

Babet m'a ſu charmer;
Babet a ma tendreſſe :
Qui voudroit m'en blâmer,
N'a pas vu ma Maîtreſſe :
C'eſt un air ſi fin,
Une taille, un ſein !
C'eſt la plus belle fille !
N'eût-elle que des jupons courts,
Et ſon corſet d'à tous les jours,
Vous diriez, fuſſiez-vous un ours,
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !

Quand Babet a dit oui,
C'eſt oui qu'il faut comprendre
Chacun eſt réjoui,
Si-tôt qu'on peut l'entendre ;
C'eſt la vérité,
La ſimplicité :
Point de détours de fille.
Fût ce le ſoir, ou le matin,

Qu'on la voie, adieu le chagrin :
Qu'elle chante, on eſt tout en train.
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !

Un gros Fermier d'ici
A dit : Babet, je t'aime ;
Je mourrai de ſouci,
Si-tu ne dis de même.
Tiens, veux-tu de l'or,
De l'argent encor ?
Tiens, prends-en, prends, ma fille.
Mais elle : Bon ! allez, Monſieur,
Quoique pauvre, j'ons de l'honneur.
Quand j'ai ſu ça, j'ai dit d'un cœur ;
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !

J'irai trouver Babet,
J'irai trouver ſa mere ;
Non, d'abord en ſecret . . . ;
Mais je crains ſa colere.
Je lui parlerai ;
Oui, je lui dirai :

Ah ! Babet ! ah ! ma fille !
Si tous les jours je ſuis tes pas,
C'eſt que l'amour & tes appas....
Tiens, je... oui... non, je ne te mens pas ;
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !

M. SÉDAINE.

A UNE JEUNE PERSONNE.

AIR : *Sans le ſavoir.*

OUI, vous êtes belle & jolie :
Et de mille graces remplie :
Chacun eſt charmé de vous voir :
Mais vous plairiez bien davantage,
En ſentant moins votre pouvoir.
Il faut être belle à votre âge,
Sans le ſavoir.

LE POUVOIR DE L'AMOUR.

AIR *de la Romance de Gavinié.*

ON eſt bien foible en aimant,
Quand l'objet qu'on aime eſt charmant!
C'eſt d'abord un ſoupir,
Enſuite un deſir,
Puis le plaiſir.
Comment ſe défendre,
Lorſqu'Amour nous donne un cœur tendre?
Un Amant qui plaît
Eſt ſi bien fait
Pour tout entreprendre!
On eſt bien foible en aimant, &c.

Eſt-ce bien loin que l'on fuit,
Quand l'Amant qu'on aime nous ſuit?
Il ſait tendre ſes lacs:
L'Amour, bientôt las,
Fait un faux pas;
Et l'honneur auſtere
Nous dit: Fuyez, fuyez, Bergere,
L'Amour eſt trompeur:
Et notre cœur
Nous dit le contraire.
Eſt-ce bien loin que l'on fuit, &c.

LA ROSE.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
Toi, dont Zéphire va jouir ;
Reine de l'Empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir !

Que dis-je, hélas ! crains de paroître,
Différe un moment de t'ouvrir ;
L'inſtant qui doit te faire naître,
Eſt celui qui doit te flétrir.

Thémire eſt une fleur nouvelle,
Qui ſubira la même loi :
Roſe, tu dois briller comme elle :
Elle doit paſſer comme toi.

Quitte cette tige épineuſe ;
Va l'embellir de tes couleurs :
Tu dois être la plus heureuſe,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs ſur le ſein de Thémire ;
Qu'il ſoit ton trône & ton tombeau :
Jaloux de ton ſort, je n'aſpire
Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.

Suis la main qui va te conduire
Du côté que tu dois pencher ;
Éclate à mes yeux, ſans leur nuire ;
Pare ſon ſein, ſans le cacher.

Mais ſi quelque autre main s'avance,
Si quelque Amant eſt mon égal,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mon rival.

Tu vivras plus d'un jour, peut-être,
Sur l'autel que tu dois parer ;
Un ſoupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut ſoupirer.

Fais-lui ſentir, par mes alarmes,
Le prix du plus grand des biens ;
En voyant expirer tes charmes,
Qu'elle apprenne à jouir des ſiens.

M. BERNARD.

COUPLETS

CHANTÉS à deux jolies Femmes, dans un Souper.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

BELLE Roſine, & vous, belle Cécile,
Également vous ſavez nous charmer ;
Entre vous deux, le choix eſt difficile ;
En vous voyant, il faut pourtant aimer.

Je ne ſais qui de vous doit mieux plaire,
Ou par l'eſprit, ou bien par le minois :
Amis, peut-on mieux décider l'affaire,
Qu'en les aimant toutes deux à la fois ?

Je demandois jadis aux Dieux propices,
Après ma mort, d'aller aux lieux charmans,
Où la Beauté, d'un torrent de délices,
Doit enivrer les heureux Muſulmans.

Mais, près de vous, je ne deſire guere
Le Paradis qu'inventa Mahomet ;
Je reſte ici, puiſque j'ai, ſur la terre,
Tous les plaiſirs qu'au ciel il nous promet.

M. BLIN DE SAINMORE.

L'AMITIÉ IMPOSSIBLE.

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien aimé ?*

TU veux des vers pour l'Amitié :
En Chanſon que lui dire ?
C'eſt un ſentiment oublié,
Dès qu'on te voit ſourire.
On n'a point d'amis à vingt ans :
Flore, Hébé, n'ont que des Amans.
C'eſt aux Zéphirs,
C'eſt aux Plaiſirs,
A treſſer ta couronne :
Du printems goûtons les loiſirs,
Avant ceux de l'Automne.

M. DORAT.

LA SAGESSE A LA MODE.

AIR *de Manon Giroux.*

J'ARRIVE à pied de Province
Par le grand chemin ;
Si mon équipage eſt mince,
Mon œil eſt mutin :
Mais ma vertu ſans nuage
Toujours reſtera ;
Je veux être toujours ſage :
M'aime qui voudra.

Un jour, ſortant de l'Egliſe,
Un petit Plumet
Me dit : Vous êtes mal miſe ;
Venez, mon poulet !
Je veux vous mettre en ménage :
Cela me tenta.
Déſormais je ſerai ſage :
Paſſons celui-là !

Je vis un Académiſte,
Jeune & fait au tour,
Qui me ſuivoit à la piſte
Dans le Luxembourg ;

C'eſt un oiſeau de paſſage ;
Qu'importe cela ?
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !

Un Gaſcon me dit : Petite,
Entre à l'Opéra ;
Je m'en charge, tout de ſuite
On t'y recevra.
Il veut un droit de courtage,
Qu'on devinera :
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !

Apprendre un mois la muſique,
Coûte trois louis ;
Le Maître, un jour, me réplique,
Pour toi point de prix :
Si tu veux, l'apprentiſſage
Rien ne coûtera.
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !

Un Coureur, avec myſtere,
Entre ſans frapper :
Monſeigneur ici va faire
Porter à ſouper.

Rien ne flatte davantage
Que cet honneur-là.
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !

Demeurer au quatrième,
Me ſemble indécent ;
C'eſt bleſſer le rang ſuprême
De Fille à talent :
A Noël, au bel étage,
Un Duc me mettra,
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !

Je vois, à vingt écus l'aune,
A la Barbe d'or,
Certaine étoffe à fond jaune
Qui me convient fort :
Damis, pour l'avoir, en gage
Met tout ce qu'il a.
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !

Ce meuble de brocatelle
N'eſt pas bien choiſi :
Liſe a du damas chez elle,
Blanc & cramoiſi :

Milord m'en donne un ; je gage
Qu'on en parlera.
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !

Vous n'avez rien aux oreilles,
Cela n'eſt pas bien ;
Voici qui fait à merveilles,
Des boucles de chien :
Comment tenir ſon courage
A ce propos-là ?
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !

Paſſant au quai de l'Horloge,
Je donnai dans l'œil
D'un gros Sous-Fermier qui loge
Quartier Montorgueil ;
Martin vernit l'équipage
Qu'il me donnera.
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !

Certain Chef de la Finance,
Seigneur obligeant,
S'offre à troquer ma faïance
Pour des plats d'argent :

Refuſer n'eſt pas d'uſage ;
Qu'eſt-ce qu'on dira ?
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !

Deux Mouſquetaires me virent
Dans un cul-de-ſac ;
Très-poliment ils m'offrirent
Tous deux du tabac :
N'en avoir qu'un, c'eſt dommage !
L'autre m'en voudra :
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor ces deux-là !

M. le Marquis DE V**.

LE CHARME DE L'AMOUR.

AIR : *Vous qui, du vulgaire ſtupide.*

L'EAU qui careſſe ce rivage,
La roſe qui s'ouvre au Zéphir,
Le vent qui rit ſous ce feuillage,
Tout dit qu'aimer eſt un plaiſir :
De deux Amans, l'égale flamme
Sait doublement les rendre heureux ;
Les indifférens n'ont qu'une ame ;
Lorſque l'on aime, on en a deux.

M. DE SAINT-PERAVI.

*A MADAME**.*

LE connois-tu, ma chere Éléonore,
Ce tendre enfant qui te ſuit en tout lieu,
Ce foible enfant, qui ſeroit tel encore,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu ?

C'eſt par ta voix qu'il étend ſon empire :
Je ne le ſens qu'en voyant tes appas ;
Il eſt dans l'air que ta bouche reſpire,
Et ſur les fleurs qui naiſſent ſous tes pas.

Qui te connoît, connoîtra la tendreſſe ;
Qui voit tes yeux, en boira le poiſon :
Tu donnerois des ſens à la ſageſſe,
Et des deſirs à la froide raiſon.

M. le C. D. B.

AU VIN.

AIR *de Joconde.*

IL n'eſt rien, dans tout l'univers,
Qui ne te rende hommage ;
Juſqu'à la glace des hivers,
Tout eſt pour ton uſage :
La terre fait, de te nourrir,
Sa principale gloire ;
Le ſoleil luit pour te mûrir :
Moi, je vis pour te boire.

LA VRAIE PHILOSOPHIE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

L'AMOUR de la Philoſophie
Avançoit pour moi la ſaiſon
Où la ſombre mélancolie
S'honore du nom de raiſon.

Quelle erreur! dans la ſolitude,
Je paſſois les nuits & les jours :
Ah! peut-on donner à l'étude
Un tems que l'on doit aux amours?

Je vois Thémire... & dans mon ame
Le ſentiment renaît ſoudain ;
Ses yeux ont allumé la flamme
Qui vient de réchauffer mon ſein.

Ah! comment pourrois-je encor lire
Loke, de ſes rivaux vainqueur!
Je n'écoute plus que Thémire :
Ma ſeule étude, c'eſt mon cœur.

Newton, c'eſt en vain que tu m'ouvres
Un chemin brillant dans les cieux :
Les grands ſecrets que tu découvres,
Sont moins qu'un regard de ſes yeux.

Ah ! que m'importe, en un ſyſtême,
De trouver l'ordre & la clarté ?
C'eſt dans le cœur de ce que j'aime,
Que je trouve la vérité.

Une ame & ſi belle & ſi pure,
Les attraits qui m'ont ſu charmer....
C'eſt pour moi toute la nature :
Aujourd'hui je ne ſais qu'aimer.

Quel tranſport, quel beau feu m'anime !
Quel bonheur pour moi d'être Amant !
Tout l'eſſor d'un eſprit ſublime
Vaut-il un tendre ſentiment ?

M. le Comte DE TRESSAN.

LE COUPLE BIEN ASSORTI.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

LISETTE eſt faite pour Colin,
Et Colin pour Liſette :
Il eſt volage, il eſt badin ;
Elle eſt vive & coquette.
Colin tolere ſes rivaux ;
Liſette ſes rivales :
Il prime parmi ſes égaux ;
Elle, entre ſes égales.

Liſette amuſe mille Amans ;
Colin, toutes les Belles :
Tous deux en amour ſont conſtans,
Et tous deux infidèles :
Il eſt le plus beau du hameau,
Comme elle eſt la plus belle :
Colin reſſemble au franc moineau ;
Liſette, à l'hirondelle.

Sans ſoupirer & ſans languir,
Ils amuſent l'abſence
Par les plaiſirs du ſouvenir
Et ceux de l'eſpérance.

Quoiqu'ils diſſipent leur chagrin
Par quelque autre amourette,
Liſette revient à Colin,
Et Colin à Liſette.

S'il naît quelque diſpute entre eux,
C'eſt un léger orage,
Qui, bien loin de briſer leurs nœuds,
Les ſerre davantage.
Quel tort pourroient-ils ſe donner,
Également coupables ?
Ah! pour ne ſe pas pardonner,
Tous deux ſont trop aimables !

Les ſoupçons jaloux, les ſoupirs,
Ne troublent point leurs chaînes ;
D'amour ils goûtent les plaiſirs,
Sans en craindre les peines.
Amans, voulez-vous vivre heureux ?
Prenez-les pour modele,
Et n'imitez point dans vos feux
La triſte tourterelle.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

LES AMOURS DE PARIS.

AIR *du Menuet d'Exaudet.*

EN ces lieux,
Par les nœuds
Du caprice,
Une Belle nous retient,
L'engagement ne tient
Que par pur artifice ;
Faux deſirs,
Faux ſoupirs,
Tout eſt ruſe,
Et de manquer à ſa foi,
L'ennui porte avec ſoi
L'excuſe.
On ſait ſe paſſer d'eſtime ;
C'eſt un point que l'on ſupprime :
Des travers,
Des grands airs,
Ton frivole,
Voilà le talent divin
Dont une femme enfin
Eſt folle.

En un jour,
Notre amour
S'émancipe :
Amans ſans être amoureux,
Sans bonheur être heureux,
Volage par principe,
L'agrément
D'un moment
Nous enchaîne ;
Sans plaiſir on s'eſt uni,
Et l'on ſe quitte auſſi
Sans peine.

LES SOUHAITS.

AIR : *Quoi ! vous partez, &c.*

POINT ne voudrois, pour bien paſſer ma vie,
Des riches dons du rivage Indien ;
Point ne voudrois des parfums d'Arabie,
Ni des tréſors du Peuple Libien :
Il ne me faut que l'amour de ma Mie ;
Pour moi, ſon cœur eſt le ſouverain bien.

D'être un Héros point ne me glorifie ;
Pour guerroyer, je ſuis trop Citoyen.
Que le François diſpute l'Acadie,
Que le Hongrois batte le Pruſſien :
Il ne me faut que le cœur de ma Mie ;
Voilà mon trône, & le reſte n'eſt rien.

De Bouchardon j'ignore la magie ;
Point ne voudrois graver comme un Ancien :
L'art de Rubens ne me fait nulle envie ;
Point ne voudrois primer le Titien :
Il ne me faut qu'un portrait de ma Mie,
Quand je le vois, je ne deſire rien.

De l'art des vers je n'ai point la manie,
Je connois peu le mont Aonien :
Mais de rimer s'il me prend la folie,
Point ne prirai le Dieu Pégasien :
Il ne me faut que le nom de ma Mie ;
Pour ce seul nom, je rime & chante bien.

Je ne veux point de la Philosophie :
Elle est trop froide, & ne conduit à rien ;
Je ne veux point savoir l'Astrologie,
Ni disputer du vuide aërien :
Il ne me faut qu'un coup-d'œil de ma Mie ;
Voilà mon astre, il me conduira bien.

Qu'ai-je besoin de savoir la Chymie ?
Tous ses secrets sont un foible moyen.
Qu'un autre Amant vante la Pharmacie,
Et rende hommage au fameux Gallien :
Il ne me faut qu'un baiser de ma Mie ;
Mon cœur renaît, & je me porte bien.

Si, par hasard, quelqu'autre fantaisie
Troubloit mes sens, Amour, sois mon soutien :
Si, par toi seul, il faut que je l'oublie,
Cache l'erreur ; car mon crime est le tien.
Il ne me faut qu'un soupir de ma Mie :
Je quitte tout, & reprends mon vrai bien.

Souvent j'ai pris un peu de jalouſie :
Quand on eſt tendre, on eſt Pyrrhonien ;
Dans les tranſports de cette frénéſie,
Tout me fait peur, diſcours, geſte, maintien :
Il ne me faut qu'un ſouris de ma Mie ;
Mon cœur s'appaiſe, & je ne crains plus rien.

Si quelque crainte alarme mon génie,
C'eſt l'abandon d'un cœur comme le ſien ;
Tous les deſirs de mon ame attendrie,
Sont d'inſpirer un feu ſemblable au mien.
Il ne me faut que conſerver ma Mie :
Plaire toujours, c'eſt le nœud gordien.

*M. S**.*

RÉPONSE.

AIR : *Quoi ! vous partez, &c.*

TOUT mon deſir & ma plus forte envie,
Auroit été d'être un nouveau Créſus :
Des riches dons d'Amérique & d'Aſie,
J'aurois tâché d'amaſſer tant & plus ;
Non pas pour moi, c'eût été pour ma Mie :
Sans elle, hélas ! les aurois-je voulus ?

D'être un Héros, j'aurois eu la manie ;
Mars m'auroit vu ſuivre ſes étendards ;
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les haſards :
L'eſpoir d'offrir mes lauriers à ma Mie,
Seul m'eût frayé la route des Céſars.

D'être un Apelle, il m'auroit pris envie,
Mais ſans daigner travailler pour les Rois :
Si de Rubens imitant la magie,
La toile eû pu s'animer ſous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurois fait de ma Mie !
Je l'aurois peinte ainſi que je la vois.

Éterniſer une flamme chérie,
Auroit été de mes vœux le premier :
Le tendre amour, ſeul guide de ma vie,
Aux doctes Sœurs m'eût fait ſacrifier ;
J'aurois été le Chantre de ma Mie,
J'eus mis ma gloire à la déifier.

Et me livrant tout à l'Aſtronomie,
J'aurois ſuivi mon inclination ;
Un nouvel aſtre, au gré de mon envie,
Eût, de nos jours, paru ſur l'horizon :
Au firmament j'aurois placé ma Mie ;
Elle eût été ma conſtellation.

Bien loin de fuir l'utile Pharmacie,
J'en aurois ſu braver tous les dégoûts ;
Je me ſerois plongé dans la Chymie,
Et les travaux m'auroient ſemblé bien doux,
Si quelquefois, Médecin de ma Mie,
J'euſſe eu le droit de lui tâter le pouls.

J'aurois banni la ſombre jalouſie,
L'amour ſincere en écarte l'horreur ;
Trop délicat pour cette frénéſie,
D'un feu plus pur, j'aurois fait mon bonheur ;

Car, en aimant, j'euſſe eſtimé ma Mie :
Sans mon eſtime, auroit-elle eu mon cœur ?

Jamais, jamais nulle autre fantaiſie
N'auroit ſéduit mon eſprit trop charmé ;
Tous les regards d'Iris & de Sylvie
Auroient contre eux trouvé mon cœur armé.
Juſqu'au tombeau, j'euſſe adoré ma Mie,
Et Vénus même en vain m'auroit aimé.

Madame E. D. B.

LE COURTISAN DÉSABUSÉ.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

REVENEZ, Amours enchanteurs ;
Revenez, Graces que j'adore ;
Que de vos couronnes de fleurs
Mon jeune front ſe pare encore !

Loin d'ici, preſtiges des Cours,
Ambition, grandeur trop vaine :
Pour jamais, aux pieds des Amours
La raiſon même me ramène.

Aux jeux, aux bocages rendu,
Je vais reprendre enfin ma lyre,
Et, par un hommage aſſidu,
Mériter que Vénus m'inſpire.

Je la vois de ſon doux ſouris
Enhardir ma Muſe timide :
Je ſerai sûr de plaire au fils,
Si la mere à mes chants préſide.

Liberté, qui fuis loin des Rois,
A Paphos reviens me conduire :
S'il me faut recevoir des loix,
Que ce ne ſoit que de Zémire.

Revenez, Amours enchanteurs ;
Revenez, Graces que j'adore :
Que de vos couronnes de fleurs
Mont jeune front ſe pare encore.

M. D'ARNAUD.

L'AMANT TIMIDE.

POUR ſoumettre mon ame
A l'empire des plaiſirs,
Un Berger plein de flamme
M'entretient de ſes deſirs :
Pas-à-pas ſon feu le guide
Vers la route des faveurs :
Mais ſon cœur, encor timide,
N'oſe braver mes rigueurs.

La ſageſſe, trop fiere,
Me défend de l'écouter ;
Mais, pour la faire taire,
L'ingrat n'oſe aſſez tenter :
Que n'a-t-il aſſez d'adreſſe,
Pour dérober au devoir
Les preuves d'une foibleſſe
Que je n'oſe laiſſer voir !

Quand, d'un œil moins ſévere,
J'écoute ſes tendres feux,
Son embarras différe
L'inſtant de le rendre heureux ;

Il craint, il tremble, il héſite;
Il avertit ma fierté,
Et la cruelle en profite,
Pour bannir la volupté.

Hier, à la victoire
Marchant plus rapidement,
Il atteignoit la gloire
Dont on couronne un Amant:
Que n'oſoit-il davantage!
Encore un pas ſeulement,
La raiſon faiſoit paſſage
Au plaiſir du ſentiment.

Attribuée à M. DE VOLTAIRE.

NINA,

CHANSON.

TOUJOURS ſeule, diſoit Nina !
L'ennui m'accablera,
Ah !
Non, ce n'eſt qu'avec les Amours
Que l'on trouve les jours
Courts.
Sans Amans,
Nina perd ſon tems ;
Jean paſſa,
Il entendit ça ;
Il s'avança,
Et dit comm'ça :
Dam', me voilà,
Me voilà, là !

Nina court & cherche un réduit ;
Jean, voyant qu'elle fuit,
Suit :
Il la joint bientôt dans un bois,
Dont l'Amour fit cent fois
Choix.

Un faux pas,
Qu'on ne prévit pas,
Entraîna
Jean avec Nina :
Il l'ricana,
Et s'écria, Dam', me voilà,
Dam', me voilà,
Me voilà, là !

Monſieur Jean, relevez-vous donc !
Jean répond ſans façon :
Non.
Je prétends diſſiper l'ennui
Qui t'a juſqu'aujourd'hui
Nui.
Sans Amans,
Tu paſſes ton tems ;
Si de Jean
Ton cœur eſt content,
Jean t'aimera
Tant qu'il pourra.
Dam', le voilà,
Le voilà, là !

Il veut mettre dans ſon corſet
Un bouquet qu'il avoit
Fait.

Votre train va je ne ſais où :
Finiſſez ! êtes-vous
Fou ?
Quoi ! déjà
Vous vous fâchez, dà !
C'eſt en vain,
Et j'irai mon train.
Que faire à ça ?
Mets-le donc là :
Dam' le voilà,
Le voilà, là !

Je ſerois plus content qu'un Roi,
Si j'obtenois de toi....
Quoi ?
Un petit baiſer amoureux :
Pour mieux dire, j'en veux
Deux.
Le fripon
Les prit ſans façon :
Nina fit
Du bruit ;
Jean lui dit :
Jean les vola,
Jean les rendra ;
Tiens ! les voilà,
Les voilà, là !

De nouveau le fournois en prend,
Puis enſuite il rend,
Tant,
Que Nina ſe trouble & rougit.
L'Amour, qui la trahit,
Rit :
Il arma
Jean, contre Nina,
D'un trait sûr,
Pour vaincre un cœur dur.
Jean l'eſſaya,
L'Amour cria :
Dam', l'y voilà,
L'y voilà, là !

M. LAUJEON.

LEÇON DE POÉSIE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Vous voulez apprendre à rimer,
Et daignez me choiſir pour Maître !
Pour peu que vous ſachiez aimer,
Charmante Églé, je veux bien l'être.

Telle eſt la premiere leçon
Que je donne à mes Écolieres :
Si le cœur eſt votre Apollon,
Vous remplacerez Deshoulieres.

L'eſprit ſouvent parle au haſard :
La voix du cœur eſt toujours sûre.
Les regles ſont filles de l'art :
Mais l'art eſt fils de la nature.

N'écoutez que le ſentiment ;
Son eſſor eſt toujours ſublime :
Si vous aimez bien votre Amant,
Vous ne chercherez point la rime.

L'eſprit fait de fades Chanſons ;
La ſeule vanité l'inſpire :
Ovide étoit sûre de ſes ſons,
Lorſque l'Amour montoit ſa lyre.

Aimez donc, & ſuivez la loi
Que lui dictoit ce Dieu ſuprême.
Quand vous aimerez comme moi,
Eglé, vous rimerez de même.

M. DA ZA PLACE.

L'AGE DU BONHEUR.

AIR : *Dodo, l'Enfant do, &c.*

A moi, charmant Anacréon !
J'invoque aujourd'hui ton génie :
Des jeux prolonger la saiſon,
C'eſt ajouter à notre vie.
Appellons ici la gaîté,
L'enjoûment & la liberté :
Enfans de quinze ans,
Laiſſez danſer vos mamans.

Conviens, Amour, qu'ici des ans
Tu méconnoîtrois l'intervalle ;
La moins jeune de ces mamans,
Peut de ſa fille être rivale.
Il eſt plus d'un mois pour les fleurs,
Et toutes les roſes ſont ſœurs.
Enfans, &c.

Belles, qui formez des projets,
Trente ans eſt pour vous le bel âge ;
Vous n'en avez pas moins d'attraits ;
Vous en connoiſſez mieux l'uſage.

C'eſt le vrai moment d'être heureux ;
On plaît autant, on aime mieux.
Enfans, &c.

Croyez-vous que ce Dieu malin,
Dont je chéris & crains la flamme,
Allume aux rayons du matin
Le flambeau qui brûle notre ame ?
Son feu, ſi je l'ai bien ſenti,
Reſſemble aux ardeurs du midi.
Enfans de quinze ans,
Laiſſez danſer vos mamans.

M. M***.

A UNE JOLIE FEMME,

HABILLÉE en Militaire, & qui avoit fait, dit-on, ſix Hommes au Roi.

AIR : *Il faut, quand on aime une fois.*

TANTÔT on vous prend pour l'Amour,
Et tantôt pour ſa Mere :
Pour vous, l'on change, en même jour,
De goût, de caractere ;
Et vous meneriez tour-à-tour
De Florence à Cythere.

Votre épée, aimable Guerrier,
Nous cauſe peu d'alarmes :
Vous avez, mon brave Officier,
De plus puiſſantes armes ;
Et ce ſont, brave Cavalier,
Vos yeux remplis de charmes.

Mon beau Cornette, enrôlez-moi,
Je ſuis prêt d'y ſouſcrire ;

Car vous avez l'air, sur ma foi !
Quoi qu'on en puisse dire,
De faire des hommes au Roi,
Plutôt que d'en détruire.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

A PHILIS.

PRENDS, ma Philis, prends ton verre,
Buvons tous deux à longs traits ;
Rends ma bouteille légere,
Et ne la deviens jamais.
L'Amour, qui nous verra faire,
N'en aura pas moins d'affaire :
Il aura son tour après.

LA MANIERE FAIT TOUT.

VAUDEVILLE.

AIR : *Tout conſiſte dans la maniere.*

AMANS, qui marchez ſur les traces
Des agreables de la Cour,
Ayez de l'eſprit & des graces ;
Il en faut pour faire l'amour :
Tout conſiſte dans la maniere
Et dans le goût,
Et c'eſt la façon de le faire
Qui fait tout.

Pour faire un bouquet à Lucrece,
Suffit-il de cueillir des fleurs ?
Il faut encore avoir l'adreſſe
D'en bien aſſortir les couleurs.
Tout conſiſte, &c.

L'Amant riſque tout, & tout paſſe,
Lorſque l'on ſait prendre un bon tour ;

S'il eſt inſolent avec grace,
On fera grace à ſon amour.
Tout conſiſte, &c.

De deux jours l'un, à ma Bergere,
Je fais deux bons petits Couplets,
Et ma Bergere les préfere
A douze qui ſeroient mal faits.
Tout conſiſte dans la maniere
Et dans le goût,
Et c'eſt la façon de le faire,
Qui fait tout.

M. Collé.

ROMANCE DE LUCRECE.

AIR : *L'Amour m'a fait la peinture.*

DANS cette belle contrée,
Où le Tibre, en ſes replis,
Roule ſon onde dorée,
Ma vue, au loin égarée,
Erroit parmi des débris.

Le Dieu des ombres légeres
M'invitoit au doux repos,
Quand d'antiques caracteres
Suſpendirent mes paupieres,
Qu'alloient fermer ſes pavots.

C'étoit la triſte aventure
De Lucrece & de Tarquin;
J'en ai traduit la peinture:
Puiſſe la race future
Me ſavoir gré du larcin!

Lucrece eſt une ame tendre,
Avec un cœur vertueux :
Tarquin ne put s'en défendre ;
Et le défaut de s'entendre,
Fit le malheur de tous deux.

Un jour, tout parfumé d'ambre,
Méditant d'heureux efforts,
Il la ſurprit dans ſa chambre :
On n'avoit point d'antichambre,
On ne ſiffloit point alors.

Lucrece reſte muette :
Mais, prenant un autre ton,
Elle court à ſa ſonnette :
Il en avoit en cachette,
Exprès coupé le cordon.

A ſes pieds il tombe, il jure
Qu'il ſera reſpectueux ;
Que ſa flamme eſt vive & pure ;
On dit qu'en cette poſture,
Un homme eſt bien dangereux.

Tarquin devint téméraire ;
Lucrece eut recours aux cris ;
Elle tombe en ſa bergere :
Le pied gliſſe d'ordinaire,
Sur un parquet ſans tapis.

Le remord trouble ſon ame ;
Juſqu'au plaiſir, tout l'aigrit :
Un poignard éteint ſa flamme.
En notre ſiécle, une femme
A plus de force d'eſprit.

M. DE SAINT-PERAVI.

CHANSON.

TENDRE. Amour, auteur de ma peine,
Deviens celui de mes plaiſirs ;
Fais que mon aimable Climène
Soit favorable à mes deſirs :
Pour l'enflammer, prends ton flambeau ;
Rends ſon ardeur extrême ;
Mais ſonge à mettre ton bandeau,
De peur d'aimer toi-même.

LES VENDANGES DE CYTHERE.

AIR : *Sortez de vos retraites.*

DANS l'Iſle de Cythere,
Vénus a ſon preſſoir,
Que d'une main légere
Les Amours font mouvoir :
On y puiſe ſans ceſſe
Ce Nectar précieux,
Que verſe la jeuneſſe
A la table des Dieux.

Cave où l'on eſt à l'aiſe,
Plaît le mieux à Bacchus ;
Ce goût, ne lui déplaiſe,
Iroit mal à Vénus :
Le plus petit eſpace
Renferme mille appas ;
Le vin tient de la place,
Le plaiſir n'en tient pas.

Tout rempli d'allégreſſe,
Comme on voit le Glaneur
Grapiller ce que laiſſe
Le fer du Vendangeur ;

Armé d'une faucille,
Dans Cythere, à ſon tour,
Le pauvre Hymen grapille
Les reſtes de l'Amour.

Ennemi du myſtere,
Bacchus aime un ſéjour
Que le ſoleil éclaire,
Et vendange le jour.
Vénus aime le ſombre
Du plus ſécret réduit;
Elle ſe plaît à l'ombre,
Et vendange la nuit.

M. DORAT.

A M. COLLÉ,

AUTEUR DE LA PARTIE DE CHASSE.

AIR : *Et ton, ton, ton, que le vin eſt bon!*

JADIS à table, entre les pots,
Rouloient & couplets & bons mots :
Cette joie eſt bannie !
Le bon air, hélas ! dans Paris,
Déclare roturiers les Ris !
Décemment on s'ennuie.
Gens qui ſe diſent du bon ton,
Ne veulent plus qu'on chante : Zon,
Et bon, bon, bon,
Que le vin eſt bon !
Il conſole la vie.

De Momus joyeux favori,
Qui, chez Michaut, menant HENRI,
Les fais trinquer à table ;
Crois-tu que ce fameux Héros,
Par ſa bonté, par ſes propos
A jamais adorable,
Seroit aujourd'hui du bon ton,
Lui qui, ſimplement grand & bon,

Chanteroit zon,
Que le vin eſt bon,
Près d'un objet aimable ?

Devant l'italique Fredon,
A fui la bachique Chanſon
Et le gai Vaudeville ;
Tout d'un tems a fui loyauté :
Plutus eſt le ſeul Dieu fêté,
A la Cour, à la Ville ;
Et dans nos meilleures maiſons,
Gens bariolés de cordons,
Diſent tout haut :
C'eſt de l'or qu'il faut,
L'honneur eſt inutile.

Mon cher Collé, mon vieil ami,
Toi, qui ſi long-tems as gémi
Du triſte goût moderne,
Qu'à l'angloiſe, des furieux
Deſcendent, en bravant les cieux
Aux gouffres de l'Averne :
Mais nous, des roſes du printems,
Couronnons l'hiver de nos ans ;
Et ſi jamais
Nous mourons exprès,
Conſentons qu'on nous berne.

Malgré le ſiecle où nous vivons,
Oſons donner pour compagnons
Les Ris à la Vieilleſſe :
A l'exemple d'Anacréon,
Il faut, dans l'arriere-ſaiſon,
Égayer la ſageſſe,
Et ſouvent, le verre à la main,
Dire à Philis : « Objet divin,
» Verſez tout plein ;
» Beaux yeux & bon vin,
» Rappellent la Jeuneſſe ».

M. SAURIN.

L'AIMABLE HOTESSE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

LA Maîtreſſe du Cabaret
Se devine ſans qu'on la peigne :
Le Dieu d'amour eſt ſon portrait ;
La jeune Hébé lui ſert d'enſeigne.

Bacchus aſſis ſur ſon tonneau,
La prend pour la fille de l'Onde :
Même en ne verſant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer ſon monde.

M. le C. DE B**.

LE PARADIS TERRESTRE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

QUE l'on goûte ici de plaiſirs !
Où pourrions-nous mieux être ?
Tout y ſatisfait nos deſirs,
Et tout les fait renaître.

N'eſt-ce pas ici le Jardin
Où notre premier pere
Trouvoit ſans ceſſe ſous ſa main
De quoi ſe ſatisfaire ?

Ne ſommes-nous pas encor mieux
Qu'Adam dans ſon bocage ?
Il n'y voyoit que deux beaux yeux :
J'en vois bien davantage !

Dans ce Jardin délicieux,
On voit auſſi des pommes
Faites pour charmer tous les Dieux
Et damner tous les hommes.

Amis, en voyant tant d'appas,
Quels plaiſirs ſont les nôtres !
Sans le péché d'Adam, hélas !
Nous en verrions bien d'autres !

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'étoit la ſienne :
Je vois ici celle d'autrui,
Et n'y vois pas la mienne.

Il buvoit de l'eau triſtement,
Auprès de ſa compagne :
Nous autres, nous chantons gaîment,
En ſablant le champagne.

Si l'on eût fait, dans un repas,
Cette chere au bon-homme,
Le gourmand ne nous auroit pas
Damné pour une pomme.

M. L. D. D. N.

COUPLETS

Sur un Café mêlé de Danſes & de Décorations.

AIR : *Juſques dans la moindre choſe.*

TANDIS que de nos bocages
L'hiver ternit les couleurs,
Quel art a, ſous ces ombrages,
Créé des berceaux de fleurs?
Ah! je ne puis méconnoître
Le Dieu qui les reproduit :
Le plaiſir les fait renaître,
Lorſque l'hiver les détruit.

Ici, le plaiſir raſſemble
Bacchus, l'Amour & les Jeux;
Ici, folâtrent enſemble
Les plus aimables des Dieux.
Sous cet éclatant feuillage,
Cent Beautés que j'apperçois,
Sont des roſes du même âge :
L'œil héſite ſur le choix.

Parcourez ces fleurs nouvelles
Vous, dont le cœur ſait aimer ;
Au milieu de tant de Belles,
Il eſt doux de s'enflammer.
Propos tendres, ſoins aimables,
Prodiguez tout en ce ſéjour,
Et ſemez autour des tables
Les jolis riens de l'Amour.

Le jeune Zéphir careſſe
Trente roſes à la fois ;
Comme lui, volez ſans ceſſe :
D'un Café ce ſont les loix.
Ne choiſir qu'une Bergere,
C'eſt être injuſte envers cent :
Lorſque toutes ſavent plaire,
C'eſt vertu d'être inconſtant.

Aux clartés étincelantes
De ces flambeaux allumés,
Les Beautés ſont plus brillantes,
Leurs yeux ſont plus animés.
Par de ſecrettes magies,
Tous les ſens ſont excités :
Le jour tremblant des bougies,
Eſt le jour des voluptés.

Ici la Coquette attire,
La Dédaigneuſe ſourit,
L'Indifférente ſoupire,
La Rêveuſe s'attendrit,
La Nymphe, ſans rien connoître,
Cependant ſe ſent charmer,
Et ſon cœur commence à naître :
Car c'eſt naître que d'aimer.

Belles, l'Amour, ſur vos traces,
Fait pétiller ſon flambeau ;
Pour mieux contempler vos graces,
Il ſouleve ſon bandeau.
Dans vos yeux, mettez ſa flamme,
Dans vos pas, ſes mouvemens ;
Par l'eſprit, régnez ſur l'ame,
Par les charmes, ſur les ſens.

Sur-tout deſirez de plaire ;
Vous plairez par ce deſir :
Il fixe une ame légere ;
Il enchaîne le plaiſir.
A cet ordre eſt-on rebelle ?
L'eſprit perd de ſon reſſort ;
La Beauté même eſt moins belle,
Et l'Amour bâille & s'endort.

L'Amour qui, dans cette Fête,
Pas-à-pas ſuit la Beauté,
Peut trouver le tête-à-tête
Au ſein de la liberté.
Souvent le Dieu du myſtere,
Dans le bruit vient s'arrêter,
Et la foule eſt ſolitaire
Pour qui ſait en profiter.

Laiſſez la raiſon boudeuſe
Seule à l'écart dans un coin;
Ou du moins ſi la grondeuſe
Vous ſuit, que ce ſoit de loin.
Le Dieu qui, pour la jeuneſſe,
Créa les tendres deſirs,
Fit le jour pour la ſageſſe,
Mais la nuit pour les plaiſirs.

M. THOMAS.

LA JOLIE BOUDEUSE.

AIR : *Du haut en bas, &c.*

QUAND vous boudez,
Vous n'en êtes pas moins charmante ;
Quand vous boudez,
Ce joli front, que vous ridez,
Prend une grace différente :
Mais vous n'avez pas l'air méchante,
Quand vous boudez.

Quand vous riez,
Que d'éclat ſur votre viſage,
Quand vous riez !
Jeune Iris, ſi vous m'en croyez,
N'affectez point un air ſauvage :
Vous plaiſez cent fois davantage,
Quand vous riez.

A ſon réveil,
Iris, plus brillante que Flore,
A ſon réveil,
Au ſortir des bras du ſommeil,
Semble une fleur qui vient d'éclore ;
Céphale croiroit voir l'Aurore
A ſon réveil.

M. L'Abbé DE LATTAIGNANT.

LE BON CONSEIL.

AIR *de Joconde.*

DU vin je ſuis toujours charmé,
Quelle que ſoit ma chaîne ;
Lorſque je ne ſuis point aimé,
Je ſoulage ma peine :
Mais lorſque je plais, par bonheur,
A celle que j'adore,
Loin de ralentir mon ardeur,
Je la redouble encore.

Écoute, Amant triſte & jaloux,
Ce que je te conſeille :
Tu n'aimes pas plus des yeux doux,
Que j'aime ma bouteille ;
Ainſi que je la traite, apprens
A traiter ta Bergere :
Je la quitte, dès que je ſens
Qu'elle devient légere.

LE PORTRAIT D'ISMÈNE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

AMOUR, commence le tableau :
Qu'il ſera beau, s'il eſt fidèle !
Voilà les couleurs, le pinceau ;
Deſſine, Amour, ſois mon Apelle.

L'ouvrage eſt digne de ta main ;
Il s'agit du portrait d'Iſmène.
Sur l'albâtre d'un front ſerein,
Trace deux jolis arcs d'ébène.

Peins ſous leur voûte un œil charmant,
Cet œil trop rigoureux peut-être,
Qui, tour-à-tour fier & touchant,
Défend le deſir qu'il fait naître.

Peins, ſur ſes levres de corail,
Les fleurs nouvellement écloſes ;
De ſes dents, pour rendre l'émail,
Peins des perles parmi des roſes.

Avec art ſuſpends ſes cheveux,
Et treſſe-les en diadême...
Laiſſe-les flotter, ſi tu veux,
Ce déſordre lui ſied de même.

Exprime le charme ſecret
De ſon doux & tendre ſourire :
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet :
Moi, je peindrai ce qu'il inſpire.

M. DORAT.

L'AMOUR BIEN DÉGUISÉ.

AIR : *Ce que je dis eſt la vérité même.*

COMMENT Colin ſait-il donc que je l'aime !
J'ai ſi bien feint de le haïr !
Eſt-ce mon cœur qui s'eſt trahi lui-même ?
Eſt-ce l'Amour qui m'a voulu trahir ?
Avec lui, timide & farouche,
J'ai du plaiſir : mais je ſais le cacher ;
Je rougis ſi-tôt qu'il me touche,
Je lui défends de me toucher.
Comment colin, &c.

Dans mes yeux il auroit pu lire :
Mais, devant lui, j'ai ſoin de les baiſſer ;
Je contrains juſqu'à mon ſourire,
Et je lui dis de me laiſſer.
Comment Colin, &c.

D'un baiſer qu'il a cru me prendre,
Colin confus ſi tôt veut m'appaiſer :
Je lui dis : Tu peux le reprendre,
Je ne veux point de ton baiſer.

Comment Colin ſait-il donc que je l'aime ?
J'ai ſi bien feint de le haïr !
Eſt-ce mon cœur qui s'eſt trahi lui-même ?
Eſt-ce l'Amour qui m'a voulu trahir ?

M. MARMONTEL.

A UNE JEUNE FEMME,

Accouchée d'une Fille.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

COMME un chien dans un jeu de quille,
On reçoit une pauvre Fille,
A l'inſtant qu'elle vient au jour :
A quinze ans, quand elle eſt gentille,
Elle nous reçoit, à ſon tour,
Comme un chien dans un jeu de quille.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

LA FRANCHISE.

UNE Fille,
Qui toujours ſautille,
Dont l'air agaçant
Annonce un feu naiſſant;
Ferme, franche,
Beaux yeux, gorge blanche,
Cet objet eſt tout
Ce qui flatte mon goût.
Morbleu! quand je vois
Certaine Lucrece;
Qui des loix
D'une auſtere ſageſſe
M'entretient,
Et cent fois me tient
De ces propos
Senſés ou bigots:
Moi, ſur un ton
Qui la confond,
Je lui réponds:
Une Fille, &c.

Je ris des attraits
De cette Coquette,

Dont les traits
Naiſſent à ſa toilette ;
En vain l'art
Lui prête un rempart,
Deux fois vingt ans
Ont filé ſon tems.
L'art, le fracas,
Ne valent pas
Une Fille, &c.

Pourquoi vante-t-on
Les airs de nobleſſe
Et le ton
De Petite-Maîtreſſe,
D'une Iris
Qui, minaudant,
Vous trouve excédant,
Cligne les yeux,
Et fait des nœuds ?
J'aime bien mieux
Une Fille, &c.

VADÉ.

LEUR GOUT,

VAUDEVILLE.

AIR : *Tout conſiſte dans la maniere.*

UN homme aimable, un homme à femmes,
S'il veut être l'homme du jour,
S'il veut avoir toutes nos Dames,
Ne doit jamais avoir d'amour.
A l'Amour les voit-on ſe rendre ?
Point du tout :
Il eſt donc plus sûr de les prendre
Par le goût.

Climène a le goût des parures ;
Sapho, celui des Beaux-Eſprits ;
Lucinde, le goût des voitures ;
Celui du plaiſir tient Iris.
A l'Amour, &c.

Des Agnès qui n'ont pu connoître
Ni l'amour, ni la volupté,
Quel goût vous en rendra le maître ?
Quel goût ? . . . la curioſité.
A l'Amour, &c.

Le goût tient lieu de l'amour même,
Chez les Amans, chez les Époux :
Dit-on, à préſent, je vous aime ?
Non. L'on dit : J'ai du goût pour vous.
A l'Amour, &c.

Ce goût, dont une ame eſt ſaiſie,
Et qu'on prend pour du ſentiment,
Souvent n'eſt qu'une fantaiſie :
Mais il amène le moment.
A l'Amour les voit-on ſe rendre ?
Point du tout :
Il eſt donc plus sûr de les prendre
Par le goût.

M. Collé.

LES FLECHES DE L'AMOUR.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

D'UN ruiſſeau qui coupoit la plaine,
Mes pas ſuivoient chaque détour,
Et bientôt ſa courſe m'entraîne
Près d'un bois où dormoit l'Amour.

Ses traits ſur un tapis de mouſſe,
Sont répandus à ſes côtés ;
Qu'un autre que moi les émouſſe :
J'aime juſqu'à leurs cruautés.

Mais, voyant leur plume légere
Différer en tout à mes yeux,
Je m'occupe de ce myſtere,
Dont mon eſprit eſt curieux.

L'Amour s'éveille ; je friſſonne :
Ami, dit-il avec bonté,
De ce prodige qui t'étonne,
Tu vas percer l'obſcurité.

Ai-je à frapper l'ame inquiette
De quelque Amant ſombre & jaloux ;
Je choiſis alors la ſagette,
Où ſont les plumes des hiboux.

Pour le Diſciple d'Épicure,
Le ſentiment eſt ſans attraits ;
Quand je lui fais une bleſſure,
Les moineaux ont paré mes traits.

L'aiglon eſt pour le téméraire,
Le ſerein pour les beaux conteurs ;
Pour le fat, toujours ſûr de plaire,
Du paon j'empruute les couleurs.

Veux-je bleſſer un cœur fidèle,
Fait pour aimer bien conſtamment,
La plume de la tourterelle
A ma fleche ſert d'ornement.

Regarde-la, vois, qu'elle eſt belle !
Sur tous mes traits elle a le prix.
Ah ! m'écriai-je, Amour, c'eſt celle
Dont tu m'as bleſſé pour Iris !

M. BRET.

ROMANCE.

AIR : *Quoi ! ma Voiſine, eſt-tu fâchée ?*

UN beau Berger, ſur ſa muſette,
Chantoit toujours :
Il n'eſt point de douceur parfaite,
Sans les Amours ;
De vos Amans, jeunes Bergeres,
N'ayez point peur ;
Ils ont, quoi qu'en diſent vos meres,
Ils ont un cœur.

Souvent Iſmène alloit ſe rendre
Près du Berger,
Et prenoit plaiſir à l'entendre,
Sans y ſonger.
Elle apprit bientôt, la pauvrette !
Pour ſon malheur,
Qu'on peut, pour une Chanſonnette,
Donner ſon cœur.

Aujourd'hui, la plaintive Iſmène
N'a plus d'Amant,
Et tout le long de la ſemaine,
Va répétant :

Défiez-vous de la voix tendre
D'un ſéducteur :
Hélas ! ſans celle de Sylvandre !
J'aurois mon cœur !

M. Léonard.

LA DÉCLARATION INGÉNIEUSE.

Quand je vous jure, Iris, que j'aime,
Vous ne me croyez pas ;
Ou, pour n'en plus douter, vous voulez qu'à vous-même,
Je nomme la Beauté dont je ſers les appas :
Mais en vain, aujourd'hui, vous m'aſſurez encore
De garder un ſecret qui me paroît ſi doux.
Si je vous le diſois, la Beauté que j'adore
Le ſauroit auſſi-tôt que vous.

*M. de la B**.*

ÉLOGE DE THÉMIRE.

AIR : *Si l'on peut compter ſur un cœur.*

J'AI vu Thémire dans nos champs ;
Comme à la ville, elle y ſait plaire :
Thémire écoutoit mes accens :
Amour, Thémire étoit Bergere ;
Elle étoit belle ſans apprêts :
Les lieux où brillent ſes attraits
Sont toujours ceux que je préfere.

Par la beauté, par le talent,
De triompher elle eſt bien sûre ;
Au milieu d'un cercle brillant,
Comme ſous un dais de verdure,
Tout, près d'elle, paroît charmant ;
De tout elle fait l'ornement,
Et rien ne lui ſert de parure.

Si l'art quelquefois la ſéduit,
Dans le ſéjour de l'impoſture,
Cet art, qu'elle ſeule embellit,
Devient rival de la nature.
Oui, c'eſt une onde que les vents
Troublent pendant quelques momens,
Mais dont la ſource eſt toujours pure.

M. DORAT.

A MADEMOISELLE **.

AIR : *Tant de valeur & tant de charmes.*

QUE vous avez de sûres armes,
Pour mettre un Amant sous vos loix ?
Vous séduisez, par votre voix,
Les cœurs échappés à vos charmes.

Les Amours volent sur vos traces,
Charmés de vos tendres Chansons ;
Vous les attirez par vos sons,
Et les retenez par vos graces.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

LA VIEILLESSE.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère ?*

QUAND la vieilleſſe commence,
La douceur de ſoupirer
Eſt l'unique jouiſſance
Qu'il ſoit permis d'eſpérer.
L'Amour fuit : l'Amitié tendre
Oſe alors lui reſſembler,
Mais trop peu pour rien prétendre,
Aſſez pour nous conſoler.

Adieu, folle & douce ivreſſe,
Que je ptis pour le bonheur !
J'eus des ſens dans ma jeuneſſe ;
Il me reſte encore un cœur.
Que celle à qui je le donne
Daigne en approuver l'ardeur ;
Je dirai : Mes jours d'automne
Ont encor quelque chaleur.

Pour l'Amour, tout eſt martyre,
Enthouſiaſme ou fureur ;
Pour l'Amitié qui ſoupire,
Tout eſt plaiſir & faveur.

Églé règne ſur mon ame,
Sans en troubler le repos,
Et mes deſirs & ma flamme,
N'alarment point mes rivaux.

Je la verrai pourſuivie
Par la foule des Amours,
Et le déclin de ma vie
Jouira de ſes beaux jours.
Tel, ſur ſa tige inclinée,
Un vieux chêne de cent ans
Croit renaître, chaque année,
Avec les fleurs du printems.

M. MOREAU.

L'EXCUSE.

AIR : *Babet que t'es gentille !*

J'AVOIS cru que l'Amour
Ne pourroit me ſurprendre ;
Mais Colin, à mon tour,
M'a forcé de me rendre :
Il vint, une fois,
Me trouver au bois ;
J'en fus toute inquiete.
D'abord je ſonge à me cacher ;
Sur mes pas je le vois marcher :
Qu'aurois-je fait pour l'empêcher ?
Maman, j'étois ſeulette ! *Bis.*

Pourquoi me fuyez-vous,
Dit-il, belle Liſette ?
Soudain, à mes genoux,
Le voilà qui ſe jette :
Il me prend la main ;
Quel eſt ſon deſſein ?
Je crains, & je ſouhaite.
Un Amant fait pour tout oſer,
Ne demande qu'un doux baiſer :
Pouvois-je, hélas ! le refuſer ?
Maman, j'étois ſeulette ! *Bis.*

COUPLET

Chanté devant pluſieurs jolies Femmes.

AIR : *Liſon dormoit dans un bocage.*

DE ces beaux lieux, Nymphes charmantes,
Qui de vous obtiendra le prix ?
Au même degré ſéduiſantes,
Vous enchantez l'œil indécis.
Eſprit, gaîté, graces, décence,
Dans quel embarras me voilà !
Attraits par-ci, charmes par-là,
Tiennent tous nos cœurs en balance ;
Flore eſt ici, Vénus eſt là :
Ma foi ! choiſiſſe qui pourra.

M. DORAT.

BACCHUS ET L'AMOUR.

AIR *du Vaudeville d'Épicure.*

Vous qu'ici l'amitié raſſemble,
Tendres Amans, heureux Buveurs,
Du Dieu que nous ſervons enſemble,
Chantons tour-à-tour les faveurs :
Du nom du Dieu que l'Inde adore,
Buveurs, rempliſſez ce ſéjour ;
Et vous, Beautés jeunes encore,
Sans le nommer, chantez l'Amour.

Le loiſir plaît à la tendreſſe :
Mais Bacchus fuit un vil repos ;
Le Buveur peut jouir ſans ceſſe :
L'Amant ne jouit qu'à propos.
Le Buveur, dans ſa folle ivreſſe,
Se croit un Roi toujours vainqueur :
L'Amant, ſoumis à ſa Maîtreſſe,
Ne veut régner que ſur ſon cœur.

Dans cette brillante fougere,
Quand Tircis verſe un vin charmant,
Amour, ſur ſa mouſſe légere,
Me peint les traits de mon Amant ;

Je réunis tout ce que j'aime :
Ma bouche aſpire la liqueur,
Et fait paſſer, à l'inſtant même,
Bacchus & l'Amour dans mon cœur.

Ainſi que l'Enfant de Cythere,
Le Dieu du Vin eſt délicat ;
Tous les deux aiment le myſtere ;
Tous les deux redoutent l'éclat.
Dès que ma bouteille eſt ouverte,
Le vin s'évapore ou s'aigrit ;
Dès qu'une intrigue eſt découverte,
L'Amour s'éteint ou s'affoiblit.

Au Dieu qui préſide à la treille,
Amour, tu dois ſouvent ton prix :
Sylvandre, armé d'une bouteille,
Sait enfin triompher d'Iris ;
Le verre à la main, elle oublie
Et ſon devoir & le danger :
L'Amant triomphe, & Bacchus crie :
Mon heure eſt celle du Berger.

D'un Amour délicat & tendre,
Chers amis, célébrons le prix ;
Vous, Buveurs, imitez Sylvandre,
Nous pourrons imiter Iris.

A Bacchus donnons la journée ;
Réſervons les nuits à l'Amour :
L'un peut renaître avec l'année ;
Quand l'autre fuit, c'eſt ſans retour.

CHANSON DE TABLE.

AIR : *Quoi ! ma Voiſine, es-tu fâchée ?*

QUE la contrainte ſoit bannie
De ce ſéjour ;
N'y ſouffrons point la tyrannie
Du Dieu d'Amour :
Hôteſſe charmante, aimable Hôte,
De tout côté ;
L'un nous donne & l'autre nous ôte
La liberté.

LA FONTAINE DE JOUVENCE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

L'AUTRE matin, je vis Thémire ;
La Belle a neuf luſtres paſſés :
Mais on m'honora d'un ſourire,
Et voilà dix ans d'effacés.

A cet âge, on eſt peu farouche,
Sur-tout quand on eſt ſans témoins :
Je cueille un baiſer ſur ſa bouche,
Et c'eſt encor dix ans de moins.

Un ſoupir alors m'encourage ;
Déjà, dans mes tranſports brûlans,
Tous ſes appas ſont au pillage,
Et voilà Thémire à quinze ans.

M. MASSON DE MORVILLIERS.

COUPLETS

POUR LA FÊTE D'ALEXANDRINE.

AIR : *Fourniſſez un canal au ruiſſeau.*

EN dépit de l'hiver & des vents
Qui viennent dépouiller la terre,
L'Amour garde un arriere-printems,
Et de fleurs tient pour vous une ſerre;
Il vous les prodigue à foiſon
Dans la plus aimable des fêtes :
Nous voyons régner où vous êtes,
Toujours la belle ſaiſon.

Les fleurs du Pinde ont plus de parfum :
Mais il faut qu'elles ſoient choiſies;
Sans quoi, c'eſt un préſent bien commun,
Qui vaut moins que l'herbe des prairies.
Apollon cueille ces bouquets,
Et ſouvent il en fait cachette :
Mais, pour vous, toujours il nous prête
La clef des divins boſquets.

Mes amis, de plaire on eſt certain,
Qu'on la chante, ou qu'on parle d'elle ;
Le nom d'Alexandrine, en refrain,
Donne à l'air une grace nouvelle :
Mais, lorſqu'on vante ſes façons,
Ses beaux yeux, ſa taille légere,
Sa gaîté, ſon talent de plaire,
Ce ne ſont point des chanſons.

M. LE MIERE.

L'ESCLAVAGE VOLONTAIRE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

MA Nœris avoit irrité
Ce bel enfant, Roi de la terre :
Eh quoi ! l'Amour & la Beauté
Sont-ils donc faits pour être en guerre ?

La paix ſe conclut un beau jour :
Mais Nœris avoit quelque ombrage,
Et près d'elle, auſſi-tôt l'Amour
Voulut me laiſſer pour ôtage.

J'y ſuis encore. Ah ! déſormais,
Plus de rançon ! car cette Belle
Sur moi veut régner à jamais :
Moi, je veux ſervir auprès d'elle.

O Nœris ! prolongeons le cours
De notre flamme printaniere :
Le Dieu des cœurs fait les beaux jours,
Plus que le Dieu de la lumiere.

Quand Zéphir a quitté les airs ;
Si l'oiſeau pleure ſon abſence,
C'eſt que le retour des hivers
Le condamne à l'indifférence.

Mais pour nous deux, toujours contens
Dans notre chaîne fortunée,
Toute l'année eſt un printems :
Car nous aimons toute l'année.

M. IMBERT.

LES REGRETS DE L'ABSENCE.

AIR : *Des ſimples Jeux de mon Enfance.*

DE's Amours, fidèle interprete,
J'oſe te confier mes feux ;
Gémis, ſolitaire muſette,
Liſis eſt abſent de ces lieux :
Mais il eſt toujours dans mon ame ;
Ses traits y ſont toujours nouveaux :
Ne m'entretiens que de ſa flamme,
Et du dépit de ſes rivaux.

Il n'eſt plus ni fleurs, ni verdure ;
Ces troupeaux paiſſent triſtement ;
Cette onde jette un long murmure ;
Tout ici pleure mon Amant :
Du roſſignol, la voix ſi tendre
Semble avec moi le regretter ;
Ah ! fais qu'il croie encore l'entendre :
Il ſe taira pour l'écouter.

Cher Liſis ; quelle eſt mon ivreſſe ?
Ces ſons, perdus dans mes ſoupirs,
Ajouteroient à ma triſteſſe,
En me rappellant mes plaiſirs.
Raſſure une Amante inquiette ;
Ne differe plus ton retour ;
Viens, & fais taire ma muſette,
En me parlant de ton amour.

M. Dorat.

A LA PRINCESSE DE,*

HABILLÉE EN CORDELIER.

AIR : *Turelure.*

FRERE Ange de Charolois,
Dis-moi par quelle aventure,
Le cordon de Saint François
Sert à Vénus de ceinture ?

M. de Voltaire.

LA POMME.

AIR : *De tous les Capucins du Monde*

DE vous j'euſſe reçu la pomme,
Si j'euſſe été le premier homme,
Tant vous avez de droits ſur moi !
Si, par une autre deſtinée,
De Pâris j'avois eu l'emploi,
Cloris, je vous l'aurois donnée.

Jadis, deux autres immortelles,
Plus que Vénus ſe croyant belles,
De l'avoir oſoient ſe flatter :
Mais de votre ſexe, perſonne
N'oſe ici vous la diſputer,
Et tout le nôtre vous la donne.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

L'ENNUI PHILOSOPHIQUE.

AIR : *Dans ma Cabanne obſcure.*

QUAND l'humeur vient me prendre,
Lorſque je fais du noir,
J'écoute ſans entendre,
Je regarde ſans voir.
Si de ma léthargie
Je ſors par un ſoupir,
Je ſens que je m'ennuie :
Ça fait toujours plaiſir.

Madame la Marquiſe DU DEFFANT.

A MADEMOISELLE,

QUE l'Auteur appelloit ſa femme.

AIR : *Pour la Baronne.*

QUE de ma Femme
J'aime le folâtre enjoûment !
Conſtant dans ma nouvelle flamme ;
Je ne ſerai jamais l'Amant
Que de ma Femme.

Les plus ſauvages
Des habitans de l'Univers,
Lui rendroient d'amoureux hommages ;
Elle embelliroit les déſerts
Les plus ſauvages.

De ſa toilette,
L'art n'ordonne point les attraits ;
Lys & roſes, rien n'eſt d'emplette :
La nature fit tous les frais
De ſa toilette.

Sous cette gaze,
Oh ! quels objets délicieux !
A leur aſpect, mon cœur s'embrâſe :
Ne porterai-je que les yeux
Sous cette gaze.

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

A DÉLIE.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere ?*

C'EST pour vous que je reſpire ;
Mes vrais biens ſont mes amours :
Vous avez ſur moi l'empire
Que les Dieux ont ſur vos jours.
Quand je vous vois, tout s'éclaire,
Tout me paroît s'enflammer :
L'Amour vous forma pour plaire ;
Les Dieux m'ont fait pour aimer.

DAPHNE.

COUPLETS A MADAME B***.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

Vous retracez tous les appas
De cette Nymphe agile,
Dont Apollon ſuivit les pas
Sans la rendre docile ;
Vous avez les traits auſſi doux,
Et la taille auſſi belle :
Mais qu'il faudra nous plaindre tous,
Si vous courez comme elle !

De la même légéreté
Duſſiez-vous être ſûre,
Que le prix me ſoit préſenté,
Je tente l'aventure.
L'Amour me rendra plus léger ;
J'en attends la victoire ;
Et ſi vous devenez laurier,
Je reviens à la gloire.

Ah ! quand vous auriez le ſecours
Des antiques preſtiges ,
Croyez moi , n'ayez point recours
A de pareils prodiges.
Connoiſſez mieux tout le danger
D'une métamorphoſe :
Vous ne pouvez jamais changer ,
Sans perdre quelque choſe.

M. DE LA HARPE.

A MADEMOISELLE R...,

AUJOURD'HUI MADAME D'EG.

AIR : *J'aime une ingrate Beauté.*

BERGERS, je viens avec vous
Chanter l'aimable Sophie ;
Ce ſoin doit vous être doux :
Heureux qu'on vous le confie !
Les tréſors du printems
Ornent déjà ſa tête :
Uniſſons nos accens,
Pour célébrer ſa fête.

Les oiſeaux, de leurs chanſons,
Font retentir ce bocage ;
Le thym, ſur nos verds gazons,
Renaît pour lui rendre hommage :
L'importune chaleur
Se diſſipe à ſa vue,
Et la plus douce odeur
Annonce ſa venue.

A ſes pieds, le jeune agneau
Bondit d'aiſe ſur l'herbette ;
Sa voix rend un ſon plus beau,
Que celui de ma muſette :

Juſques dans nos forêts,
Elle entraîne les Graces ;
Et pour voir tant d'attraits,
Pan vole ſur ſes traces.

Le ſoir, quand de nos ruiſſeaux
Elle cherche l'onde pure,
Zéphire, entre les roſeaux,
Éleve un tendre murmure :
La Nayade rougit
De n'être pas ſi belle ;
Dans l'eau, mon cœur la ſuit,
Et s'y baigne avec elle.

Dans nos prés, ſa belle main
Change en fleurs ce qu'elle touche ;
Les Jeux careſſent ſon teint,
Et les Ris ouvrent ſa bouche :
Elle allume des feux
Dont ſa rigueur s'amuſe :
L'amour brille en ſes yeux,
Et ſon cœur s'y refuſe.

M. P. DE *M****.

A MADAME**.

AIR *des Francs-Maçons.*

CONSOLEZ-VOUS, ſi le bel âge
Fuit d'un vol léger :
L'eſprit ſait de ce vain partage
Vous dédommager.
L'eſprit, ſur vos riantes traces,
Fixe les roſes du printems :
Il n'eſt qu'un âge pour les Graces,
Et Minerve eſt de tous les tems.

La brillante ſaiſon de Flore
En vain nous ſourit :
La fille des pleurs de l'Aurore
Le ſoir ſe flétrit.
Tandis que la ſage Pomone
Nous comble d'utiles faveurs,
Les préſens que nous fait l'Automne,
Pour l'hiver même ont des douceurs.

L'Amour, que la ſageſſe éclaire,
Vole ſur vos pas,
Et vous prêtez à l'art de plaire
De nouveaux appas :

De fleurs les Muſes couronnées,
Vous offrent leurs ſimples préſens :
On ne compte point les années,
Où l'on compte des agrémens.

Le doux plaiſir de vous entendre
Nous ramène à vous ;
Votre raiſon, ſans y prétendre,
Captive nos goûts.
Votre charme ſera durable ;
Le pur ſentiment l'a formé :
Lorſque l'on eſt toujours aimable,
L'on eſt toujours ſûr d'être aimé.

Malgré d'un magique artifice
Les ſecrets vantés,
Circé vit conſtamment d'Ulyſſe
Ses dons rejettés :
Mais ſi l'adroite Enchantereſſe
Avoit pris votre ton vainqueur,
Ulyſſe eût oublié la Grece,
Et l'eſprit eût fixé ſon cœur.

Loin de vos yeux, chaſſez l'image
Du ſombre avenir :
L'art de penſer, pour le vrai Sage,
C'eſt l'art de ſentir.

D'Anacréon fidèles guides,
Les Jeux l'entourerent toujours ;
Et Saint-Évremont, dans ſes rides,
Avoit retenu des Amours.

Pour moi, je brave la vieilleſſe ;
Elle peut venir :
J'animerai de la tendreſſe
Mon dernier ſoupir ;
Par un aimable badinage,
Je corrigerai ma raiſon :
Il eſt des plaiſirs de tout âge,
Et des fleurs de toute ſaiſon.

M. D'ARNAUD.

LA CURIOSITÉ PUNIE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

Assis au bord d'une onde pure,
Aminte & Tircis, l'autre jour,
Oublioient toute la nature,
Et ne reſpiroient que l'amour;
Je m'approchai pour les ſurprendre;
Un ſeul inſtant changea mon cœur;
Des Amans je plaignois l'erreur:
Je le devins, à les entendre.

LES CAPRICES.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

MON deſtin, auprès de Climène,
Varie à chaque inſtant du jour ;
Un caprice inſpire ſa haine,
Un autre lui rend ſon amour.

Elle m'a dit : Lindor, je t'aime ;
Ton cœur a mérité ma foi ;
Elle m'a dit à l'inſtant même :
Lindor, je me moquois de toi.

Au moment où ſa voix m'appelle,
Climène ſonge à m'éviter :
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.

Elle eſt triſte dans mon abſence,
Et mépriſe alors mes rivaux ;
Elle les vante en ma préſence,
Et leur parle de mes défauts.

Mais tourmens pour elle ont des charmes :
Elle cherche à les irriter ;
Et je la vois verſer des larmes,
Lorſque je viens les lui conter.

Je lui portois les fleurs qu'elle aime ;
Elle les prit avec dédain :
Elle me donne, le ſoir même,
La roſe qui paroit ſon ſein.

Un jour Climène, moins cruelle,
Avoit pris ſoin de me calmer,
Et je m'enivrois, auprès d'elle,
Du bonheur de plaire & d'aimer.

Dans la plus profonde triſteſſe,
Je la vis bientôt ſe plonger :
Je l'offenſois par mon ivreſſe :
Mes plaiſirs ſembloient l'affliger.

Elle eſt ſimple ſans artifice ;
Nul Amant n'a tenté ſa foi ;
Et fidelle dans ſes caprices,
Elle n'aime & ne hait que moi.

Beauté ſi douce & ſi terrible,
Souvent aimé, jamais heureux,
Que tu ſois cruelle ou ſenſible,
Je n'en ſuis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton abſence,
Ceſſe de déchirer mon cœur;
Je t'aimerois ſans inconſtance,
Quand tu m'aimerois ſans humeur.

M. DE SAINT-LAMBERT.

A UNE DEMOISELLE,

Nommée DIDON.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

SI Didon, Reine de Carrhage,
Eût eu tant d'attraits en partage,
Belle Didon, malgré les Dieux,
Quelque pleux que fût Énée,
Il n'en eût cru que ſes beaux yeux,
Et ne l'eût point abandonnée.

Cette Reine ne fut pas ſage,
De s'immoler pour un volage,
C'eſt outrer le beau ſentiment.
Je ne ſais pas ſi c'eſt le vôtre ;
Mais, lorſque l'on perd un Amant,
Je crois qu'il en faut prendre un autre.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

*A MADAME***,*

SUR LE GAIN D'UN PROCÈS.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

Vous triomphez; ma joie en eſt extrême :
Ah ! dès long-tems tout ſeroit décidé,
Si vous euſſiez ſollicité vous-même :
Mieux que Gerbier, vos yeux auroient plaidé,

Vos doux attraits, brillans ſans artifice,
Auroient dicté les Arrêts de la Cour,
Et le bandeau de l'aveugle Juſtice
Auroit fait place au bandeau de l'Amour.

Enfin la Cour a jugé votre affaire :
Mais de votre ame ou bien de vos attraits,
Qui doit en vous davantage nous plaire ?
Charmante Églé, c'eſt encore un Procès.

M. l'Abbé DE LILLE.

COUPLET.

AIR *de Joconde.*

LUBIN dit à Cloris, un jour :
Qu'on ſouffre quand on aime !
Je crains, dès qu'on vous fait la cour,
Votre inconſtance extrême.
Je ſais, lui dit-elle, à tes maux
Un remede ſuprême :
Veux-tu n'avoir point de rivaux ?
Il faut t'aimer toi-même.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

AIR : *Des ſimples jeux de mon enfance.*

LICIDAS prit, dans le bocage,
Un bel oiſeau ſous des buiſſons,
Et crut retenir le volage
Par un ſimple lien de joncs.
Que ta cage n'eſt-elle faite,
Lui diſoit-il ! dès cet inſtant,
J'irois t'offrir à mon Annette ;
Et l'Amour ſait ce qui m'attend.

Annette n'eſt point ſévere :
Ton ramage lui plaira tant,
Que j'obtiendrai de la Bergere,
En échange, un baiſer comptant.
Qu'elle m'en donne un ſeul bien tendre,
Annette doit me l'accorder :
Les autres, je ſaurai les prendre,
Si je n'oſe les demander.

Il dit, & ſongeant à la cage,
Détache une branche d'oſier,
Puis revient, ardent à l'ouvrage,
Croyant tenir ſon priſonnier :

Mais hélas ! il s'eſt fait paſſage ;
Du lien l'oiſeau s'eſt enfui,
Et tous les baiſers, quel dommage !
Se ſont envolés avec lui.

M. DORAT.

LE BOUQUET.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

EST-IL de plus douces odeurs ?
D'où vient que je ſoupire ?
L'Amour s'eſt niché dans ces fleurs ;
C'eſt lui que je reſpire.
Le beau Bouquet ! ... Mais quelle ardeur !
Je me ſens tout de braiſe :
C'eſt qu'il étoit contre le cœur
De ma chere Théreſe.

M. FAVART.

A CLIMÈNE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

PLUS je vous vois, plus je vous aime :
Rien n'eſt égal à mon ardeur.
Hélas ! que n'êtes-vous de même,
Que ne fixez-vous votre cœur !

L'Aurore aime la fleur nouvelle,
Elle aime le Zéphir ſi doux ;
L'Amour a tant de droits ſur elle,
Qu'elle aime juſqu'à ſon époux.

Pſyché, cette Beauté ſuprême,
Qui de l'Amour bravoit les traits,
Pſyché brûla pour l'Amour même,
D'abord qu'elle eut vu ſes attraits.

Mais je vois mon erreur extrême ;
Un objet a ſu vous charmer :
Narciſſe n'aima que lui-même,
Et c'eſt ainſi que vous aimez.

Pour finir ma cruelle peine,
Et rendre mon ſort ſans égal,
Par pitié, charmante Climène,
Abandonnez-moi mon rival.

A MADAME,

QUI AVOIT EMBRASSÉ L'AUTEUR.

AIR : *Vous qui, du vulgaire ſtupide.*

JE vous aimai dès votre enfance :
Mais il eſt tems de fuir vos coups ;
J'ai bien ſenti mon imprudence,
En goûtant un plaiſir ſi doux.
D'un ſeul baiſer mon cœur friſſonne,
Et c'eſt trop tard qu'il s'apperçoit
Que c'eſt l'Amitié qui le donne,
Quand c'eſt l'Amour qui le reçoit.

M. le Comte DE T**.

L'INCONSTANCE INNOCENTE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

IRIS, Thémire & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage ;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle ſi tendrement,
Mon cœur eſt ſi foible & ſi tendre,
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un ſourire engageant & doux,
M'enflamma bientôt pour Thémire ;
J'ignorois qu'une autre que vous
Pût auſſi finement ſourire.

Danaé s'offrit dans le bain :
Qu'on eſt aveugle quand on aime !
Aux lys répandus ſur ſon ſein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Auſſi, dans les plus doux plaiſirs,
Je cédois à vos ſeules armes ;
Mon cœur ne formoit de deſirs,
Que par l'image de vos charmes.

M. le C. DE *B**.*

LE DIXIÈME.

AIR *de Joconde.*

LE jeune Tircis, l'autre jour,
Par neuf baiſers de ſuite,
Venoit de prouver ſon amour
A la jeune Hyppolite :
Elle, qui goûtoit les appas
De ce plaiſir ſuprême,
Lui dit : Berger, ne ſais-tu pas
Qu'on paie le dixième ?

LE SOUVENIR.

AIR : *Félicité paſſée, &c.*

Auprès de mon amie,
Je coulois d'heureux jours :
D'une ſi douce vie,
J'ai vu finir le cours.
Félicité paſſée,
Qui ne peut revenir !
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le ſouvenir !

On peut être auſſi belle,
On peut autant charmer :
Mais qui peut autant qu'elle,
Qui peut jamais aimer ?
Félicité paſſée, &c.

Ce même air que je chante,
Que je chante en pleurant,
Avec ma jeune Amante,
Je l'ai chanté ſouvent.
Félicité paſſée, &c.

Souvent, de cette eau pure
Nous ſuivions les détours :
Quand j'entends ſon murmure,
Je ſonge à nos amours.
Félicité paſſée, &c.

Souvent j'allois l'attendre
Sous ces ormes touffus :
Elle venoit s'y rendre :
Cet heureux tems n'eſt plus !
Félicité paſſée, &c.

Voyez, dans ces aſyles,
Nos chiffres enlacés ;
Dans des jours plus tranquiles,
Ma main les a tracés.
Félicité paſſée, &c.

Combien de fois l'aurore
Fut témoin de nos jeux !
Combien de fois encore
Le ſoir nous vit heureux !
Félicité paſſée, &c.

Elle ceſſa de vivre,
Quand on nous ſépara :
Mon cœur devoit la ſuivre ;
Rien ne me la rendra !
Félicité paſſée, &c.

Son image touchante
M'obſede nuit & jour :
Quand on n'a point d'Amante,
Quel poiſon que l'amour !
Félicité paſſée, &c.

Lyre tendre & plaintive !
Tes airs ſont ſuperflus :
Sur l'infernale rive,
Églé ne t'entend plus !
Félicité paſſée,
Qui ne peut revenir !
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le ſouvenir !

M. LÉONARD.

CHANSON.

OISEAUX, ſi tous les ans vous changez de climats,
Dès que le triſte hiver dépouille nos bocages,
Ce n'eſt pas ſeulement pour changer de feuillages,
Ni pour éviter nos frimats :
Mais votre deſtinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la ſaiſon des fleurs,
Et quand elle a paſſé, vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

M. DE VOLTAIRE.

A MADAME**.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

POURQUOI vouloir mal-à-propos
Vous piquer de conſtance ?
Cette triſte vertu des ſots
N'eſt plus de mode en France.
Laiſſez aux Belles du commun,
L'honneur d'être conſtante :
Vaut-il mieux n'en rendre heureux qu'un,
Que d'en amuſer trente ?

Ces Belles dont l'antiquité
Conſacra la mémoire,
Avec plus de fidélité,
Auroient eu moins de gloire.
Vénus même, ſans les Amours
Qui naiſſent ſur ſes traces,
A Paphos s'ennuiroit toujours,
Seule avec ſes trois Graces.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

CHANSON A BOIRE.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

TOUT mon eſprit, quand je ne ſuis point ivre,
Ne me fournit qu'un petit mot ou deux :
Mais quand j'ai bu, je parle comme un livre
Et j'en dis plus cent fois que je ne veux.

A trop aimer, l'ame ſe déconcerte ;
L'on perd l'eſprit & la raiſon qu'on a :
Mais en buvant, elle eſt toujours alerte ;
Et l'eſprit vient, quand la raiſon s'en va.

COMPLAINTE.

COMPLAINTE
D'UNE FEMME A SENTIMENT.

AIR : *De mon Berger volage.*

DANS le ſiécle où nous ſommes,
Qu'on s'aime foiblement !
L'on ne peut, chez les hommes,
Trouver de ſentiment.
Tircis n'eſt point volage :
Mais ſon cœur eſt uſé ;
Se peut-il qu'à ſon âge,
Un cœur ſoit épuiſé ?

Tu jures que tu m'aimes ;
Mais c'eſt ſi froidement !
Tircis, tes ſermens mêmes
Redoublent mon tourment.
Laiſſe le vain langage
Des ſermens ſuperflus ;
Aime-moi davantage,
Et ne le jure plus.

Quels deſtins ſont les nôtres !
Pourquoi ſuis-tu mes pas ?
Tu n'en aimes point d'autres :
Mais tu ne m'aimes pas.
Quand ton cœur léthargique
N'eſt plus ſenſible à rien,
Ingrat, ce qui me pique,
C'eſt que je ſens le mien.

Comment ! rien ne ranime
Tes deſirs languiſſans ! . . .
Ce n'eſt pas que j'eſtime
Les vains plaiſirs des ſens :
Mais que ton cœur s'enflamme
Du moins par mes tranſports ! . . .
Eh quoi ! même ton ame
A perdu ſes reſſorts !

M. Colli.

LE CHOIX D'UN MARI.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

SI vous épouſez ce grand-pere,
Savez-vous ce que vous ferez ?
Tous les jours grande & bonne chere ;
Toutes les nuits, vous jeûnerez !

Vous aurez un grand équipage ;
Tous les jours, vous ferez *flores* ;
N'en attendez pas davantage :
Les nuits ne ſont qu'*ad honores*.

Tous les jours, vous ſerez ſervie
D'un vieux conte ou d'un vieux rébus ;
Bon ſoir & bonne nuit, ma mie !
Allez vous coucher là-deſſus.

Heureuſe ſi de doux menſonges,
En dormant, vous font quelque bien !
Sans le benéfice des ſonges,
Philis, ne penſez plus à rien.

Que ſi vous choiſiſſez pour maître,
Un mari qui ſoit jeune & dru
Le jour, vous jeûnerez peut-être :
Mais la nuit, bouche, que veux-tu ?

Choiſiſſez bien, quand on vous laiſſe
La liberté dans vos amours,
Tendre Beauté, dans la jeuneſſe,
Les bonnes nuits font les beaux jours.

HÉRO ET LÉANDRE.

AIR : *De Gabrielle de Vergy.*

JE vais vous conter l'aventure
D'un jeune Amant né dans Seſtos,
Dont la mer fut la ſépulture,
Comme il nageoit vers Abidos :
Long-tems il eut le ſort proſpere,
Dans ce trajet ſi dangereux.
Las ! il devint trop téméraire,
Pour avoir été trop heureux.

Trompant une injuſte contrainte,
Et les parens & les rivaux,
Léandre, incapable de crainte,
Chaque nuit traverſe les flots.
Héro l'attend : Héro timide,
Fait briller, du haut d'une tour,
Un flambeau qui lui ſert de guide,
Allumé des mains de l'Amour.

Dieux ! quel moment, quand cette Belle,
Entre ſes bras, pourra preſſer
L'Amant qui s'expoſa pour elle,
Et qu'il faudra récompenſer.

Il vient..... ſon Amante l'embraſſe,
Ce jeune Dieu vainqueur des flots,
Et le premier baiſer efface
Le ſouvenir de ſes travaux.

Il n'eſt point de bonheur durable :
Telle eſt la loi de l'univers !
Héro, tu parus trop aimable
Aux yeux du Souverain des Mers.
Careſſant une Néréïde,
Il avoit vu, d'un œil jaloux,
L'Amant qui, d'un cœur intrépide,
Va chercher des plaiſirs plus doux.

« Effrayons, dit-il, ſon audace ».
Déjà les flots ſont ſoulevés :
Le bruit de leur courroux menace
Celui qui les a tant bravés.
Léandre, à cet aſpect, balance :
Mais il ſonge au prix qui l'attend.
Dans l'onde auſſi-tôt il s'élance.
J'en ſais qui n'en feroient pas tant.

Il va luttant contre l'orage.
« O Dieu ! dit-il, qui me pourſuis !
» Faut-il que mon bonheur t'outrage ?
» Je ſens trop que tu m'en punis.

» Ah ! s'il faut que l'onde engloutiſſe
» Le mortel dont Héro fit choix,
» Que Léandre, avant qu'il périſſe,
» Soit heureux encore une fois » !

Hélas ! ſa derniere eſpérance,
Le fatal flambeau s'éteignit.
Il va flottant ſans réſiſtance
Dans la tempête & dans la nuit ;
Et cependant, d'horreur ſaiſie,
Héro, dans ſa funeſte tour,
Tremble que la mer en furie
N'ait pas épouvanté l'Amour.

Le jour renaît : pâle & craintive,
Elle s'avance en frémiſſant.
Les flots avoient, juſqu'à la rive,
Porté le corps de ſon Amant.
Héro le voit ! Ames ſenſibles,
Que l'Amour bleſſa de ſes traits,
Peignez-vous ces momens horribles,
Et ne les éprouvez jamais !

A ſa douleur elle ſuccombe ;
Dans l'onde elle s'enſevelit.
L'Amour, dans une même tombe,
A Léandre la rejoignit ;

Et chaque jour, ſur ce rivage,
En ſe reprochant ſes fureurs,
Neptune, à ce tombeau ſauvage,
Porte le tribut de ſes pleurs.

ENVOI

*A MADAME * * *.*

IL ne faut point braver l'orage,
C'eſt un parti trop dangereux ;
Il vaut bien mieux, ſur le rivage,
Attendre un inſtant plus heureux.
Mais ſi, pour vous, par imprudence,
J'affrontois l'humide ſéjour,
Je voudrois du moins l'aſſurance
De n'être noyé qu'au retour.

M. DE LA HARPE.

COUPLETS

CHANTÉS DEVANT S. A. S. MADEMOISELLE DE B**, qui ſe plaignoit du malheur d'avoir dix-huit ans.

AIR : *Je ſuis Lindor, &c.*

DANS ce beau jour, fais grace aux deſtinées:
Sans honte, on peut compter dix-huit printems.
Conſole-toi des outrages du tems:
Flore & l'Amour ont ce nombre d'années.

Flore & l'Amour ont fait choix de ton âge,
Et leur vieilleſſe eſt l'ornement des Cieux:
Reçois l'encens que l'on brûloit pour eux;
Tu plais de même, on t'aime davantage.

Graces, vertus, dans toi tout intéreſſe;
Sur toi le ſort épuiſa ſes préſens;
Et ton beau teint, malgré le poids des ans,
Conſerve encor la fleur de la jeuneſſe.

Filles du Styx, que le tems ſe repoſe,
Et qu'il s'endorme au bruit de vos fuſeaux;
HÉBÉ-BOURBON eſt du ſang des Héros,
Et le laurier doit garantir la roſe.

M. DORAT.

LA MÉTAMORPHOSE.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

ON file, avant d'être époux,
Le tiſſu de ſon eſclavage ;
L'Amant eſt rampant & doux :
Le ver-à-ſoie eſt ſon image.
Dans ſes propres nœuds renfermé,
Il devient froid, inanimé :
Mais bientôt, forçant ſa priſon,
Il s'envole en papillon.

M. FAVART.

A UNE DAME,

Qui étoit malade, & qui avoit dit à l'Auteur que, s'il vouloit chanter, il la guériroit.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

Quoi ! je vous guéris en chantant !
La recette eſt nouvelle :
Auſſi glorieux que content
D'une cure ſi belle,
Je veux chanter à tout inſtant,
Pour vous rendre immortelle.

Orphée enleva, par ſon chant,
Sa femme au noir rivage :
Mais, pour un objet plus charmant,
Je fais bien davantage,
Puiſqu'en chantant auparavant,
J'épargne le voyage.

M. l'Abbé DE *LATTAIGNANT.*

L'ENFANCE.

AIR : *Au bord d'un clair ruiſſeau.*

JULIE eſt ſans deſir :
C'eſt un bouton de roſe
Que la nature arroſe,
Et diſpoſe à s'ouvrir :
Dans ſon cœur ſans détour,
Il n'eſt pas jour encore ;
Il attend pour éclore,
Quelque rayon d'amour.

LE COUPLE HEUREUX.

AIR : *Enfans de quinze ans*, ou *Dodo, l'Enfant do.*

DORIS & Colin ſont Amans,
Et n'ont de bien que leur tendreſſe ;
Doris & Colin ſont contens,
Vont danſant & chantant ſans ceſſe :
Une fois que l'on s'aime bien,
Tenez, on ne manque de rien.
Aimons, aimons tous ;
Il n'eſt pas de bien plus doux.

Le monde eſt pour eux ſans attraits ;
Ils trouvent la foule gênante ;
Ils n'ont pas beſoin d'un palais :
Une grotte ſeule les tente.
Une grotte ! ah ! l'heureux ſéjour !
C'eſt tout ce qu'il faut à l'amour.
Aimons, aimons tous ;
Il n'eſt pas de bien plus doux.

La faveur que leur tendre amour
Deſire du reſte du monde,
C'eſt de les laiſſer, nuit & jour,
Dans leur ſolitude profonde.
Dans l'univers, pour vivre heureux,
N'eſt-ce pas aſſez d'être deux ?
Aimons, aimons tous ;
Il n'eſt pas de bien plus doux.

Si Colin promène ſes yeux
Sur les richeſſes de la terre,
Colin n'en paroît envieux,
Que pour en combler ſa Bergere ;
Il donneroit pour un baiſer,
Tout ce qu'on peut en amaſſer.
Aimons, aimons tous ;
Il n'eſt pas de bien plus doux.

Les roſes qui flattent ſes yeux,
Le ſein de Doris les recèle ;
Les parfums les plus précieux,
Sont ſur les levres de la Belle ;
Les tréſors dont il eſt épris,
Sont ceux qu'il dérobe à Doris.
Aimons, aimons-nous ;
Il n'eſt pas de bien plus doux.

Si Doris & Colin diſtraits,
Contempſent quelque fleur nouvelle;
Colin, dit-elle, eſt bien plus frais!
Doris, dit-il, eſt bien plus belle!
S'ils ſont tentés de la cueillir,
C'eſt tous les deux pour ſe l'offrir.
Aimons, aimons tous;
Il n'eſt pas de bien plus doux.

Des prés & des vallons charmans,
La riante & tendre verdure,
Eſt, pour nos deux jeunes Amans,
Un lit dreſſé par la nature:
L'Amour, caché ſous ce tapis,
Arrête Colin & Doris.
Aimons, aimons tous;
Il n'eſt pas de bien plus doux.

M. ROCHON DE CHABANNES.

LA FOLIE RAISONNABLE.

AIR *de Joconde.*

JUSQU'ICI j'ai craint la raiſon ;
La faute eſt pardonnable :
Mais Églé trouve la façon
De nous la rendre aimable.
Sans le pouvoir de ſes attraits,
Je ſerois raiſonnable :
Je deviens plus foux que jamais,
Et je ſuis excuſable.

LE

LE MOINEAU DE LESBIE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

GRACES, pleurez, pleurez Amours ;
Le Moineau chéri de Lesbie
Vient de finir ſes heureux jours :
Les Dieux lui portoient trop d'envie.

Elle l'aimoit plus que ſes yeux :
Il étoit ſi beau, ſi fidèle !
Mille baiſers délicieux
L'enchaînoient toujours auprès d'elle.

Si quelquefois il voltigeoit,
Un ſigne, la moindre careſſe,
Tout auſſi-tôt le ramenoit
Sur le beau ſein de ſa maîtreſſe.

Mais, hélas ! cet aimable oiſeau
Deſcend ſur le ſombre rivage !
Parque inhumaine, ton ciſeau
De l'Amour a détruit l'ouvrage !

Inflexible Divinité,
Rien n'amollit ton cœur barbare ;
Sous tes coups tombe la beauté
Dans l'affreuſe nuit du Tartare.

O toi, qui faiſois les plaiſirs
De ma chere & tendre Lesbie !
Quoi ! tu meurs ! ſes pleurs, ſes ſoupirs,
Ne peuvent te rendre à la vie !

Oiſeau digne d'un meilleur ſort,
Objet de l'amour le plus tendre,
Vois quels regrets cauſe ta mort,
Par les pleurs que tu fais répandre.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

ROMANCE DE LAURE.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere !*

EN s'éloignant de ſa Muſe,
L'Amant de Laure, en ces mots,
Du rivage de Vaucluſe,
Fit retentir les échos :
Adieu, témoins de ma flamme,
Lieux charmans, heureux ſéjour,
Bords enchantés, où mon ame
Ne reſpire que l'amour.

La blancheur du teint de Laure
Eſt le lys de la candeur ;
La roſe qui la colore
Eſt celle de la pudeur ;
Sa taille égale en ſoupleſſe
Le jeune & tendre roſeau,
Et, pour les cœurs qu'elle bleſſe,
Ses cheveux ſont un réſeau.

De la Nymphe la plus belle,
Veut-on vanter les attraits :
On la compare avec elle,
On dit qu'elle a de ſes traits.

Veut-on flatter une Muſe,
Sur la douceur de ſes chants ;
On dit : Celle de Vaucluſe
N'en eut pas de plus touchans.

Ce n'eſt point l'art qui nous touche,
Lorſqu'elle enchante nos ſens ;
C'eſt ſon cœur qui, ſur ſa bouche,
Vient animer ſes accens :
Ce cœur ſenſible & fidèle,
S'il peut s'enflammer un jour,
Eſt l'offrande la plus belle
Qu'ait encore reçu l'Amour.

Vous, qu'un fol eſpoir attire,
Que vous aimez foiblement !
Laure n'avoit qu'à ſourire,
Pour rendre heureux ſon Amant.
Hélas ! ſans ſonger à plaire,
Je me laiſſois enflammer,
Et ne voulois pour ſalaire,
Que le plaiſir de l'aimer.

En répondant à mes plaintes ;
Échos, vous avez appris

Quels ſont les vœux & ſes craintes
D'un cœur tendre & bien épris.
N'oubliez pas ce langage ;
Et ſi Laure ; quelquefois,
Vient rêver ſur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ſes charmes,
Tous mes ſens ſont agités ;
Dites-lui que de mes larmes,
Tous mes pas ſeront trempés :
Ma voix ne chantera qu'elle ;
Mon ſouvenir ne ſera
Qu'un miroir toujours fidèle,
Où l'Amour me la peindra.

Dites-lui qu'en vain les Graces
Viendroient pour me conſoler ;
Que les Amours, ſur mes traces,
Loin d'elle auroient beau voler :
A leur troupe enchantereſſe,
Je dirois, dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendreſſe,
Ou laiſſez couler mes pleurs.

Mais ſi Laure m'eſt ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie,
Quand j'aurai perdu l'eſpoir.
Puiſſe la Parque appaiſée,
Me laiſſer, après ma mort,
Préférer à l'Eliſée
Les ombrages de la mort.

M. MARMONTEL.

L'AMOUR ET LES NYMPHES.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

Auprès d'une féconde ſource,
D'où coulent cent petits ruiſſeaux,
L'Amour, fatigué de ſa courſe,
Dormoit ſur un lit de roſeaux.

Les Nayades, ſans défiance,
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand ſilence,
Admirent ſa jeune beauté.

Ma ſœur, que ſa bouche eſt vermeille,
Dit l'une, d'un ton indiſcret!
L'Amour, qui l'entend, ſe réveille,
Et ſe félicite en ſecret.

Il cache ſes deſſeins perfides,
Sous un air engageant & doux :
Les Nymphes, bientôt moins timides,
Le font aſſeoir ſur leurs genoux.

Eucharis, Naïs & Thémire,
Couronnent ſa tête de fleurs :
L'Amour, d'un gracieux ſourire
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais, bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiſcrettes Immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, Dieu de Cythere,
Diſent-elles, notre repos !
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux !

Nourriſſez plutôt ſans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux ;
Je les allume quand je veux :
Mais je ne ſaurois les éteindre.

M. le C. DE *B**.*

PARODIE

De la Romance du Tonnelier.

Sur le même air.

Plus enfant que ſa poupée,
Iris, au bord d'un ruiſſeau,
Diſpoſoit, pour ſa pipée,
Ses lacets & ſon réſeau ;
De ſurpriſe elle eſt frappée :
Dieux ! dit-elle, quel oiſeau !

C'eſt la beauté, la jeuneſſe :
Mais il vole, il fend les airs.
Ah ! dit-elle avec ivreſſe,
S'il ſe prenoit dans mes fers,
Je le baiſerois ſans ceſſe :
Que ſes jours me ſeroient chers !

Elle ſuit l'enfant qui vole,
Et qui rit de ſes deſirs :
La jeune Iris ſe déſole,
Et croit voir fuir ſes plaiſirs.

Un vieillard qui la conſole,
Arrête ainſi ſes ſoupirs.

Belle, tremblez de l'atteindre ;
C'eſt un dangereux vautour ;
Vous en avez tout à craindre ;
Apprenez que c'eſt l'Amour :
Hélas ! il faudra vous plaindre,
S'il ſe laiſſe prendre un jour.

M. BERR.

LA DOUCEUR ET LA BEAUTÉ.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

UN jour la Beauté, vaine & fiere,
Reçut avis que la Douceur
Lui disputoit l'honneur de plaire,
Et le don de parler au cœur.

Soudain, jalouse & furieuse,
Elle porta sa plainte aux Cieux :
L'affaire devint sérieuse ;
On la plaida devant les Dieux.

Auprès du tribunal céleste,
La Beauté fit un grand éclat ;
Un doux langage, un air modeste,
De l'autre furent l'Avocat.

Le Destin, leur Juge & leur Maître,
Tout entendu, trois fois toussa ;
Puis son bon sens se fit connoître,
Par cet Arrêt qu'il prononça.

Sans vous deux, l'Amour ne peut être ;
Ses jours ſeroient mal aſſurés :
Vous, Beauté, vous le ferez naître ;
Vous, Douceur, vous le nourrirez.

AUX AMANS.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

AIMONS, mais d'un amour couvert,
Qui ne ſoit jamais ſans myſtere :
Ce n'eſt pas l'amour qui nous perd,
Mais la maniere de le faire.

POUR LA FÊTE DES ROIS.

AIR : *Pour paſſer doucement la vie.*

LE ſort tour-à-tour nous couronne,
Et nous donne une autorité
Que, ſans foibleſſe, on abandonne,
Comme on en jouit ſans fierté.

Ainſi que le tems, le vin coule ;
Du meilleur, pour nous, on fait choix ;
Et c'eſt là la divine Ampoule,
Qui ſert au ſacre de nos Rois.

Tous nos jours ſont des jours de fêtes ;
La paix règne dans notre Cour ;
Nous n'entreprenons des conquêtes,
Que ſous les drapeaux de l'Amour.

Jamais l'intérêt ne nous brouille,
Bacchus ſait nous accorder tous :
Quand le ſceptre tombe en quenouille,
L'Empire n'en eſt que plus doux.

TAYLOR INST. OXFORD

Ce que l'on dit dans notre Empire,
Ne doit point être répété ;
On commettroit, en l'oſant dire,
Un crime de leze-Majeſté.

Vous régnez avec moi, ma Belle ;
Partagez des honneurs trop courts ;
Si ma couronne étoit réelle,
Vous ſeriez Reine pour toujours.

M. L'Abbé DE LATTAIGNANT.

L'OMBRE DE GABRIELLE,

ROMANCE.

AIR *de la Romance de Gabrielle.*

CHARMANTE Gabrielle,
Toi ſi chere à nos cœurs,
Que ton ombre fidelle
Se couronne de fleurs :
Paris te rend hommage
En ce moment ;
Il applaudit l'image
De ton Amant.

Adorable Maîtreſſe
Du plus grand des HENRIS,
Que j'aime ta foibleſſe !
Combien je te chéris !
C'eſt trop peu qu'une Belle
Puiſſe charmer ;
Pour ſe rendre immortelle,
Il faut aimer.

Nos rives retentiſſent
Du nom de ton Héros ;
Ses palmes refleuriſſent
Sous de tiens pinceaux ;
Ils ſemblent nous le rendre :
Chez les François,
Un Roi gai, brave & tendre,
Ne meurt jamais.

Que dis-je ? il reſſuſcite !
Il vient nous conſoler !
Louis déjà l'imite,
Et veut lui reſſembler :
L'ame & les ſoins d'un pere,
Il les aura ;
Ce qu'Henri vouloit faire,
Il le fera.

M. Dorat.

A MADAME**.

AIR : *Vous l'ordonnez, &c.*

LE Dieu du Pinde & le Dieu de Cythere,
Sur vos attraits ſe diſputoient un jour :
C'eſt ſa beauté qu'on aime, dit l'Amour ;
C'eſt ſon eſprit, dit l'autre, qui ſait plaire.

Hélas ! comme eux, dans un débat ſemblable,
Qui ne ſeroit embarraſſé du choix ?
En vous voyant, on adore à la fois
La beauté ſage, & la ſageſſe aimable.

Belle F**, on ne peut ſe ſouſtraire
Au ſentiment par vous-même inſpiré :
On n'en dit rien ; mais au moins ſachez gré
Des longs efforts qu'on ſe fait pour le taire.

A le dompter, on ne ſauroit prétendre :
Il nous faudroit, ſoit dit ſans vous fâcher,
Votre vertu, pour pouvoir le cacher,
Ou vos accens, pour vous le faire entendre.

M. BLIN DE SAINMORE.

LES CHIFFRES EFFACÉS.

AIR : *Juſques dans la moindre choſe.*

Sur le ſable de ces rives,
Nos chiffres, par toi tracés,
Par les ondes fugitives,
Furent bientôt effacés :
Mais cet amoureux emblême,
Malgré ſa fragilité,
Durera plus que l'amour même,
Qu'il avoit repréſenté.

M. DE P**.

PORTRAIT.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

A THÉMIRE, ne doit-on pas,
Sans héſiter, donner la pomme ?
De ſon ſexe elle a les appas,
Et les vertus d'un galant homme.

Sans vouloir plaire, elle en plaît mieux,
Et n'eſt coquette ni farouche ;
Les graces brillent dans ſes yeux,
Et la vérité ſur ſa bouche.

Son cœur, ſenſible à l'amitié,
Eſt incapable de foibleſſe :
Le nom d'amour lui fait pitié,
Mais ſans offenſer ſa ſageſſe.

Cette louange eſt un encens,
Que l'on eſt forcé de lui rendre :
Mais elle aime mieux, en tout tems,
La mériter que de l'entendre.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

LES AILES DE L'AMOUR.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

C'EST le cœur même qui proſcrit
Les loix qu'Amour impoſe ;
Le ſceptre dont il nous régit,
Eſt un ſceptre de roſe :
Loin de reſtraindre nos deſirs
Dans des bornes cruelles,
Pour voler après les plaiſirs,
Il nous prête ſes aîles.

LE CHOIX.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

C'EST l'Amour qui me fait écrire ;
C'eſt l'Amour qui me fait parler :
Lui-même il a monté ma lyre ;
De ſes dons il vient me combler.

L'autre jour, cet aimable Maître,
Avec un ſourire charmant,
Me dit : Je voudrois reconnoître
Ton zèle & ton attachement.

Choiſis, de mon aîle volage,
Ou de mon flambeau radieux ;
Que mon carquois ſoit ton partage,
Ou mets mon bandeau ſur tes yeux.

Garde, Amour, ton aîle légere :
Ah ! loin de vouloir voltiger,
Qu'un nouveau nœud, à ma Glycere,
S'il ſe peut, vienne m'engager !

Ton flambeau me feroit contraire ;
Doit-on éclairer le plaiſir ?
Vu de trop près, il fait moins plaire,
Et ſatisfait moins le deſir.

De ton carquois ferois-je uſage ?
Eh ! quels traits aurois-je à lancer ?
Glycere accepte mon hommage,
Je n'ai plus de cœur à bleſſer.

Mais ſi l'erreur eſt néceſſaire,
S'il faut écarter le flambeau,
Mon choix eſt fait, Dieu de Cythere,
Daigne me donner ton bandeau.

M. D'ARNAUD.

L'ATTENTE.

AIR : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

LE Plaiſir, couronné de fleurs,
Vient voler ſur la table ;
Il attend, pour charmer nos cœurs,
Un moment favorable.
Belle Zéphiſe, où tu n'es pas,
Pourroit-il nous ſéduire ?
Il a beſoin de tes appas,
Pour former ſon empire.

Viens réveiller, ſous cet ormeau,
L'eſprit & la ſaillie ;
On t'attend auprès d'un tonneau,
Qu'a percé la Folie.
Le Champagne eſt prêt à partir ;
Dans ſa priſon il fume,
Impatient de te couvrir
De ſa brillante écume.

Sais-tu pourquoi ce vin charmant,
Lorſque ta main l'agite,
Comme un éclair étincelant,
Vole & ſe précipite ?

Bacchus en vain, dans ſon flacon,
Retient l'Amour rebelle;
L'Amour ſort toujours de priſon,
Sous la main d'une Belle.

*M. le C. DE B***.*

*A MADEMOISELLE**,*

Qui demandoit un In-promptu.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

IL ſeroit bientôt fait, Mélite,
Si le Dieu dont je ſuis la Cour
Inſpiroit les vers auſſi vîte,
Que vos yeux inſpirent l'amour.

M. ROYOU.

L'HEURE DU BERGER.

AIR *d'Alexis.*

Vous qui, de l'amoureuſe ivreſſe,
Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle Jeuneſſe,
Écoutez-moi.
Votre cœur a beau ſe défendre
De s'enflammer :
Le moment vient, il faut ſe rendre,
Il faut s'aimer.

Hier, au bois, ma chere Annette
Prenoit le frais ;
Elle chantoit ſur ſa muſette :
N'aimons jamais.
M'approchant alors par derriere,
Sans me nommer,
Je dis : Vous vous trompez, ma chere ;
Il faut aimer.

En rougiſſant, la Paſtourelle
Me répondit :
D'Amour, la fleche eſt bien cruelle ;
On me l'a dit.

A treize ans, le cœur eſt trop tendre,
Pour s'enflammer ;
C'eſt à vingt ans qu'il faut attendre,
Pour mieux aimer.

Lors, je lui dis : La beauté paſſe
Comme une fleur ;
Un ſouffle, bien ſouvent, l'efface
Dans ſa fraîcheur ;
Rien ne peut, quand elle eſt flétrie,
La ranimer :
C'eſt quand on eſt jeune & jolie,
Qu'il faut aimer.

Belle ame, à ſi douce atteinte,
Cédez un peu ;
Cet Amour, dont vous avez crainte,
N'eſt rien qu'un jeu.
Annette ſoupire, & commence
A s'alarmer :
Mais ſes yeux m'avoient dit d'avance :
Il faut aimer.

L'air étoit frais, l'inſtant propice,
Le bois touffu :
Annette fuit, le pied lui gliſſe ;
Tout eſt perdu.

L'Amour, la couvrant de ſon aîle,
Sut l'animer :
Hélas ! je vois trop, me dit-elle,
Qu'il faut aimer !

Les oiſeaux, témoins de l'affaire,
Se baiſoient mieux ;
L'onde, plus tard qu'à l'ordinaire,
Quittoit ces lieux ;
Les roſes s'empreſſoient d'éclore,
Pour embaumer ;
Et l'écho répétoit encore :
Il faut aimer.

M. le Chevalier DE P**.

COUPLET.

AIR *de Joconde.*

SI Tircis alloit deviner
Combien il m'intéreſſe,
Je ne pourrois me pardonner
L'excès de ma foibleſſe.
Helas ! contraignez-vous, mes yeux ;
Vous avez l'air trop tendre :
Mon cœur, taiſez bien tous mes feux ;
Un ſoupir peut s'entendre.

Madame DE CASSINI.

LA FUITE INUTILE.

AIR : *Des ſimples Jeux de mon enfance.*

L'AUTRE jour, j'apperçus Liſette,
Triſte, & déjà loin du hameau,
Avec panetiere & houlette,
Mais ſans ſon chien, ni ſon troupeau.
Je lui dis : Où vas-tu, la Belle,
Avec l'air de te déſoler ?
Je fuis l'Amour, me répond elle,
Et ſi loin, qu'il n'y puiſſe aller.

Ton erreur, lui dis-je, eſt extrême ;
Un vain dépit te fait la loi ;
Ton cœur te ſuit ; ſi ton cœur aime,
L'ennemi voyage avec toi.
Reviens parmi nos Paſtourelles,
Si tu n'as pas d'autres ſecours :
Le Dieu que tu fuis a des ailes :
Il te rattraperoit toujours.

M. DORAT.

LE SOUVENIR.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

DE nos jours rempliſſons l'eſpace,
Au gré de nos plus chers deſirs ;
La vie eſt un inſtant qui paſſe ;
Il faut le donner au plaiſir.

Au ſoir ténébreux de la vie,
Si le cœur doit ſe repoſer,
Puiſſé-je encore chanter, Sylvie,
Le trait dont tu ſus me bleſſer.

Que ton ſouvenir me conſole
Des beaux jours que j'aurai perdus :
Quand l'âge du bonheur s'envole,
On vit dans l'âge qui n'eſt plus.

M. LÉONARD.

LA GUÉRISON DANGEREUSE.

AIR : *Sur un ſoupçon trop incertain.*

J'avois chanté le Dieu d'Amour ;
Mes accords avoient ſu lui plaire :
O Daphnis, me dit-il un jour,
Qu'exiges-tu pour ton ſalaire ?
Je veux, lui dis-je, être amoureux :
Mais je hais les Amans fidèles.
Amour, Amour, pour être heureux,
Je n'ai beſoin que de tes aîles.

Zilla, ſur l'heure, à mon côté,
Vint offrir ſon joli corſage ;
L'Amour reprit ſa liberté,
Et je rentrai dans l'eſclavage.
De mes vœux, l'Amour s'offenſa :
La Beauté punit mon offenſe.
Cœurs inconſtans, fuyez Zilla :
Zilla guérit de l'inconſtance.

M. IMBERT.

A THÉMIRE.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

N'AURIEZ-VOUS pas, dans votre cœur,
Gardé quelque étincelle
De ce feu dont la vive ardeur
Devoit être éternelle ?
Quoi ! l'auriez-vous laiſſé mourir ?
Je ne puis le comprendre.
Un ſi beau feu ne peut finir....
Eh ! remuons-en la cendre !

LE

LE PARADIS DE MAHOMET.

AIR : *Il faut aimer, c'eſt la loi de Cythere.*

O MAHOMET ! ton Paradis des Femmes
Eſt le ſéjour de la félicité !
C'eſt le vrai bien qui convient à nos âmes ;
Sans les Amours, qu'eſt l'immortalité ?
O Mahomet ! ton Paradis des Femmes
Eſt le ſéjour de la félicité !

Prés émaillés de mille fleurs nouvelles,
Vous le cédez à l'éclat de ces lieux :
Voilà les fleurs, les roſes les plus belles !
Faut-il, hélas ! n'en jouir que des yeux ?
O Mahomet ! &c.

En contemplant le cercle de ces Dames,
Au rang des Dieux, je me crois tranſporté :
L'émotion qui paſſe dans nos ames
Eſt le garant de leur Divinité.
O Mahomet ! &c.

Quel changement dans tout tant que nous ſommes,
Si vous cédez à l'ardeur de nos feux !
Vous ne voyez en ces lieux que des hommes ;
Un peu d'amour, vous y verrez des Dieux.
O Mahomet ! ton Paradis des Femmes,
Eſt le ſéjour de la félicité.

M. ROCHON DE CHABANNES.

A DEUX JOLIES FEMMES

Qui ſe querelloient ſouvent.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

Vous partagez entre vous deux
L'Empire de Cythere,
Et vous avez reçu des Dieux
Tout ce qu'il faut pour plaire,
Contentes d'un deſtin ſi doux,
Régnez d'intelligence;
Et, pour votre honneur, aimez-vous,
Du moins en apparence.

Pour vous aimer ſincérement,
Vous êtes trop aimables;
L'une envers l'autre, à tout moment,
C'eſt être trop coupables:
Pour inſpirer de tendres feux,
Vos graces ſont égales,
Et vous êtes bien, toutes deux,
Dignes d'être rivales.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

A ZÉLIS.

AIR : *Le jeune Berger qui m'engage.*

DU Dieu qui fait que l'on ſoupire,
Ceſſez d'appréhender les feux ;
Zélis, on a tort de vous dire
Qu'il rend tous les cœurs malheureux.
On peut, à ſes ardeurs divines,
Céder ſans de fâcheux retours :
Quoique la roſe ait des épines,
On ne s'y pique pas toujours.

A L'OREILLER DE GLYCERE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

RÉVELE tes ſecrets au jour,
Oreiller foulé par Glycere,
Duvet, plumage de l'Amour,
Ou des colombes de ſa mere.

Ne me dis pas ce que l'on voit,
Quand ſa main, quand Zéphir entr'ouvre
Le lit heureux qui la reçoit,
Ou l'heureux voile qui la couvre.

Ne me dis pas ce que l'on ſent,
Quand ſa bouche voluptueuſe
Baiſe le tiſſu careſſant
Qui preſſe ta plume amoureuſe.

Va! quand l'Amour, à tes portraits,
Prêteroit ſa bouche divine,
Tous les appas que tu peindrais,
Vaudroient-ils ceux que je devine?

Dis-moi plutôt, dis-moi comment
Et combien de fois ta Maîtreſſe
Répete ces doux mots d'Amant,
Et de plaiſir & de tendreſſe.

Dis-moi plutôt combien de pleurs
Baignent le lin qui te décore,
Quand, par haſard, j'orne de fleurs
Le ſein de Néris ou d'Aglaure.

L'autre jour, j'obtins un baiſer :
Elle me dit : « Tu vois, je t'aime !
» Tu peux.... mais garde-toi d'oſer,
» Et défends-moi contre moi-même ».

Ivre d'amour & de deſir,
Je reſpectai ſon innocence ;
Je n'ai perdu que le plaiſir,
Et j'ai conſervé l'eſpérance.

Un baiſer charma nos adieux ;
Tu la vis bientôt, ſolitaire,
Attendre, ſur ſon lit oiſeux,
Un pavot doux & ſalutaire.

Tu la vis, fortuné couſſin !
Hélas ! dis-moi, ſoupiroit-elle ?
Sentois-tu palpiter ſon ſein,
Empriſonné ſous la dentelle ?

La Beauté ſeule, entre deux draps,
Eſt moins timide & plus émue :
Son ame ainſi que ſes appas,
Entre deux draps, eſt preſque nüe.

Mille autres, oreiller charmant,
A tes ſecrets peuvent prétendre :
Mais, crois-moi, dans ce peuple Amant,
Le plus aimable eſt le plus tendre.

Hélas ! tu ne m'as jamais vu ;
Puiſſes-tu quelque jour m'entendre !
Peut-être mon nom t'eſt connu ;
Ma Glycere a pu te l'apprendre.

Oh ! quand pourrai-je, près de toi,
Dans mes bras, la voir moins farouche,
Me peindre le plus doux effroi,
Et ſe raſſurer ſur ma bouche ?

Dieux, en croirai-je un doux eſpoir ?
Eſt-ce mon bonheur qu'elle annonce ?
Cher oreiller, j'irai ce ſoir,
Près de toi, chercher ſa réponſe.

M. GROUVELLE.

LE SOUHAIT.

AIR : *Sortez de vos retraites.*

SERIN je voudrois être,
Pour fêter, dans mes chants,
Les beaux jours que font naître
Thémire & le Printems,
Pour la ſuivre au bocage,
Voler ſur ſon chemin,
Ou, de peur de la cage,
Me ſauver dans ſon ſein.

Là, je lui ſais deux roſes,
Que j'irois becqueter;
Pour ſes levres mi-cloſes,
Il faudroit les quitter;
Ne ſachant, auprès d'elle,
Où fixer mon deſir,
Chaque vol infidèle
Me vaudroit un plaiſir.

Dans ces doux exercices,
Je paſſerois le tems,
Entouré de délices,
Sans prévoir les tourmens;

Puis le ſoir, avec l'ombre,
J'irois, ivre d'amour,
Conter à la nuit ſombre
Tous les plaiſirs du jour.

M. Dorat.

A UNE JOLIE FEMME,

Qui vouloit que l'Auteur fît un Couplet ſur ſes Genoux.

Air : *Triſte Raiſon, &c.*

Sur vos genoux, ô ma belle Eugénie,
A des Couplets, je ſongerois en vain :
Le ſentiment vient troubler le génie,
Et le pupître égare l'Écrivain.

M. François de Neufchateau.

LE VER-A-SOIE.

AIR *de Joconde.*

AIMABLE & tendre vermiſſeau,
Qui paſſez votre vie
A filer votre heureux berceau,
Sous les yeux de Sylvie,
Ménagez le feuillage vert,
Que ſa main vous préſente;
Laiſſez-nous rêver à couvert
Au mal qui nous enchante.

C'eſt par la chaleur de ſon ſein,
Qu'Amour vous fit éclorre :
Eſt-il un plus heureux deſtin ?
Que vous faut-il encore ?
J'aurois tous les Dieux pour rivaux,
Auprès de ma Bergere,
Si, comme vous, par mes travaux,
J'avois l'art de lui plaire.

De votre tiſſu précieux
Vous nous cachez la trame;
Ainſi je dérobe à ſes yeux
Le ſecret de mon ame.

Mon cœur, de ſa tendre priſon
Trouve en vous le modèle :
Mais vous deviendrez papillon,
Et je ſerai fidèle.

A MADAME**.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

OUI, mon adorable Thémire,
J'apperçois ſans ceſſe & j'admire
Des graces dans vos mouvemens,
Dans vos moindres faits des miracles ;
Vos regards ſont des ſentimens,
Et vos diſcours ſont des oracles.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

LE LEVER DE L'AURORE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

QUEL ſpectacle qu'un beau matin,
Répétoit Lucette à ſa mere !
Que j'aime à voir un ciel ſerein,
Que, par dégré, l'aurore éclaire !

Les oiſeaux volent au-devant,
La célébrant par leur ramage,
Comme un peuple fidèle attend
Son Souverain à ſon paſſage.

Auſſi, dès la pointe du jour,
De ſon lit s'échappoit Lucette,
Rapportant toujours, au retour,
Quelques plis à ſa colerette.

On diſoit qu'un Zéphir badin
S'étoit joué dans ſa parure ;
Il n'eſt que lui, qui, ſi matin,
Soit éveillé dans la nature.

Ce Zéphir eſt bien attrayant,
Se diſoit la maman ſévere !
La fille un jour part ; à l'inſtant,
Tout doucement la ſuit ſa mere.

Dans un réduit bien ténébreux,
La petite court voir l'Aurore ;
Et ce Zéphir ſi dangereux,
Eſt un beau Garçon qu'elle adore.

On conçoit bien, en pareil cas,
Le bruit qu'une maman peut faire !
Eh ! mais ! d'où vient tout ce fracas,
Dit Lucette, d'un ton ſincere ?

Le ſoleil a plus de ſplendeur,
Obſervé d'une grotte obſcure ;
Et Monſieur eſt un Amateur :
Nous étudions la nature.

M. LE PRIEUR.

QUINZE ANS.

AIR : *Des ſimples Jeux de mon Enfance.*

QUINZE ans !... Thémire, ô le bel âge !
Des doux plaiſirs, c'eſt la ſaiſon ;
De tes quinze ans, fais bon uſage :
A quinze ans, l'Amour fait moiſſon.
Avant quinze ans, une Bergere
Eſt du nombre encor des enfans ;
Il faut avoir quinze ans pour plaire :
On n'eſt point belle avant quinze ans.

A quinze ans, finit la culture :
Le bouton alors devient fleur :
C'eſt à quinze ans que la nature
Parle à nos ſens, nous donne un cœur.
A cinq ans, on verſe des larmes ;
A dix, ſont les jeux innocens ;
A douze, les tendres alarmes :
Mais, pour aimer, il faut quinze ans.

M. MARESCHAL.

LE LENDEMAIN.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

DIEUX ! j'avois cru Lycas ſenſible ;
Je craignois pour lui le malheur ;
Et, je le vois, ſon cœur paiſible
Ne ſent pas même le bonheur.

Madame DE S**.

RONDE DE TABLE.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

MESSIEURS, chantez tous, avec moi,
Celui qui donne ici la loi :
Quand il fert de ce jus d'automne,
Son plaiſir dans ſes yeux ſe voit ;
Il eſt charmé, quand il en donne ;
Il eſt charmant, quand il en boit.

Quand il ſable un nectar ſi doux,
Et qu'il nous en fait boire à tous,
A ce plaiſir il s'abandonne ;
Il en fait prendre, il en reçoit.
Il eſt charmé, &c.

Il verſe de la même main
Ses bienfaits, ainſi que ſon vin ;
Et ſa bonté tendre aſſaiſonne
Les biens, le vin qu'on en reçoit.
Il eſt charmé, &c.

Aux plaiſirs de la table, il joint
Ceux dont je fais mon ſecond point ;
Au cœur d'une jeune perſonne,
Par ce nectar, il va tout droit.
Il eſt charmé, &c.

Par un ſalut univerſel,
Célébrons ce charmant mortel ;
De nous il eſt tems qu'il reçoive
Le bachique honneur qu'on lui doit.
Il eſt charmé que l'on en boive ;
Il eſt charmant, quand il en boit.

M. COLLÉ.

*A MADAME**,*

Qui danſoit dans un Bal.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

OUI, la Muſe pleine d'appas
Qui préſide à la Danſe,
A dû former les premiers pas
Qu'eſſaya ton enfance.
Oui, la Déeſſe du Printems,
Te donnant ſa parure,
T'apprit à courir dans nos champs,
Sans fouler la verdure.

Telle Flore, au ſoir d'un beau jour,
Fuit devant le Zéphire,
S'arrête, &, d'un œil plein d'amour,
Vient encore lui ſourire.
Mais ſi, de tes regards charmans,
Flore avoit le langage,
Zéphir, des volages Amans
Ne ſeroit plus l'image.

Ah ! Dieu ! que de légéreté,
De grace & de ſoupleſſe !
C'eſt l'abandon, c'eſt la gaîté
De l'Amour qui careſſe.
Amis, répandons ſur ſes pas
Les fleurs de nos prairies :
Les fleurs, ſous ſes pieds délicats,
Ne ſeront point flétries.

Le cœur le moins fait pour aimer
Te ſeroit-il rebelle ?
De tant d'attraits faits pour charmer,
Le moindre eſt d'être belle.
Ta fille ſeule, avec le tems,
Peut être ton égale ;
Juſqu'au jour qu'elle aura quinze ans,
Ne crains point de rivale.

A MADEMOISELLE DE SAINT-S**.

AIR : *Pour la Baronne.*

ADÉLAÏDE
Semble faite exprès pour charmer,
Et mieux que le galant Ovide,
Ses yeux enſeignent l'art d'aimer
Adélaïde.

D'Adélaïde,
Ah ! que l'empire ſemble doux !
Qu'on me donne un nouvel Alcide :
Je gage qu'il file aux genoux
D'Adélaïde.

D'Adélaïde
Fuyez le dangereux accueil ;
Tous les enchantemens d'Armide
Sont moins à craindre qu'un coup-d'œil
D'Adélaïde.

D'Adélaïde,
Quand Amour eut formé les traits ;
Ma foi ! dit-il, la Cour de Gnide
N'a rien de pareil aux attraits
D'Adélaïde.

Adélaïde,
Lui dit il, ne nous quittons pas ;
Je ſuis aveugle, ſois mon guide :
Je ſuivrai par-tout pas-à-pas
Adélaïde.

M. MARMONTEL.

LE CHOIX DIFFICILE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

ENTRE le vin & la tendreſſe,
Je ne ſaurois faire de choix ;
Je ne puis vivre ſans Maîtreſſe,
Et je me meurs, ſi je ne bois.

Chacun d'eux m'anime & m'engage ;
Le plaiſir en eſt différent :
Iris m'en donne davantage,
Bacchus m'en donne plus ſouvent.

LA COMPENSATION.

AIR : *Vous, qui du vulgaire ſtupide.*

FAISONS l'amour, faiſons la guerre :
Ces deux métiers ſont pleins d'attraits ;
La guerre au monde eſt un peu chere ;
L'amour en rembourſe les frais.
Que l'Ennemi, que la Bergere,
Soient tour-à-tour ſerrés de près !
Quand on a dépeuplé la terre,
Il faut la repeupler après.

M. le Chevalier DE B**.

LE PREMIER JOUR QU'ON AIME.

AIR *de Joconde.*

J'AVOIS à peine dix-ſept ans,
Que je brûlois pour Nice;
Nice avoit vu dix-neuf printems,
Et n'étoit point novice.
J'aimois pour la premiere fois;
Nice pour la troiſieme :
Mais eſt-on maître de ſon choix,
Le premier jour qu'on aime?

J'étois amoureux comme cent :
Nice me parut belle;
Au récit de mon feu naiſſant,
Nice fit la cruelle.
De mépris elle fut armer
Ses yeux, ſon maintien même :
En faut-il plus pour alarmer,
Le premier jour qu'on aime?

J'oſai m'écrier cependant :
« Nice, daignez m'entendre » !
« Non, reprit-elle en minaudant,
» Non, ceſſez d'y prétendre ».
J'en conviens : ce froid inoui
Me mit hors de moi même :
Sait-on que non veut dire oui,
Le premier jour qu'on aime ?

Que j'étois fou d'appréhender
Cette aimable colere !
On s'obſtinoit à me gronder :
Mais on ne fuyoit guere.
Nice ne gronda point toujours ;
C'étoit un ſtratagême :
Mais connoit-on tous ces détours,
Le premier jour qu'on aime ?

Bientôt un ſouris careſſant
Diſſipa cet orage :
Du calme qui vint renaiſſant,
Un baiſer fut le gage :
Lui ſeul ſuffit pour m'embraſer ;
Mon plaiſir fut extrême :
Qu'on ſent bien le prix d'un baiſer,
Le premier jour qu'on aime !

D'abord, en avouant mon feu,
Un mot étoit un crime :
Quand je fus bien loin de l'aveu,
Tout parut légitime . . . .
On convaincroit, dans ces momens,
L'innocence elle-même :
L'on eſt bien fort en argumens,
Le premier jour qu'on aime.

M. BONNIER DE LAYENS.

IN-PROMPTU

A UN AUTEUR,

Qui, piqué de quelques mauvais ſuccès, vouloit ſe venger du Public par un Ouvrage qui, diſoit-il, reſteroit.

AIR : *Pour la Baronne.*

CHEZ ſon Libraire,
Un Auteur mécontent juroit
De compoſer, dans ſa colere,
Un Ouvrage qui reſteroit.....
Chez ſon Libraire.

ROMANCE.

AIR : *Quoi ! ma Voiſine, eſt-tu fâchée ?*

LISON guettoit une fauvette
Dans un buiſſon ;
Tout auprès l'Amour, en cachette,
Guettoit Liſon.
L'oiſeau s'enfuit : l'autre, ſurpriſe
Par un Amant,
Au trebuchet ſe trouva priſe,
Ne ſais comment.

« Laiſſez-moi rejoindre ma mere
» A la moiſſon.
» — Il me faut deux baiſers, ma chere,
» Pour ta rançon ».
La Belle fit, pour ſe défendre,
Un mouvement :
Mais Lucas eut l'air de les prendre,
Ne ſais comment.

» Je ſens la volupté ſecrette
» D'un baiſer pris :
» Mais ceux que donne une fillette
» Ont plus de prix

Liſon ſoupire & s'abandonne
Au ſentiment,
Reprend les baiſers, les lui donne,
Ne ſais comment.

» Que je prenne encore cette roſe
» Sur ton beau ſein !
» Non, finiſſez ; non, je m'oppoſe
» A ce larcin ».
Elle s'oppoſa, la pauvrette,
Si tendrement,
Qu'on lui prit la fleur ſur l'herbette,
Ne ſais comment.

M. BERTIN.

A MADEMOISELLE.

AIR : *Vous qui, du vulgaire ſtupide.*

LA lueur la plus menſongere
D'un eſpoir qui flatte mes vœux,
Eſt, pour mon ardeur téméraire,
Un aliment bien dangereux :
Ce ſont tes rigueurs que j'implore ;
Mon cœur, malgré ta cruauté,
N'aura que trop de peine encore
A conſerver ſa liberté.

*M. DE B**.*

AIR : *Juſques dans la moindre choſe.*

GARDE-TOI, pour Iſabelle,
Dit l'Hymen, de ſoupirer ;
Elle va m'être fidelle.
Car je l'en ai fait jurer.
Tu me cauſes peu d'ombrage,
Répond l'Amour en riant ;
J'aurai ſur toi l'avantage :
Car j'ai ſon premier ſerment.

M. DE SAUVIGNY.

LA FEINTE DIFFICILE.

AIR : *Dans ma Cabanne obſcure.*

DANS ce bois ſolitaire,
Tout invite à l'amour ;
Son ombre ſait me plaire,
Plus que l'éclat du jour ;
Son ſilence m'attire ;
Tout ſemble m'y charmer ;
Sans objet, j'y ſoupire
Du ſeul beſoin d'aimer.

Je ſuis à mon aurore ;
Mon cœur cherche à jouir
D'un bonheur que j'ignore,
Et ſemble m'avertir :
Tircis dit qu'il m'adore,
Et qu'il ſera conſtant :
Je n'aime pas encore :
Mais Tircis eſt charmant.

Il vient, & de ſa flamme
Il va m'entretenir :
Ah ! je ſens que mon ame
Eſt prête à s'attendrir !

Fuyons, j'ai trop à craindre ;
Je ſens, à ma langueur,
Qu'en vain je voudrois feindre
Le ſecret de mon cœur.

Madame DE CASSINI.

SUR UN SOUFFLET.

AIR *du Vaudeville d'Épicure.*

IL eſt beau, ſans doute, ô ma Flore,
De punir le rapt d'un baiſer ;
Mais ne vaut-il pas mieux encore
S'en défendre que s'en venger ?
Ah ! de cette foible vengeance,
Un cœur jaloux eſt peu touché ;
Au riſque de la pénitence,
Qui ne commettroit le péché ?

*M. B**.*

CHANSON A BOIRE.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

DE Bacchus la veine eſt glacée ;
Amis, la mode en eſt paſſée :
Moi, je veux la reſſuſciter ;
En deux mots voici mon hiſtoire :
Je veux, ſi l'on me fait chanter,
Ne chanter que Chanſons à boire.

L'utile joint à l'agréable,
Je le trouve à chanter à table :
Car je tiens du Docteur Iſoif,
Qui vaut bien le Docteur Grégoire ;
Que chanter fait naître la ſoif,
Et c'eſt la ſoif qui nous fait boire.

Triſte vertu que l'abſtinence !
Nous n'en avons plus d'autre en France :
Chez ces Buveurs trop circonſpects,
Le pauvre Amour languit ſans gloire :
Cœurs & goſiers ſont toujours ſecs ;
On ſait aimer comme on ſait boire.

Après les travaux militaires,
Quand deux Plénipotentiaires
Veulent voir la guerre finir,
Ils ont beau ſigner leur grimoire;
Cet accord ne ſauroit tenir :
Ils ſe quittent toujours ſans boire.

Jadis, par de ſaints hécatombes,
Les Romains honoroient leurs tombes ;
Dieu proſcrivit ce culte vain ;
Je n'ai pas de peine à le croire :
Leurs Prêtres répandoient le vin :
Ne valoit-il pas mieux le boire ?

Dieu ! quand viendra la fin du monde,
S'il faut que le ciel nous inonde,
Fais que ce ſoit de flots de vin !
L'eau pure terniroit ta gloire ;
Et ſi le monde meurt enfin,
Ne le fais pas mourir ſans boire.

M. IMBERT.

Et pour avoir l'avantage
De reſter dans l'eſclavage,
Il faut garder au volage
Un cœur dont il ne fait rien.

Madame la Marquiſe DE LA F...

F I N.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES
CHANSONS
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

AH ! ciel, quel beau couple de sœurs, 61
Aimable & tendre vermisseau, 331
Aimons, mais d'un amour couvert, 300
Allons sous ces coudrettes, 63
Amans, qui marchez sur les traces, 189
A moi, charmant Anacréon, 185
Amour, commence le tableau, 211
A notre bonheur l'Amour préside, 45
A peine ai-je quitté l'enfance, 82

Arrêtez, jeune Bergere, 47
Aſſis au bord d'une onde pure, 254
A Thémire ne doit-on pas, 307
Au fond d'un bois ſolitaire, 115
Auprès de mon amie, 267
Auprès d'une féconde ſource, 295
Aux demi-Dieux que Flore enchante, 91

B

BABET m'a ſu charmer, 147
Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe, 66
Belle Roſine, & vous, belle Cécile, 153
Bergere, détachons-nous, 89
Bergers, je viens avec vous, 249

C

CATULE a tant imaginé, 75
C'eſt l'Amour qui me fait écrire, 309
C'eſt le cœur même qui preſcrit, 308
C'eſt pour vous que je reſpire, 246

C'eſt un charmant pays, 29
Cette Actrice, en tout accomplie, 64
Chanſonniers, mes Confreres, 119
Charmante Gabrielle, 303
Colin, à peine à ſeize ans, 103
Comment Colin fait-il donc que je l'aime, 213
Comme un chien dans un jeu de quille, 214

D

D'Adam nous ſommes tous enfans, 28
D'ame, d'eſprit, 99
Dans ce beau jour, 281
Dans ce bois ſolitaire, 355
Dans cette belle contrée, 191
Dans le ſiecle où nous ſommes, 273
Dans l'île de Cythere, 197
Dans un bois ſolitaire & ſombre, 67
De ces beaux lieux, Nymphes charmantes, 228
De Bacchus la veine eſt glacée, 357
Dedans mon petit réduit, 7
De la nature un doux penchant, 14

De la ſombre jalouſie, 97
De nos jours rempliſſons l'eſpace, 318
Des Amours, fidele interprete, 241
De s'engager il n'eſt que trop facile, 114
De tout un peu, 143
De vous j'euſſe reçu la pomme, 243
Doris & Colin ſont Amans, 285
Du Dieu qui fait que l'on ſoupire, 324
D'un ruiſſeau qui coupoit la plaine, 219
Du vin je ſuis toujours charmé, 210

E

ELLE m'aima, cette belle Aſpaſie, 107
En ces lieux, 167
En dépit de l'hiver & des ans, 237
Enfin la charmante Liſette, 6
En In-promptu, 236
En s'éloignant de ſa Muſe, 291
Entre le vin & la tendreſſe, 114
Eſt-il de plus douces odeurs, 262

F

FAISANT les rois avec Climène, 106
Frere Ange de Charolois, 242

G

GARDER ſon cœur & ſon troupeau, 73
Garde-toi, pour Iſabelle, 354
races, pleurez, 289

I

IL a la peau d'un rôt qui brûle, 68
Il eſt beau, ſans doute, ô ma Flore, 356
Il eſt donc vrai, Lucile, 55
Il eſt une Sophie, 48
Il faut, quand on aime une fois, 85
Il ne faut point braver l'orage, 280
Il n'eſt rien, dans tout l'univers, 162
Il ſeroit bientôt fait, Mélite, 312
Il vous ſied bien, charmante Iris 50

Le ſort tour-à-tour nous couronne, 301
L'honneur de paſſer pour conſtant, 35
Liſe, entends-tu l'orage, 209
Liſette eſt faite pour Colin, 165
Lubin dit à Cloris, un jour, 260

M

MAIS voyez donc quel tour affreux, 111
Ma Nœris avoit irrité, 239
Ma Maîtreſſe en épouſe un autre, 4
Miroir officieux, je doi, 105
Mon deſtin, auprès de Climène, 255

N

N'AURIEZ-VOUS pas, dans votre cœur, 320
Ne point s'engager ſur le champ, 43
N'eſt-il, Amour, ſous ton empire, 233

O

OBLIGER ſans réſerve & ſans éclat, 57
O Dieu! que mon Iris eſt belle, 126

Oiſeaux, ſi tous les ans, 270
O Mahomet ! ton Paradis des Femmes, 321
O ma tendre muſette, 335
On dit qu'il arrive ici, 15
On eſt bien foible en aimant, 150
On file, avant d'être époux, 282
Oui, mon adorable Thémire, 332
Oui, vous êtes belle & jolie, 149

P

PARDEVANT le Dieu de Cythere, 74
Paule, vous faites joliment, 3
Philis, plus avare que tendre, 5
Plus enfant que ſa poupée, 237
Plus je vous vois, plus je vous aime, 263
Plus inconſtant que l'onde, 10
Point ne voudrois, 169
Pour Émilie, 13
Pour moi, vous croyez qu'il n'eſt plus, 97
Pour mon trop long retardement, 146
Pour peindre d'après nature, 32

Pourquoi vouloir mal-à-propos, 278
Pourquoi vous offrir à nos yeux, 54
Pour ſoumettre mon ame, 177
Prends, ma Philis, prends ton verre, 188

Q

QUAND je vous jure, Iris, que j'aime; 222
Quand la vieilleſſe commence, 225
Quand l'humeur vient me prendre, 244
Quand on trouve le veſtibule, 21
Quand vous boudez, 209
Quand vous vous efforcez de plaire, 32
Que de chagrins, de tourmens, 11
Que de ma femme, 245
Que de vertus & que de graces, 138
Que la contrainte ſoit bannie. 232
Que l'on goûte ici de plaiſirs, 203
Quel ſpectacle qu'un beau matin, 333
Que ne ſuis-je encore un enfant, 195
Que ne ſuis-je la fleur nouvelle, 53
Que notre ignorance eſt extrême, 90

Que tête-à tête on eſt heureux, 26
Que vous avez de sûres armes, 224
Qui des deux eſt le plus à plaindre, 71
Qui, par fortune, trouvera, 33
Quoi! j'aurois pu vous amuſer, 65
Quoi! je vous guéris en chantant, 283
Qu'on voit de dindons ſur la terre, 241

R

RÉVEILLEZ-VOUS, belle Dormeuſe, 39
Révèle tes ſecrets au jour, 325
Revenez, Amours enchanteurs, 175
Réunir à des traits flatteurs, 20

S

SANS dépit, ſans légéreté, 139
Serin je voudrois être, 329
Si Didon, Reine de Carthage, 258
Si je ne gagne mon procès, 56
Si l'on peut compter ſur un cœur, 85

Si Tircis alloit diner, 316
Si vous épouſez un grand-pere, 275
Sois tous mes Dieux, 137
Sortez de vos retraites, 1
Sous ce cachet, 60
Sous une écorce léger, 131
Souvent un air de vérité, 134
Sur l'amitié, paroît au pur, 12
Sur le ſable de ces rives 306
Sur vos genoux, ô ma belle Eugénie, 330

TANDIS que de nos bocages, 205
Tantôt on vous prend pour l'Amour, 187
Tendre Amour, auteur de ma peine, 194
Tendre fruit des pleurs de l'Aurore, 151
Tircis vous apprend des Chanſons, 9
Toujours ſeule, diſoit Nina, 179
Tout mon deſir, 172
Tout mon eſprit, quand je ne ſuis pas ivre, 272
Tout plaît, tout rit, 40

Trêve aux Chanſons, ne vous déplaiſe, 19
Tu veux des vers pour l'amitié, 154

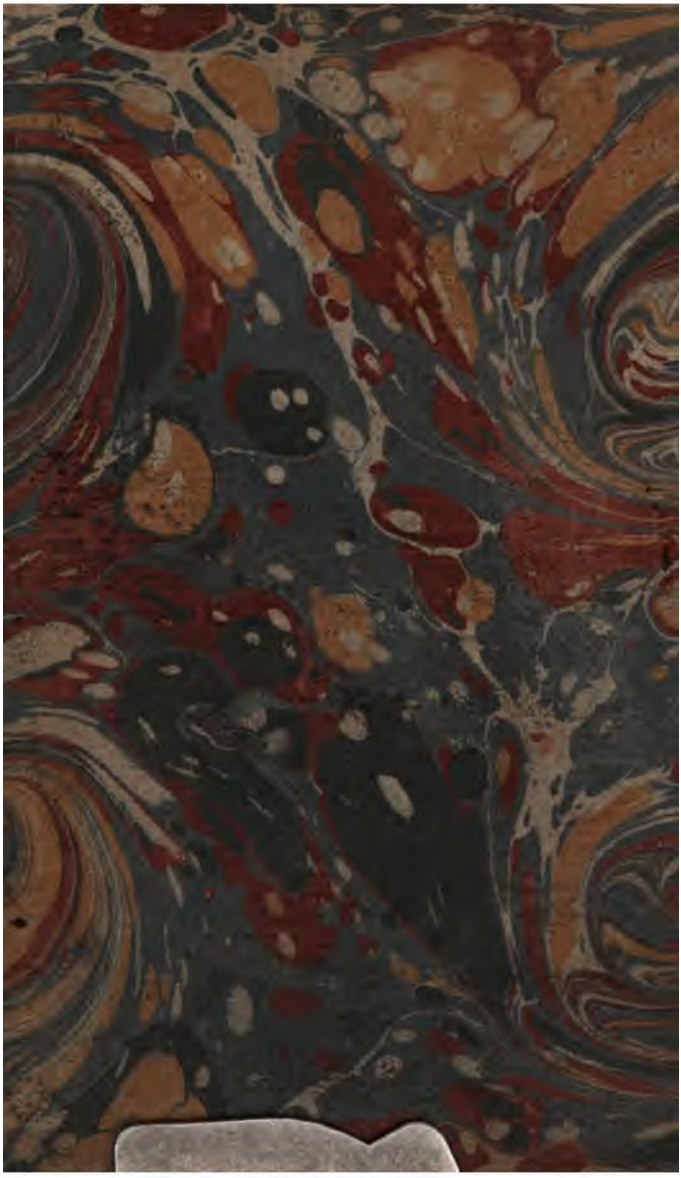
U

UN Amant léger, frivole, 358
Un beau Berger, ſur ſa muſette, 221
Une faveur, Liſette, 87
Une fille, qui toujours ſautille, 215
Un homme aimable, un homme à femmes, 217
Un jour, la Beauté jeune & fiere, 299
Un ſoir, revenoit Cadet, 129

V

VIVE le vin! vive l'amour! 196
Votre beauté, grande Princeſſe, 42
Vous allez voir, Meſſieurs, Meſdames, 77
Vous faites des Soldats au Roi, 27
Vous fuyez ſans vouloir m'entendre, 133
Vous me devez, depuis deux ans, 145
Vous me grondez d'un ton ſévere, 25

Vous partagez entre vous deux, 325
Vous qu'ici l'amitié raſſemble, 229
Vous qui, de l'amoureuſe ivreſſe, 313
Vous qui, du vulgaire ſtupide, 235
Vous retracez tous les appas, 247
Vous triomphez, ma joie en eſt extrême, 259
Vous voulez apprendre à rimer, 183
Vous voulez, pour une Chanſon, 82

Fin de la Table.

M. Slatkine & Fils
10.10.1986
[VOLT.]